BnF Gallica

Les Contes / de Perrault, dessins par Gustave Doré ; préf. par P.-J. Stahl

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

BnF Gallica

Perrault, Charles (1628-1703). Auteur du texte. Les Contes / de Perrault, dessins par Gustave Doré ; préf. par P.-J. Stahl. 1880.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

R251

LES CONTES

DE

PERRAULT

COMPOSITIONS PAR GUSTAVE DORÉ

GRAVURES

PAR PIZAN — PANNEMAKER — PIERDON

BREVIÈRE — MAURAND — BOETZEL — HÉBERT — E. DESCHAMPS

DUMONT — DELDUC — FAGNON

J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS — A. QUANTIN ET Cie, IMPRIMEURS

PAPIERS DE H. ODENT ET Cie

THEATRE
G. Doré

LES CONTES

DE

PERRAULT

DESSINS

PAR GUSTAVE DORÉ

PRÉFACE PAR P.-J. STAHL

PARIS

J. HETZEL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

18 — RUE JACOB — 18

1880

R251

Don Mme Granet

SUR LES

CONTES DE FÉES

I

Qu'on me permette, à propos de contes, de raconter ici une petite histoire.

Mon ami Jacques entra un jour chez un boulanger pour y acheter un tout petit pain qui lui avait fait envie en passant. Il destinait ce pain à un enfant qui avait perdu l'appétit & qu'on ne parvenait à faire manger un peu qu'en l'amusant. Il lui avait paru qu'un pain si joli devait tenter même un malade.

Pendant qu'il attendait sa monnaie, un petit garçon de six ou huit ans, pauvrement mais proprement vêtu, entra dans la boutique du boulanger.

« Madame, dit-il à la boulangère, maman m'envoie chercher un pain... »

La boulangère monta sur son comptoir (ceci se passait dans une ville de province), tira de la case aux miches de quatre livres le plus beau pain qu'elle y put trouver, & le mit dans les bras du petit garçon.

Mon ami Jacques remarqua alors la figure amaigrie & comme pensive du petit acheteur. Elle faisait contraste avec la mine ouverte & rebondie du gros pain dont il semblait avoir toute sa charge.

« As-tu de l'argent? » dit la boulangère à l'enfant.

Les yeux du petit garçon s'attristèrent.

« Non, madame, répondit-il en serrant plus fort sa miche contre sa blouse, mais maman m'a dit qu'elle viendrait vous parler demain.

— Allons, dit la bonne boulangère, emporte ton pain, mon enfant.

— Merci, madame, » dit le pauvret.

Mon ami Jacques venait de recevoir sa monnaie. Il avait mis son emplette dans sa poche & s'apprêtait à sortir, quand il retrouva immobile derrière lui l'enfant au gros pain qu'il croyait déjà bien loin.

« Qu'est-ce que tu fais donc là? dit la boulangère au petit garçon qu'elle avait aussi cru parti. Est-ce que tu n'es pas content de ton pain?

— Oh! si, madame, dit le petit.

— Eh bien! alors, va le porter à ta maman, mon ami. Si tu tardes, elle croira que tu t'es amusé en route, & tu seras grondé. »

L'enfant ne parut pas avoir entendu. Quelque chose semblait attirer ailleurs toute son attention. La boulangère s'approcha de lui, & lui donnant amicalement une tape sur la joue :

« A quoi penses-tu, au lieu de te dépêcher? lui dit-elle.

— Madame, dit le petit garçon, qu'est-ce qui chante donc ici?

— On ne chante pas, répondit la boulangère.

— Si, dit le petit. Entendez-vous : « Cuic, cuic, cuic, cuic?

La boulangère & mon ami Jacques prêtèrent l'oreille, & ils n'entendirent rien, si ce n'est le refrain de quelques grillons, hôtes ordinaires des maisons où il y a des boulangers.

« C'est-il un petit oiseau, dit le petit bonhomme, ou bien le pain qui chante en cuisant, comme les pommes?

— Mais non, petit nigaud, lui dit la boulangère, ce sont les grillons. Ils chantent dans le fournil, parce qu'on vient d'allumer le four & que la vue de la flamme les réjouit.

— Les grillons! dit le petit garçon; c'est-il ça qu'on appelle aussi des cri-cris?

— Oui, » lui répondit complaisamment la boulangère.

Le visage du petit garçon s'anima.

« Madame, dit-il en rougissant de la hardiesse de sa demande, je serais bien content si vous vouliez me donner un cri-cri...

— Un cri-cri! dit la boulangère en riant; qu'est-ce que tu veux faire d'un cri-cri, mon cher petit? Va, si je pouvais te donner tous ceux qui courent dans la maison, ce serait bientôt fait.

— Oh! madame, donnez-m'en un, rien qu'un seul, si vous voulez! dit l'enfant en joignant ses petites mains pâles par-dessus son gros pain. On m'a dit que les cri-cris, ça portait bonheur aux maisons; & peut-être que s'il y en avait un chez nous, maman, qui a tant de chagrin, ne pleurerait plus jamais. »

Mon ami Jacques regarda la boulangère. C'était une belle femme, aux joues fraîches. Elle s'essuyait les yeux avec le revers de son tablier. Si mon ami Jacques avait eu un tablier, il en aurait bien fait autant.

« Et pourquoi pleure-t-elle, ta pauvre maman? dit mon ami Jacques, qui ne put se retenir davantage de se mêler à la conversation.

— A cause des notes, monsieur, dit le petit. Mon papa est mort, & maman a beau travailler, nous ne pouvons pas toutes les payer. »

Mon ami Jacques prit l'enfant, & avec l'enfant le pain, dans ses bras; & je crois qu'il les embrassa tous les deux.

Cependant la boulangère, qui n'osait pas toucher elle-même les grillons, était descendue dans son fournil. Elle en fit attraper quatre par son mari, qui les mit dans une boîte avec des trous sur le couvercle, pour qu'ils pussent respirer; puis elle donna la boîte au petit garçon, qui s'en alla tout joyeux.

Quand il fut parti, la boulangère & mon ami Jacques se donnèrent une bonne poignée de main.

« Pauvre bon petit! » dirent-ils ensemble.

La boulangère prit alors son livre de compte; elle l'ouvrit à la page où était celui de la maman du petit garçon, fit une grande barre sur cette page, parce que le compte était long, & écrivit au bas : *payé*.

Pendant ce temps-là mon ami Jacques, pour ne pas perdre son temps, avait mis dans un papier tout l'argent de ses poches, où heureusement il s'en trouvait beaucoup ce jour-là, & avait prié la

boulangère de l'envoyer bien vite à la maman de l'enfant aux cri-cris, avec sa note acquittée & un billet où on lui disait qu'elle avait un enfant qui ferait un jour sa joie & sa consolation. On donna le tout à un garçon boulanger, qui avait de grandes jambes, en lui recommandant d'aller vite. L'enfant avec son gros pain, ses quatre grillons & ses petites jambes, n'alla pas si vite que le garçon boulanger; de façon que quand il rentra, il trouva sa maman, les yeux, pour la première fois depuis bien longtemps, levés de dessus son ouvrage & un sourire de joie & de repos sur les lèvres.

Il crut que c'était l'arrivée de ses quatre petites bêtes noires qui avait fait ce miracle, & mon avis est qu'il n'eut pas tort. Est-ce que sans les cri-cris & son bon cœur cet heureux changement serait survenu dans l'humble fortune de sa mère?

Pourquoi cette historiette en tête d'une préface aux contes de Perrault? me dira-t-on, à quoi peut-elle servir?

A répondre par un fait, si menu qu'il soit, à cette catégorie d'esprits trop positifs, qui prétendent aujourd'hui, au nom de la raison, bannir le merveilleux du répertoire de l'enfance.

Dans cette histoire, il n'y a pas ombre de fée ni d'enchanteur; c'est une histoire vraie jusque dans ses détails, & si, dans sa vérité, elle a réussi à prouver que pour l'enfance l'illusion, grâce à Dieu, est partout, & que pour elle le merveilleux se trouve jusque dans les réalités de la vie commune, elle est ici à sa place.

Cette innocente superstition aux êtres & aux choses qui portent bonheur, aux insectes, aux animaux, aux oiseaux de bon présage, cri-cris, hirondelles & autres, vous la trouverez en tous lieux & en tous pays. Vingt chefs-d'œuvre, écrits dans toutes les langues, l'ont consacrée. Niera-t-on que ce ne soit de la féerie dans son genre? Non sans doute. Le grillon de ma boulangère, le grillon du foyer, ce cri-cri protecteur & mystérieux, ce cri-cri génie, je le tiens pour fée. Faut-il pour cela le détruire, faut-il le tuer, faut-il l'écraser dans le cœur des simples & des enfants? Mais quand cet aimable mensonge, l'ami de leur maison, n'y sera

plus, qu'y aura gagné la maison, je vous prie? Si le grillon est de trop, que d'illusions enfantines ou populaires, c'est tout un, il faudrait bannir de ce monde, depuis la foi au bonhomme Noël, descendant obligeamment tous les hivers, & à la même heure, par les tuyaux de toutes les cheminées, pour remplir de jouets les souliers & les sabots des enfants endormis, jusqu'à l'échange pieux ou naïf des gages de tendresse!

Vous êtes positif : pourquoi avez-vous une bague au doigt? Pourquoi cachez-vous dans votre poitrine ce médaillon qui renferme... quoi? un chiffre, une initiale, une date, une mèche de cheveux, une fleur, un brin d'herbe, un symbole, une relique, un talisman, une superstition aussi? Si vous voulez être conséquent avec vous-même, laissez cela à d'autres.

Mais où s'arrêter alors? En vérité, les gens qui ont peur du merveilleux doivent être dans un grand embarras; car, enfin, du merveilleux la vie & les choses en sont pleines. Est-ce que tout ce qui est bon en ce monde ne tient pas du miracle par un côté, & de la superstition par un autre? Est-ce qu'il faut les cacher aussi les prodiges de l'amour, de tous les beaux & nobles amours, qui tous ont leurs héros, leurs martyrs, & par suite leurs légendes, légendes vraies, & pourtant par leur héroïsme même fabuleuses?

Vous voulez supprimer les fées, cette première poésie du premier âge. Ce n'est pas assez : supprimez la poésie tout entière, supprimez la philosophie, supprimez jusqu'à la religion, jusqu'à l'histoire; jusqu'à la science; car en vérité le merveilleux est autour, sinon au fond de tout cela. Perrault est de trop! Mais alors Homère est de trop aussi! Virgile, Dante, l'Arioste, le Tasse, Milton, Gœthe & cent autres, les livres profanes & les livres saints eux-mêmes, sont de trop! Avec quoi, s'il vous plaît, les élèverez-vous donc, vos malheureux enfants? Vous ne leur apprendrez ni le grec, ni le latin, ni l'allemand, ni anglais; vous leur interdirez aussi les fables, car enfin dans Ésope, dans Phèdre, dans La Fontaine, dans Lessing, dans Florian, cet autre classique du jeune âge, on voit que les bêtes parlent; & cela aussi peut paraître contre nature à des gens qui cependant ne devraient guère s'en étonner.

Rien, vous ne pourrez rien découvrir aux enfants, si vous prétendez

leur cacher le merveilleux, l'inexpliqué, l'inexplicable, l'impossible qui se trouvent dans le vrai tout aussi bien que dans l'imaginaire. L'histoire est pleine d'invraisemblances, la science, de prodiges; la réalité abonde en miracles & ses miracles ne sont pas tous de choix, hélas! Le réel est un abîme tout rempli d'inconnu; demandez-le aux vrais savants. La science explique l'horloge, elle n'est pas parvenue encore à expliquer l'horloger. L'échec de la raison est au bout, au sommet de tous les savoirs, & vous-même, homme positif, vous êtes un mystère.

Ah! revenez, revenons aux contes des fées pour les enfants, si, plus difficiles que La Fontaine, nous ne sommes pas assez bons pour y revenir pour nous-mêmes.

Si ces contes-là ne font pas de bien, ils ne font de mal à personne, du moins. Or c'est une qualité jusqu'à présent incontestée que l'innocence.

Une jeune mère de mes amies, imprudemment sermonnée par son mari, qui croyait, lui, aux féeries de la Bourse, à la pire des fées, la fée Hasard, la fée du Jeu, & qui cependant s'estimait un esprit fort, cette jeune mère, dis-je, avait résolu de donner à ses enfants ce que son mari appelait une éducation exclusivement sérieuse.

Dans une visite du jour de l'an que je lui fis, elle me montra les cadeaux que les grands-parents & les amis de la maison avaient envoyés à l'adresse de son petit garçon. Dans le nombre il y avait un exemplaire des *Contes des Fées* de Perrault.

« Pour ceci, me dit-elle avec une certaine fatuité, je le mettrai dans mon armoire, & cela n'en sortira pas. »

J'allais plaider la cause de Perrault, quand survint un incident qui la plaida mieux que je n'aurais pu le faire, car il la gagna.

On entendit tout à coup un bruit sourd comme celui d'une chute que quelqu'un aurait faite dans la chambre voisine, puis des cris. La mère, attentive, avait reconnu tout de suite la voix de son enfant. Elle pâlit & se précipita vers la porte. L'enfant se débattait en criant : « Maman! maman! » dans les bras de sa bonne, qui déjà l'avait relevé & le ramenait avec une bosse au front & tout en pleurs, naturellement.

Le mal était petit, la bosse n'était pas grosse.

La mère, un peu rassurée, prit son fils sur ses genoux, baisa & rebaisa son front endolori, & lui dit :

« C'est fini; le petit Jules n'a plus de bobo. »

Les larmes de l'enfant se séchèrent, & le sourire reparut sur sa bouche rose.

La bosse n'avait pas disparu, cependant il était guéri. Cette compresse merveilleuse de baisers maternels, ce remède féerique avait opéré subitement, & quand il s'agit de compresses véritables & d'eau fraîche, le petit bonhomme ne voulut pas en entendre parler.

« Jujules est guéri, répétait-il dans sa foi ingénue, maman a ôté son bobo.

— Eh bien! dis-je à la mère, enlevez donc la foi aux miracles de cette mignonne tête-là, & vous verrez si vous guérirez ses bosses en l'embrassant? »

La confiance robuste de l'enfant dans la vertu souveraine des caresses maternelles, ce n'est pas du positif à coup sûr, c'est de l'illusion s'il en fut jamais, c'est la foi au baume des enchanteurs. Ah! laissons à nos chers petits leur croyance en ces douces sorcelleries! Est-il mauvais pour l'enfant, est-il mauvais pour l'homme lui-même de croire qu'un baiser guérit de tout, & est-ce faux d'ailleurs? N'est-ce pas surtout ce qui console de la douleur qui guérit le mal? La puissance de l'amour ne vaut-elle pas celle du médecin ou du philosophe à tous les âges de la vie? Quand a-t-on plus besoin de se sentir aimé que lorsque l'âme & le corps sont en souffrance?

On donna les *Contes* de Perrault au petit Jules; il regarda les images; il voulut savoir l'histoire de ces images; on lui lut deux ou trois contes : il n'avait plus de bosse.

« Aimes-tu mieux ce livre-là qu'un cataplasme, lui dis-je?

— Oui, » me répondit-il de son plus grand sérieux.

En vérité, n'est-il pas bien juste que pour l'enfant comme pour l'homme l'illusion précède de quelques moments la déception?

Que si vous voulez être rassurés sur les prétendus ravages que

peuvent faire dans l'imagination des enfants les féeries de Perrault, soyez tranquilles. L'enfant ne prend, n'absorbe dans ce genre que ce qui lui convient. Les petits hommes sont comme les grands : ils ne voient de chaque chose que tout juste ce qui leur en plaît, & se soucient peu du reste.

Je citerai, à l'appui de cette affirmation, une anecdote que j'ai racontée ailleurs[1], & que j'aurais dû n'écrire qu'aujourd'hui & pour cette préface seulement.

LA GALETTE DU PETIT CHAPERON ROUGE

J'avais en 184.. (ce n'est pas hier) accepté la mission épineuse d'amuser pendant une demi-heure une petite personne qui dès lors était assez difficile à fixer; il s'agissait de détourner son attention, pendant cette longue suite de minutes, d'un événement important qui s'accomplissait dans la maison de ses parents & qu'on prétendait lui cacher.

Cette petite personne, âgée de quatre ans déjà, n'était pas de celles auxquelles on fait accroire aisément que des vessies sont des lanternes, & sa mine sérieuse & réfléchie disait assez que, toute fille d'Ève qu'elle était, les balivernes n'étaient pas de son goût.

Je résolus donc, pour accomplir mon mandat à la satisfaction de la famille qui m'avait fait l'honneur de me le confier, de raconter quelque chose de grave à ma petite amie, &, craignant non sans raison de ne rien pouvoir tirer de moi-même qui fût digne d'un auditoire aussi raffiné, je pris, dans la bibliothèque[2] du grand-père de mademoiselle

---

1. *Histoire d'un homme enrhumé.* (Chez Hachette.)

2. Bibliothèque célèbre s'il en fut; c'était celle de Charles Nodier. Le nom de l'auteur de l'histoire du *Chien de Brisquet*, le seul conte français contemporain qui puisse rivaliser avec les *Contes* de Perrault, eût mérité de ne point être perdu dans cette note. Si Charles Nodier n'avait pas quitté ce monde, c'est à lui, avant tous, qu'eût appartenu l'honneur d'écrire une préface pour cette belle édition. P.-J. ST.

Thècle, c'est le nom de la demoiselle avec laquelle j'avais accepté ce délicat tête-à-tête, je pris, dis-je, les *Contes* de Perrault & les ouvris à l'endroit le plus tragique de tous, à la page où commençait l'histoire émouvante du *Petit Chaperon rouge*.

A tous ses mérites le conte de Perrault joignait, par grande fortune pour Thècle, celui de la nouveauté. Cette terrible histoire ne lui avait point encore été racontée. La meilleure éducation d'une fille de quatre ans ne saurait être complète.

Sûr de mon effet, je commençai donc :

« Il était une fois une belle petite fille de village..., &c., &c. »

Je dois rendre justice à mon auditoire : tant que dura ma lecture, & j'eus soin de la faire de la voix lente & pénétrée qui convenait à un si grave sujet, il me prêta la plus bienveillante attention. Les coudes appuyés sur sa chaise à bras, le cou tendu vers moi, les yeux fixes, mademoiselle Thècle témoigna, par son immobilité, du profond intérêt qu'excitait en elle ce palpitant récit. Ses regards, ses beaux grands regards d'enfant ne quittèrent pas mes lèvres, &, quand je fus arrivé au dénoûment, je ne pus douter que toutes les péripéties du drame terrible qui venait de se dérouler devant elle n'eussent frappé ses esprits attentifs.

Sa bouche s'était bien un peu pincée au début du conte, en signe de réserve, mais peu à peu elle s'était entr'ouverte; puis, enfin, l'intérêt croissant, elle s'était ouverte si franchement, qu'elle avait oublié de se refermer. Il y avait cinq minutes au moins qu'avaient retenti à son oreille ces effroyables paroles :

« Le méchant loup se jeta sur le petit Chaperon rouge et le mangea, »

par lesquelles se termine la déplorable aventure du trop confiant Chaperon, & elle semblait écouter encore.

« Eh bien, lui dis-je, intrigué de ce silence prolongé qui n'était pas dans ses habitudes, & quelque peu inquiet de l'effet qu'avait produit ma lecture; eh bien, Thècle, que penses-tu de ce conte? N'est-ce pas là une belle & amusante histoire?

— Oui, me répondit Thècle, dont les traits se détendirent & dont l'enthousiasme éclata tout à coup, oui. Ah! qu'il est gentil, ce petit loup!

— Ce petit loup, m'écriai-je, ce petit loup! Qu'est-ce que tu dis donc là, malheureuse petite Thècle? Ce n'est pas le loup qui est gentil, c'est le Chaperon...

— Non, non, c'est le petit loup, répliqua Thècle avec cette fermeté douce que peut seule inspirer une conviction profonde.

— Mais tu n'y penses pas, chère mignonne! m'écriai-je, renversé par cette singulière & inattendue réponse, qui bouleversait toutes mes idées sur les conclusions morales du chef-d'œuvre de Perrault. Ce méchant loup ne peut pas te paraître intéressant, c'est le traître de la pièce, c'est un vil scélérat. Il a mangé la grand'maman du petit Chaperon, il a mangé le petit Chaperon, il a tout mangé...

— Non, reprit Thècle, pas la galette! »

Et, reprenant son dire & le confirmant avec l'inexorable entêtement, de l'enfance : « Ah! qu'il est gentil, ce petit loup! » répéta-t-elle.

Je confesse que je tombai, là-dessus, dans des abîmes de rêverie; je regardais avec une sorte d'effroi le frais & candide visage de ma petite interlocutrice : la tête du sphinx ne m'eût pas paru plus chargée d'énigmes & de mystères.

« Quel est l'enfant? me disais-je, de cette fillette de quatre ans, qui me dit sans broncher ce qui me paraît une monstruosité, ou de moi, que parviennent à troubler ses propos saugrenus? Que se passe-t-il dans ce petit cerveau, & par quel renversement de toutes les lois naturelles la sympathie de cette âme ingénue se tourne-t-elle vers le bourreau & non sur ses victimes? « Ah! qu'il est gentil, ce petit loup! » Qui m'expliquera ces inexplicables paroles? »

Fort heureusement pour moi & pour la bonne opinion que je tenais à conserver de la raison & du cœur de sa fille, la mère de Thècle rentra sur ces entrefaites.

« Tenez, mademoiselle, dit-elle en embrassant Thècle, voilà la bonne galette que maman avait promise à sa petite Thècle si elle était bien sage, & j'espère qu'elle l'a été.

PANNEMAKER
G. Doré

— Tu vois, mon ami, le petit loup n'avait pas mangé la galette, » me dit, d'un air à la fois amical & majestueux, mademoiselle Thècle en mordant dans la sienne.

Je comprenais une partie de la vérité, & le côté galette s'illuminait pour moi, je l'avoue. Restait la bonne opinion émise sur le loup.

« Qu'importe, répondis-je, mademoiselle, cela n'empêche pas qu'avec ses grandes dents, il avait mangé une bonne grand'mère & sa petite-fille, & que ce n'était pas bien.

— Le petit loup avait trop faim, me dit Thècle, en me jetant un regard dont la suprême innocence aurait dû me désarmer.

— Trop faim! m'écriai-je, trop faim! Ah! c'est trop fort!

— Ah çà! me dit la mère de Thècle, m'expliquerez-vous votre dialogue avec ma fille? Savez-vous que je commence à craindre que les choses ne se soient pas passées honorablement entre elle & vous, en mon absence? »

Et, procédant à la façon d'un juge d'instruction :

« Voyons, dit-elle, Thècle, es-tu contente de ton ami?

— Oui, dit Thècle, il est gentil aussi.

— Parbleu! pensai-je, le loup l'est bien.

— Bon! dit la mère, ce n'est pas de ce côté qu'on se plaint. A votre tour, parlez, mon cher... Est-ce que vous n'avez pas été content de ma fillette?

— Ma foi, dis-je, ma chère amie, dussé-je vous affliger, j'en aurai le cœur net, & vous saurez jusqu'à quel point est dérangée la tête de cette bizarre petite personne-là. »

Je lui racontai alors l'usage que nous avions fait de notre demi-heure, Thècle & moi.

Mon récit achevé :

« N'est-ce que cela? dit la mère en riant. Mais, mon ami, dans la circonstance particulière où se trouvait ma pauvre Thècle, c'est la logique même de son âge & de sa situation qui a parlé par sa bouche. Ce qui a frappé Thècle dans votre lamentable histoire, & ce qui devait la frapper, en effet, ce n'est pas que le loup ait mangé la grand'maman

& l'imprudent Chaperon rouge, deux détails insignifiants pour une jeune personne de quatre ans, qui n'est point cannibale, mais qu'assiégeait pendant toute votre lecture une très-légitime préoccupation de galette; c'est qu'ayant faim à manger une vieille femme & un enfant, ce loup délicat ait eu le bon goût & le bon cœur de ne pas manger une galette désormais sans défense, laquelle galette, dans l'esprit de Thècle, pouvait être celle-là même que je lui avais promise.

« Ce point, tout à l'honneur du loup, a dû être pour Thècle, confiante d'ailleurs dans ma promesse, le point lumineux de votre histoire.

« Il n'y a eu de cruel dans tout ceci que vous qui, sachant que ma pauvre fille est depuis quarante-huit heures à une demi-diète, qui, chargé de faire oublier à la chère enfant l'heure du déjeuner par quelque propos agréable & de nous aider à lui dissimuler que nous allions nous mettre à table sans elle, allez vous aviser de raconter à cet estomac creux les heureuses rencontres d'un loup pressé par la faim.

« Tenez, ma fille est un ange de vous trouver gentil après le loup, vous qui venez de prendre un plaisir cruel à aiguiser ses dents avec vos histoires où l'on ne fait que manger, quand elle était dans l'attente de son repas; admirez-la & demandez-lui pardon. »

C'est ce que je m'empressai de faire.

Depuis ce jour, il fut acquis pour moi que, quel que soit un livre, nous ne demandons jamais, comme la petite Thècle, qu'une chose à ses héros & à son auteur : c'est de vouloir bien laisser intacte notre part de galette.

II

On ne peut trop le redire : les enfants lisent à notre façon; ils se gardent bien de voir dans un livre ce qui n'est pas à leur usage. Ce qui dépasse leur petit savoir n'existe jamais pour eux. Chacun ne prendra donc de ce merveilleux qui vous fait trembler qu'à la mesure de ses forces, c'est-à-dire selon l'âge de sa science & de sa raison.

Et d'ailleurs, autre motif de se tranquilliser : vous imaginez-vous donc que ce qui est prodige pour l'homme soit prodige pour les enfants? L'erreur serait grande. Si quelque chose distingue l'enfant de l'homme, c'est à coup sûr son sang-froid. A six mois, il allonge son petit doigt pour toucher une montagne qui est à deux lieues de lui; il ouvre la main pour saisir un oiseau perdu dans les profondeurs du ciel, & fait des signes au nuage qui passe. A deux ans, il demande la lune à son père & la recevrait de ses mains sans sourciller, si celui-ci pouvait la décrocher du ciel à son usage. Qu'est-ce qui étonne donc les enfants? C'est ce qui est, plutôt que ce qui n'est pas : c'est que l'eau mouille, c'est que le feu brûle; c'est ce qui les gêne ou les fait souffrir. La douleur est leur seul grand étonnement. Mais faites danser les arbres devant eux, & les maisons, & soyez assurés qu'ils riront à ce spectacle comme à la chose du monde la plus naturelle, si arbres & maisons dansent selon leur caprice, & s'ils sont, eux, placés commodément pour bien voir.

Que de choses nous émerveillent qui les laissent fort tranquilles! Les comètes, les éclipses qui nous mettent l'esprit à l'envers, tout cela leur est bien égal, je vous jure. Une chère petite fille qui n'est plus là, hélas! & dont on me pardonnera de me souvenir quand je parle pour les enfants des autres, était un jour sur ma terrasse. Paris était troublé : on attendait une éclipse. Assise sur sa petite chaise, ma pauvre petite Marie n'attendait rien du tout. Elle jouait avec sa poupée. Peu à peu l'éclipse arriva, la nuit se fit; Marie vint me chercher dans mon cabinet :

« Petit père, me dit-elle, viens donc regarder! C'est le soleil qui croit qu'il fait nuit, il va se coucher. Il se trompe, dis, petit père? il n'est pas neuf heures. »

Je lui expliquai les éclipses. A quoi bon, mon Dieu?

Je n'ai pas la force de rayer ce souvenir sorti malgré moi de mon cœur.

Revenons aux vivants. Ce n'est pas délaisser ceux qui ne sont plus que de dire à d'autres ce qu'ils vous ont appris.

Obligé de faire un voyage de quelques mois, un de mes amis m'avait confié son petit garçon : un beau bébé âgé de quatre ans & mon filleul. C'était un délicieux petit être, tout plein d'une vie que Dieu a bien voulu lui laisser. Le petit Georges était un peu gourmand, mais sa gourmandise n'était pas ruineuse : il adorait les pommes de terre frites!

Dans une de ses promenades à la campagne, il avait vu comment on plantait les pommes de terre, & sans doute il avait depuis ce moment-là son idée.

La première fois qu'on servit des pommes de terre frites, il en demanda beaucoup.

« Pourquoi beaucoup? lui dis-je.

— Pour en manger, me répondit-il, & aussi pour en planter.

— Pour en planter?

— Oui, reprit-il, dans le jardin de Georges. »

Il fit deux parts de ses pommes de terre. Il mangea l'une, la plus grosse, de bon appétit, & quand il eut fini, descendant de sa grande chaise, il s'en alla majestueusement avec son assiette & ses pommes de terre frites dans le jardin, fit un trou, y mit sa friture avec un peu de sel que je lui conseillai d'ajouter pour que sa récolte fût tout à fait bonne, recouvrit de terre sa plantation & revint chercher son verre où il y avait de l'eau rougie pour l'arroser.

Je le laissai faire.

Huit jours se passèrent. Après bien des soins & de nombreux arrosages à l'eau & au vin, Georges trouva un jour une assiette de pommes de terre frites sur la place qu'il avait ensemencée. Nous espérions un peu de surprise... Point! cela lui parut la chose du monde la plus simple & la plus juste : puisqu'il avait semé, il devait récolter. Il prit l'assiette qui était bien garnie, fit quelques largesses, & ne voulut rien manger ce jour-là que les pommes de terre frites qu'il avait plantées lui-même.

Tâchez donc d'étonner les enfants!

Cependant, ai-je eu tort de laisser croire au petit Georges, dans l'âge où cela pouvait l'amuser & nous amuser nous-mêmes, que les

pommes de terre poussaient très-bien toutes frites, avec des assiettes par-dessous? Si j'ai eu tort, je ne me le reproche guère, & ne me suis point aperçu que l'esprit du cher petit en ait été faussé en aucun temps.

Non, il ne faut pas craindre le merveilleux pour les enfants. Outre que beaucoup s'en amusent, qui n'en sont pas plus dupes que nous ne le sommes des contes à dormir debout que nous nous faisons à nous-mêmes alors que nous nous mettons à la recherche des causes & des effets, ceux qui en sont dupes pendant l'âge où ils peuvent l'être, & ce sont les mieux doués, en rabattent aussitôt qu'il le faut & tout ce qu'on doit en rabattre. Les fées ont endormi dans leur sourire plus d'enfants que les grotesques gros yeux des ogres & des Barbes-Bleues n'en ont tenu éveillés.

Bref, les châteaux des fées, ces premiers châteaux en Espagne de l'homme à son berceau, sont, de tous ceux qu'on peut bâtir, y compris les châteaux de cartes, les plus charmants, les plus commodes, les plus magnifiques & les moins chers.

III

Les moins chers? Je me trompe presque aujourd'hui. L'édition des contes, à laquelle ces notes vont servir de préface, cette extraordinaire édition va coûter beaucoup d'argent... Aussi cher que la représentation d'un ballet à l'Opéra, qu'un joujou moyen de chez Giroux ou de chez Tempier, qu'une boîte de bonbons de chez Boissier, qu'une fleur artificielle d'un prix modéré, que la fumée, enfin, de quelques cigares de choix.

Je le veux bien : ce qui est trop d'argent, pour une chose qui reste, ne serait rien pour la chose qui passe; mais avouez qu'elle est vraiment hors de comparaison avec toutes celles qui l'ont précédée, cette édition de Perrault, & qu'on a bien fait de donner à ce premier de nos livres, à ce premier de nos classiques, cette forme magnifique & magistrale.

Si ce monument, élevé à la gloire de Perrault & au profit de

ses admirateurs de tous les âges, voit le jour, prenez-vous-en au plus jeune, au plus vaillant de nos génies contemporains. Tout en composant intrépidement à ses frais, à ses risques & périls, sa grande & sombre illustration de Dante, Gustave Doré désirait que dans le même moment & que dans le même format splendide parussent, comme pendant & comme contraste, les *Contes des Fées* de Perrault. D'un côté, le merveilleux dans ce qu'il a de plus funèbre, de plus tragique & de plus ardu; de l'autre, le merveilleux divertissant, spirituel, émouvant jusque dans le comique & comique jusque dans l'émouvant, le merveilleux à son berceau. Il voulait ainsi, tout à la fois, rasséréner son crayon, au sortir des épouvantes un peu monocordes de l'enfer, & prouver la variété de ses moyens.

L'éditeur de ce livre a compris ce désir & n'a pas reculé devant cette énormité apparente, un très-grand livre très-cher, pour les petits enfants. Il s'est dit que les pères & les mamans ne seraient pas fâchés de revoir & de relire, dans une forme enfin saisissante & digne d'eux, les contes aimés de leur enfance; il s'est rappelé aussi sans doute qu'il avait eu plus d'une fois l'occasion de donner à des enfants des poupées & des polichinelles, & que ceux-là seulement avaient été reçus avec un enthousiasme bien senti, qui étaient *trop grands!* Qui ne le connaît cet amour inné du trop grand & en quelque sorte de l'embarrassant dans les petits?

Un joli bambin s'était mis en tête de se faire promettre par moi une montre à un âge où il ne savait encore ni n'avait besoin de savoir mesurer le temps. Je lui promis de combler ses vœux, & je lui ouvris généreusement un crédit de vingt-cinq sous sur ma caisse pour le jour où il aurait trouvé la montre qu'il rêvait. La tête du bambin se monta. Il entraîna le jour même, sans en rien dire, sa bonne chez un horloger, un vrai horloger, pour y choisir la montre promise. Là, il s'amouracha, devinez de quoi? d'un cartel, le plus vaste du magasin.

Une fois en vue de *sa montre,* il prétendait ne plus la quitter. « Prends-la, ma bonne, disait-il, nous reviendrons demain la payer. — Vous êtes donc riche? lui dit l'horloger, entrant dans sa fantaisie.

— J'ai vingt-cinq sous, répondit l'enfant avec fierté, que mon parrain m'a promis.

— Eh bien, lui dit l'horloger, revenez demain avec vos vingt-cinq sous & le parrain qui vous les doit, & je tâcherai de vous arranger, quoique vingt-cinq sous, ce soit bien bon marché. »

Je ne sais plus à l'aide de quelles obsessions câlines, dont les enfants ont le secret, le petit Paul m'amena à aller voir avec lui le cadran qui l'avait fasciné : toujours est-il que j'y allai. Arrivé chez l'horloger, j'espérai un moment me tirer d'affaire. L'idée m'était venue de suspendre au cou du triomphant petit garçon l'horloge de son choix; je croyais ainsi le guérir de sa passion par sa pesanteur même. Je ne le guéris que de l'envie de la porter, & j'en fus pour ce cartel énorme. Bon gré, mal gré, il passa du magasin de l'horloger dans la chambre de l'enfant toujours émerveillé : il y est encore.

La moralité de cette anecdote, c'est que ce volume, qui ne dépasse pas, après tout, par ses dimensions, le journal *l'Illustration* & les autres journaux à images en possession de la faveur de l'enfance, pourrait bien, au fond, paraître encore à son petit public fort au-dessous de ce qui lui est dû, s'il ne se distinguait que par la grandeur de son format. Il n'est donc pas superflu qu'il ait pour lui d'autres recommandations plus sérieuses. Aucune ne lui manque : les graveurs, l'imprimeur, le fabricant de papier, l'éditeur & le dessinateur ont essayé d'en faire une sorte de merveille. Si je n'y avais rien fait, je dirais volontiers qu'ils y ont tous réussi.

IV

Il me reste à finir par où j'aurais peut-être dû commencer, c'est-à-dire à répondre aux bonnes âmes qui redoutent qu'il n'y ait pas une morale assez grosse, assez voyante, j'allais dire assez lourde, dans les *Contes* de Perrault.

Je voudrais bien savoir quelle idée se font ces moralistes *quand même* de la morale dans ses rapports avec l'enfance, & qu'on les mît

une bonne fois en demeure de formuler leur idée. Je la vois tout entière, pour mon compte, cette morale, dans quelques préceptes plus négatifs qu'affirmatifs, si simples & si familiers, qu'ils ne peuvent être à leur place que sur les lèvres souriantes des mères. Écrivez-le donc, ce code de la première enfance, si vous l'osez : « Il faut aimer son papa, sa maman & le bon Dieu; » voici pour l'âme. « Il faut manger courageusement sa soupe jusqu'à la dernière cuillerée; » voilà pour le corps. Et pour la vie pratique : « Il ne faut mettre son doigt ni dans son nez ni dans les pots de confiture. Il ne faut pas jouer avec ce qui coupe; les couteaux ne sont pas un jeu. Il est abominable d'égratigner son frère, sa sœur & même sa bonne. Il est très-mal aussi de marcher dans les ruisseaux, ils ne sont pas faits pour cela. Il faut se laisser débarbouiller sans pleurer. Il ne faut jamais dire non quand c'est oui. Il ne faut donc jamais dire qu'on n'a pas envie de dormir quand huit heures & demie ont sonné, &c., &c. »

Et pour résumer tout cela : « Il faut être bien obéissant. »

Heureux âge que celui où un enfant obéissant a provisoirement toutes les qualités! Heureux âge que celui où être bien sage, c'est obéir à qui vous adore & vous gâte.

Cette morale, convenablement entremêlée de polichinelles & de contes des fées, est tout ce qu'on *mérite* de morale tant qu'on n'a pas atteint cette douloureuse phase de la vie où l'on cesse de payer une demi-place dans les chemins de fer & où l'on commence, si prématurément, à compter pour un être tout entier.

C'est à l'exagération de ce bon sentiment qui veut que rien d'immoral n'effleure l'enfance, que nous devons les milliers de livres en plomb dont on écrase le premier âge dans notre soi-disant frivole pays de France. La morale, pour convenir aux enfants, on ne saurait trop le répéter, n'a pas besoin d'avoir cent pieds de hauteur ou de profondeur, ni de peser cent kilogrammes. Je la veux légère, aimable & gaie comme eux-mêmes. Elle ne doit donc grandir qu'à mesure qu'ils grandissent, & s'élever qu'à mesure qu'ils s'élèvent.

Tout ce qui amuse l'enfant sans lui nuire, livre ou jouet, dites-vous

bien que c'est moral. La joie, la gaieté, l'éclat de rire, sont la santé de l'esprit des enfants. Tout ce qui entretient cette santé : la balle & le cerceau, la trompette elle-même & le terrible tambour (si vous n'êtes pas sujette à la migraine), soyez persuadée, chère lectrice, que tout cela fait partie essentielle de la morale enfantine.

Oui, tout ce qui fait rire & sourire ces petits êtres est pour eux le commencement de la sagesse. La bonne humeur & la curiosité de l'esprit, c'est de la gymnastique dans son genre. Vous tous donc qui faites courir & jouer vos enfants, ne mettez pas plus leur cerveau à l'attache que leur cher petit corps, à l'heure où il a besoin de mouvement; faites-leur lire, entre temps, ce qui les amuse, & laissez-leur par conséquent, comme fonds de bibliothèque, leur ami Perrault. Pourquoi, de toutes les distractions qu'on cherche, ce livre serait-il le seul qui dût faire plisser leur front pur?

Je n'ai point voulu analyser ici, dans son détail, l'œuvre de Perrault, mais la juger dans son ensemble. Il m'eût paru hors de son lieu de faire, après cent autres, ouvrage de critique ou d'érudit à propos d'une œuvre si achevée, qu'en ôter un mot serait lui faire un tort presque considérable. Qu'en dirais-je d'ailleurs qu'on ne sache? Quel succès sera jamais plus universel? Louer ces contes délicieux par leur menu serait un outrage à quiconque les a lus. Or, cherchez-moi l'être assez déshérité pour n'en avoir jamais entendu parler. Il se peut qu'il se rencontre dans l'univers civilisé des gens qui ignorent les noms fameux de César, de Mahomet & de Napoléon. Il n'en est pas qui ignorent les noms plus fameux encore du Petit Chaperon rouge, de Cendrillon ou du Chat Botté. Le lecteur le plus attentif a laissé tomber de sa mémoire les trois quarts des livres qu'il a lus; le plus distrait n'a pas oublié Barbe-Bleue.

Ce qu'il importe de faire remarquer, c'est que, comme presque tous ceux qui ont eu l'heureuse fortune de savoir se faire lire par l'enfance, Perrault a été un excellent & très-galant homme, dont le caractère n'a pas déparé le talent, & que l'amour paternel a été sa vraie muse. Né à Paris en 1628, il mourut en 1703. C'est pour son fils que, toujours

jeune d'esprit, il a écrit, à soixante-neuf ans, en 1697, le recueil de ses contes, & c'est même sous le nom de ce très-heureux fils, alors âgé de onze ans seulement, qu'il les publia tout d'abord.

Les sujets des *Contes* de Perrault sont-ils, dans tous leurs détails, de Perrault? Quelques savants ont tenté de faire de ceci une question. Je répondrai avec eux qu'il paraît que non & que la plupart de ces contes, comme la plupart des fables de La Fontaine, existaient dès longtemps, soit à l'état de mythes ou de légendes dans la mémoire des grand'mères, des nourrices & des érudits, soit dans des livres peu connus & qui probablement méritaient de l'être peu. Perrault les a tirés de l'ombre où ils sommeillaient, & grâce à l'incomparable façon dont il les ressuscita, grâce à l'exquis mérite de la forme dont il les revêtit, il leur a donné une véritable & définitive existence, il les a faits immortels. En nous apprenant ce que Perrault savait mieux qu'eux, ce qui n'était sans doute pas de l'érudition de son temps, témoin les deux vers de La Fontaine antérieurs à la publication des *Contes de ma mère l'Oie :*

Si *Peau-d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême;

en nous apprenant que les *Contes* de Perrault ne sont pas sortis entièrement de son invention, les érudits leur ont rendu le service de les mettre hors de toute contestation comme valeur de sujet. Ces contes sont si vieux & à ce point cosmopolites, que remonter à leur vraie source est presque une impossibilité. Ils ont donc la consécration de tous les temps & de tous les pays. Quant à Perrault, en empruntant à la vie antérieure de ses fictions ce qui méritait d'en être conservé, il a fait œuvre d'inventeur au même degré que l'auteur d'un drame ou d'une tragédie, d'un roman ou d'un poëme, quand il emprunte une part de son sujet à l'histoire, à la fable ou à la légende. Perrault est donc l'auteur du Petit Poucet tout aussi bien que l'auteur de l'*Iliade,* cette reine des épopées, l'est de ses vers, bien qu'il n'ait pas inventé le grand Achille; tout aussi bien que Virgile, Racine, Corneille, Shakspeare, &, de notre

temps, Victor Hugo, sont les auteurs de leurs poëmes & de leurs drames, alors même que leurs personnages appartiennent au passé.

Les érudits ne servent pas à rien. Mais quatre fois sur dix, heureusement, ils arrivent à prouver & à trouver le contraire de ce qui faisait l'objet de leurs recherches. Néanmoins fouiller est toujours bon. On ne sait pas ce que la pioche peut faire sortir des entrailles de la terre.

Nous finirons par un éloge que méritent, entre toutes les œuvres du cœur & de l'esprit, les *Contes* de Perrault. Ils sont extrêmement courts. Le Petit Chaperon rouge, pour ne citer que lui, est en deux pages un chef-d'œuvre achevé. Ils sont courts, & cela leur permet d'être pleins d'esprit dans chacun de leurs mots sans jamais dépasser le double but qu'ils se proposent : captiver l'enfant, faire sourire & faire penser l'homme. C'est la gloire de la France que quelques écrivains y ont poussé l'esprit jusqu'au génie, & cette gloire a pour base principale que ces écrivains ont presque tous su, dans les œuvres où l'esprit devait avoir une grande part, rester brefs. Toute œuvre d'esprit doit être courte en effet; il est dans le jeu de l'esprit, comme dans celui d'une flèche, de ne jamais prendre le plus long. On peut citer tels chefs-d'œuvre d'esprit à l'étranger, *Tristram Shandy* & *Gulliver*, par exemple, auxquels leur longueur a enlevé, & justement, les trois quarts des lecteurs & du succès que chacune de leurs pages prise en elle-même était en droit d'attendre. Savoir s'arrêter à propos, c'est la moitié du talent. Je m'aperçois un peu tard que j'aurais dû penser à me donner, faute de l'autre, cette moitié du mérite de nos maîtres.

P.-J. Stahl.

CONTES DE FÉES

LE PETIT
CHAPERON ROUGE

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir : sa mère en était folle, & sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le petit Chaperon rouge.

Un jour, sa mère, ayant fait des galettes, lui dit : « Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade : porte-lui une galette & ce petit pot de beurre. » Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit : « Je vais voir ma mère-grand, & lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie. — Demeure-t-elle bien loin? lui dit le Loup. — Oh! oui, lui dit le petit Chaperon rouge; c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village. — Eh bien! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi : je m'y en vais par ce chemin-ci, & toi par ce chemin-là, & nous verrons à qui plus tôt y sera. »

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était

le plus court; & la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après les papillons, & à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand; il heurte : toc, toc. « Qui est là? — C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, dit le Loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie. » La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : « Tire la chevillette, la bobinette cherra. » Le Loup tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, & la dévora en moins de rien; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, & s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte : toc, toc. « Qui est là? » Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa mère-grand était enrhumée répondit : « C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. » Le Loup lui cria, en adoucissant un peu sa voix : « Tire la chevillette, la bobinette cherra. » Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, & la porte s'ouvrit.

Le Loup, la voyant entrer, lui dit, en se cachant dans le lit sous la couverture : « Mets la galette & le petit pot de beurre sur la huche, & viens te coucher avec moi. » Le petit Chaperon rouge se déshabille, & va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit : « Ma mère-grand, que vous avez de grands bras! — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes! — C'est pour mieux courir, mon enfant! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles! — C'est pour mieux écouter, mon enfant! — Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux! — C'est pour mieux voir, mon enfant! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents! — C'est pour te manger! » Et en disant ces mots, ce méchant loup se jeta sur le petit Chaperon rouge, & la mangea.

LE PETIT POUCET

Il était une fois un bûcheron & une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans, & le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, & n'en faisait pas moins de deux à la fois.

Ils étaient fort pauvres, & leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat & ne disait mot; prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, & quand il vint au monde, il n'était guère plus grand que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela le petit Poucet.

Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, & on lui donnait toujours tort. Cependant il était le plus fin & le plus avisé de tous ses frères, & s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

Il vint une année très-fâcheuse, & la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, & que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit le cœur serré de douleur : « Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants; je ne saurais les voir mourir de

faim devant mes yeux, & je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé : car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. — Ah! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants? » Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir : elle était pauvre, mais elle était leur mère.

Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, & alla se coucher en pleurant.

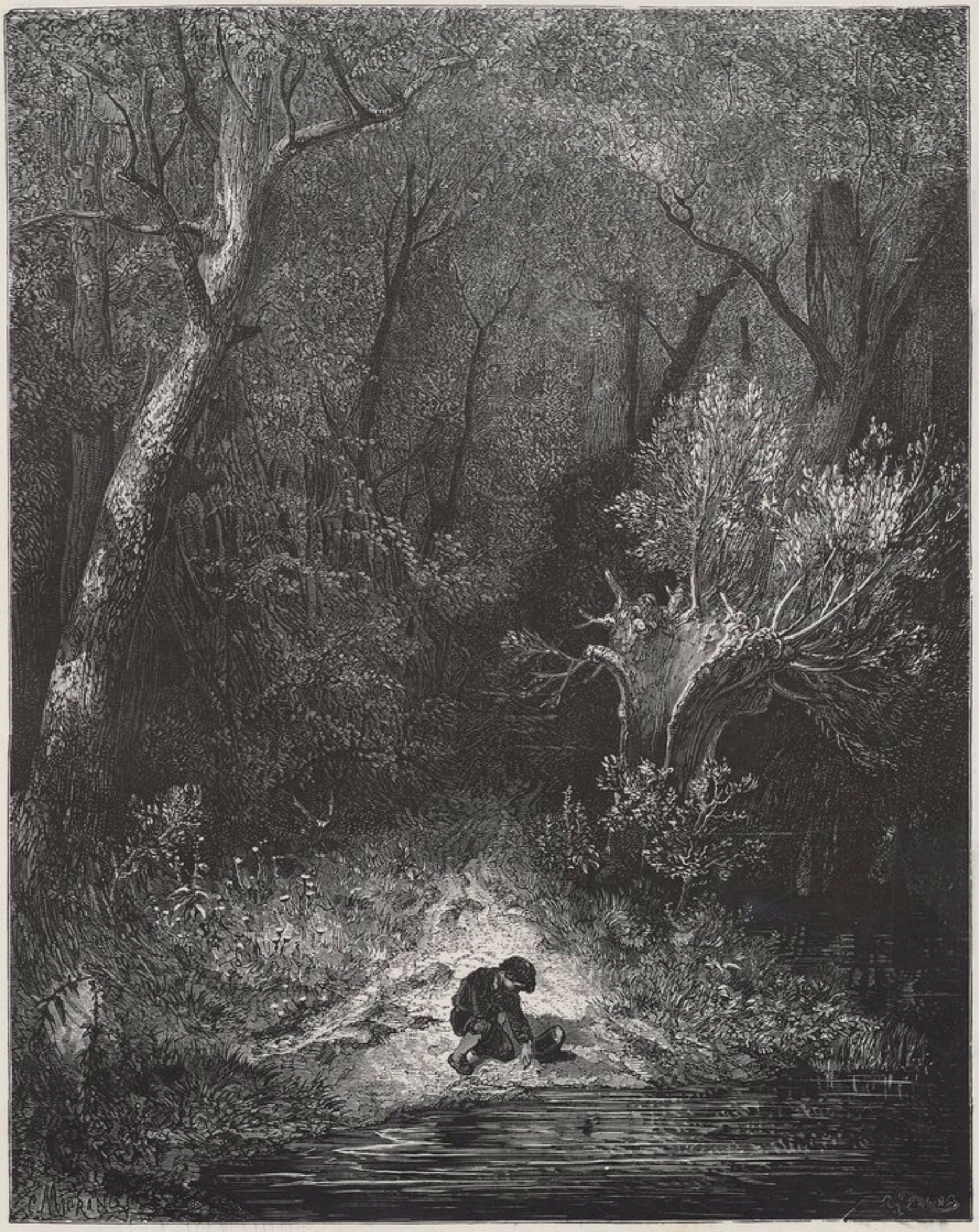
Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent : car, ayant entendu de son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement & s'était glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher & ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin, & alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, & ensuite revint à la maison. On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères.

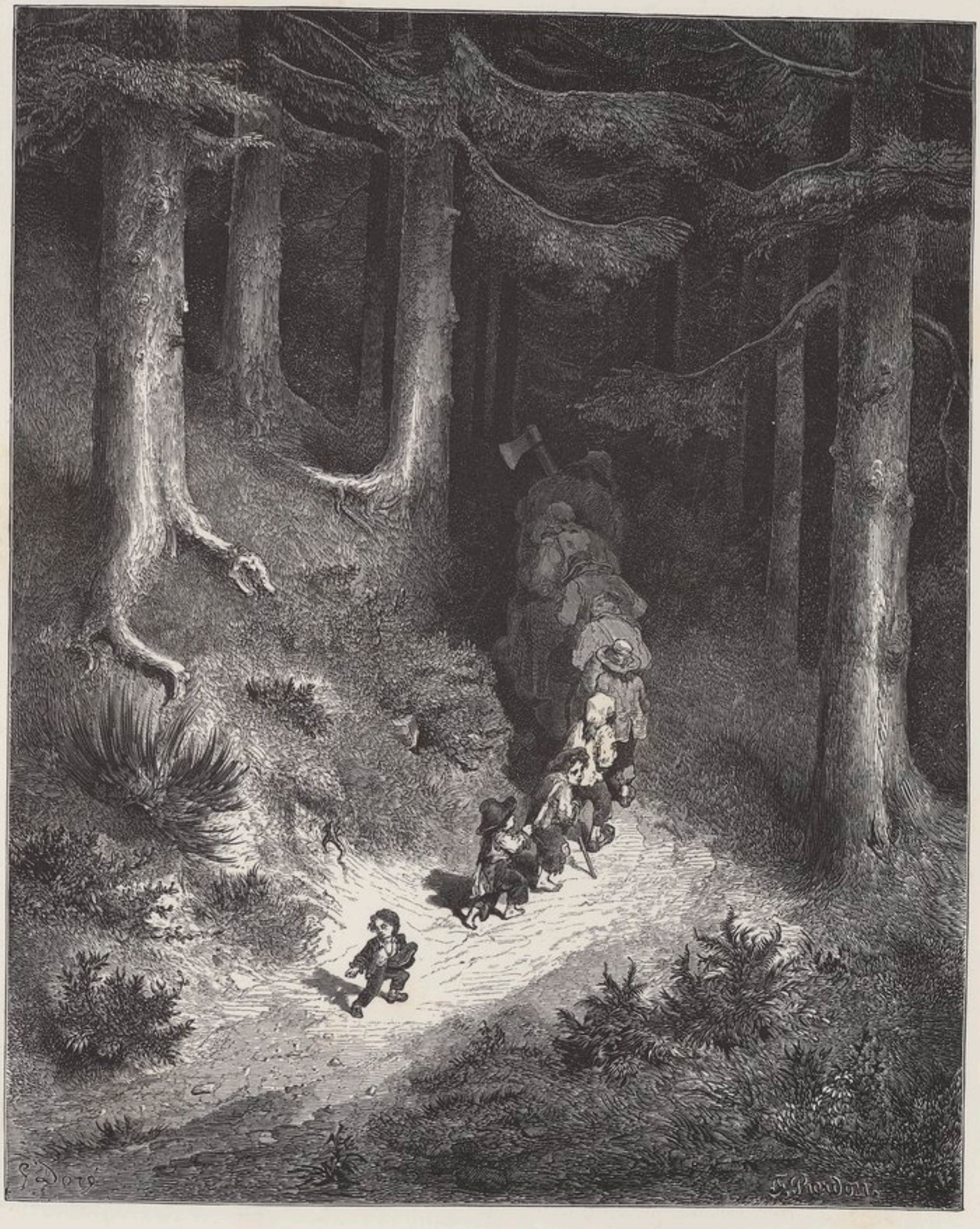
Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, & ses enfants à ramasser des broutilles pour faire des fagots. Le père & la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison : car, en marchant, il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc : « Ne craignez point, mes frères, mon père & ma mère nous ont laissés ici; mais je vous ramènerai bien au logis : suivez-moi seulement. »

Ils le suivirent, & il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur père & leur mère.

Dans le moment que le bûcheron & la bûcheronne arrivèrent chez




G. Doré
F. Pradon

E. Pierdon

eux, le seigneur du village leur envoya dix écus, qu'il leur devait il y avait longtemps, & dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit : « Hélas! où sont maintenant nos pauvres enfants? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés! tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants! »

Le bûcheron s'impatienta à la fin : car elle redit plus de vingt fois qu'il s'en repentirait, & qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme; mais c'est qu'elle lui rompait la tête, & qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit.

La bûcheronne était tout en pleurs : « Hélas! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants? » Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble : « Nous voilà! nous voilà! » Elle courut vite leur ouvrir la porte, & leur dit en les embrassant : « Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants! Vous êtes bien las, vous avez bien faim; & toi, Pierrot, comme te voilà crotté! viens, que je te débarbouille. » Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, & qu'elle était un peu rousse.

Ils se mirent à table & mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père & à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, & cette joie dura tant que les dix écus durèrent. Mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent

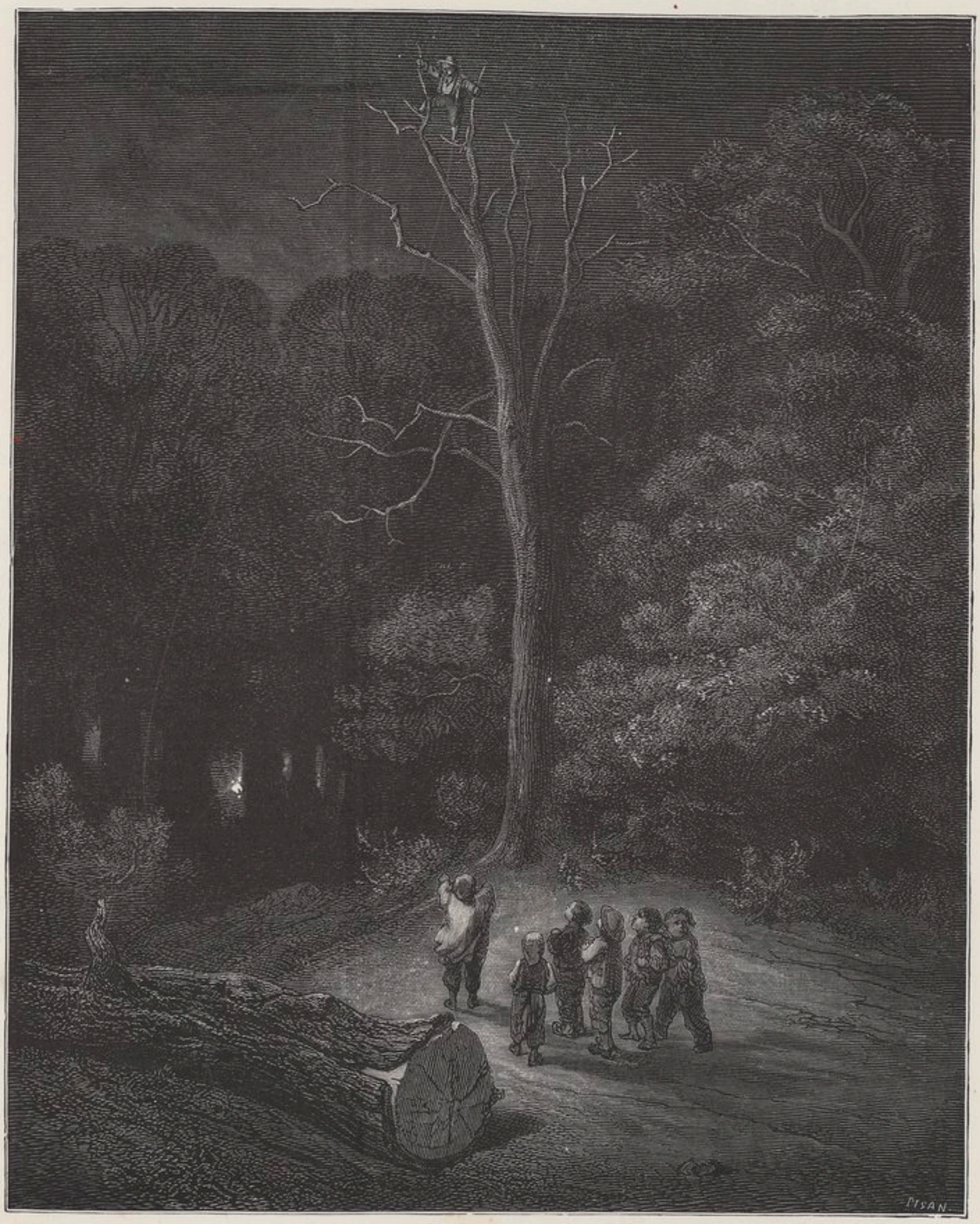
dans leur premier chagrin & résolurent de les perdre encore; &, pour ne pas manquer le coup, de les mener bien plus loin que la première fois.

Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait; mais, quoiqu'il se fût levé de grand matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire lorsque, la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient : il le serra donc dans sa poche.

Le père & la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais & le plus obscur; & dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant & les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette : les oiseaux étaient venus, qui avaient tout mangé.

Les voilà donc bien affligés : car plus ils s'égaraient, plus ils s'enfonçaient dans la forêt. La nuit vint, & il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que des hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas, tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvrirait rien : tournant la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme une chandelle, mais qui était bien loin par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, & lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien : cela le désola. Cependant, ayant marché quelque temps avec ses frères, du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois.


PISAN

G Doré
H. PISAN

Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs : car souvent ils la perdaient de vue; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond. Ils heurtèrent à la porte, & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, & qui demandaient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer & leur dit : « Hélas! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus! Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfants? — Hélas! madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous; & cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. »

La femme de l'Ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer & les mena se chauffer auprès d'un bon feu, car il y avait un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à s'échauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit & alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt & si on avait tiré du vin, & aussitôt il se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite & à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. « Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller, que vous sentiez. — Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre en regardant sa femme de travers; il y a ici quelque chose que je n'entends pas. » En disant ces mots, il se leva de table & alla droit au lit.

« Ah! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien

à propos, pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. »

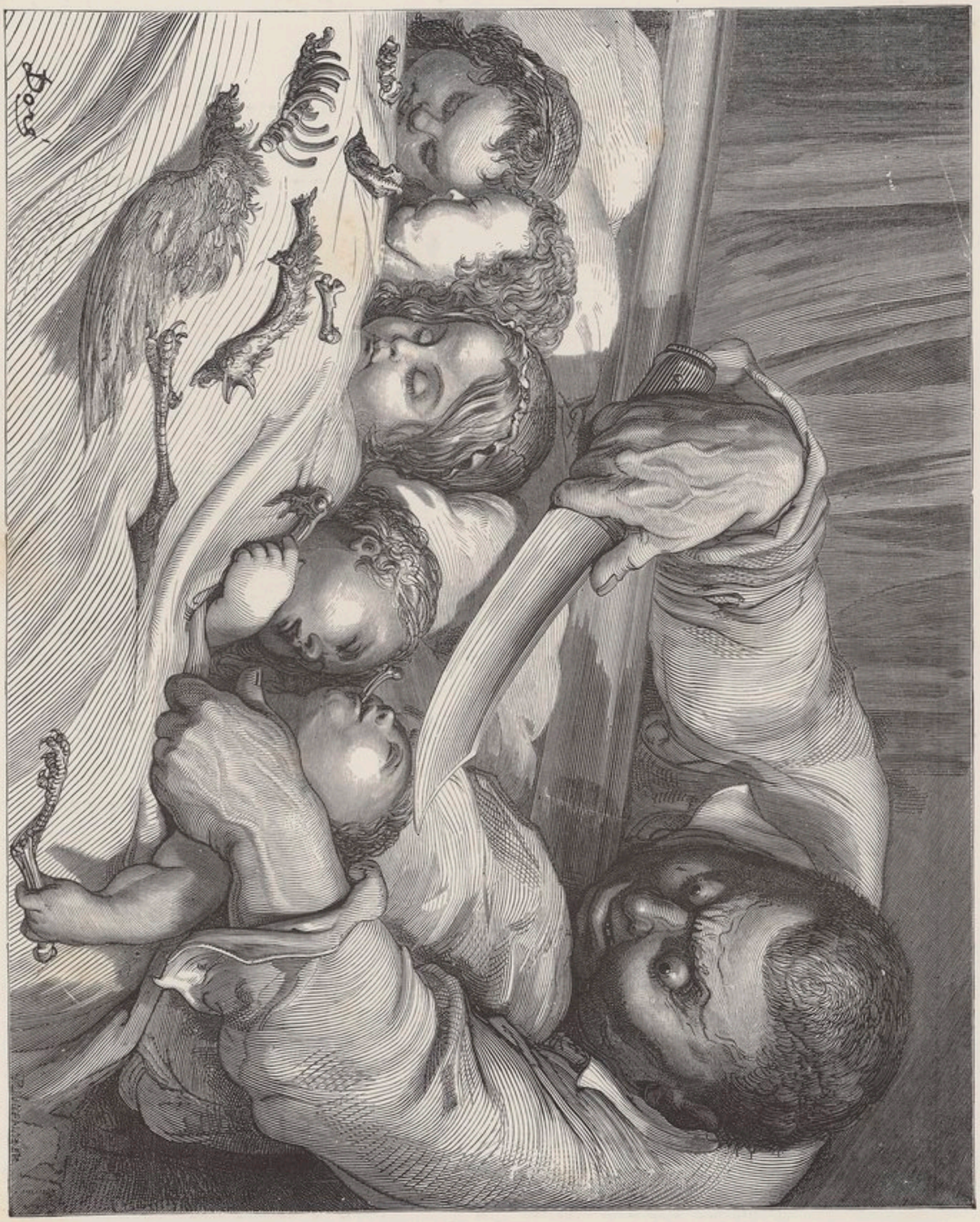
Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux, en lui demandant pardon; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux & disait à sa femme que ce seraient là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce.

Il alla prendre un grand couteau, &, en s'approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre, qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : « Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est? N'aurez-vous pas assez de temps demain? — Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés. — Mais vous avez encore tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons & la moitié d'un cochon. — Tu as raison, dit l'Ogre : donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, & va les mener coucher. »

La bonne femme fut ravie de joie & leur porta bien à souper; mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire; ce qui lui donna un peu dans la tête & l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père; mais elles avaient de petits yeux gris & tout ronds, le nez crochu & une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang.

On les avait fait coucher de bonne heure, & elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons; après quoi elle alla se coucher auprès de son mari.



Le petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, & qui craignait qu'il ne prît à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, & prenant les bonnets de ses frères & le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères & sur la sienne, afin que l'Ogre les prît pour ses filles, & ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger. La chose réussit comme il l'avait pensé; car l'Ogre, s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, & prenant son grand couteau : « Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois. »

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, & s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celle de tous ses frères. L'Ogre, qui sentit les couronnes d'or : « Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage; je vois bien que je bus trop hier au soir. » Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons : « Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment. » En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme.

Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, & leur dit de s'habiller promptement & de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin, & sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, & sans savoir où ils allaient.

L'Ogre, s'étant éveillé, dit à sa femme : « Va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier soir. » L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, & croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées & nageant dans leur sang.

Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres). L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle. « Ah ! qu'ai-je fait là ! s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, & tout à l'heure. »

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme, & l'ayant fait revenir : « Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attraper. » Il se mit en campagne; & après avoir couru de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient les pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, & qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses frères, & s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre, qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer &, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés.

Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit, après s'être reposé quelque temps, & vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, & dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormait bien fort, & qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, & gagnèrent vite la maison.

Le petit Poucet, s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, & les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes & fort larges : mais comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir & de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleurait, auprès de ses filles égorgées. « Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger : car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne donne tout son or & tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu, & m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, & de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà, pour faire diligence, & aussi afin que vous ne croyiez pas que je suis un affronteur. »

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait : car cet ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants. Le petit Poucet, étant chargé de toutes les richesses de l'Ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, dont il ne se servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, & même pour avoir bu & mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que, lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, & du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi, & lui dit que, s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même; & cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait : car le roi le payait parfaitement pour porter ses ordres à l'armée; & une infinité de dames lui donnaient tout ce qu'il voulait pour avoir des nouvelles de leurs amants, & ce fut là son plus grand gain.

Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leurs maris; mais elles le payaient si mal, & cela allait à si peu de chose, qu'il ne daignait pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, & y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à l'aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père & pour ses frères; & par là il les établit tous, & fit parfaitement bien sa cour en même temps.

G. Doré

LA BELLE

AU BOIS DORMANT

Il y avait une fois un roi & une reine qui étaient si fâchés de n'avoir pas d'enfants, si fâchés, qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : vœux, pèlerinages, tout fut mis en œuvre, & rien n'y faisait. Enfin, pourtant, la reine devint grosse & accoucha d'une fille. On fit un beau baptême; on donna pour marraines à la petite princesse toutes les fées qu'on put trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que, chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.

Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif où il y avait une cuiller, une fourchette & un couteau de fin or, garni de diamants & de rubis. Mais, comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille fée, qu'on n'avait point priée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour, & qu'on la croyait morte ou enchantée. Le roi lui fit donner un couvert; mais il n'y eut

pas moyen de lui donner un étui d'or massif comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisait, & grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit &, jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière & de pouvoir réparer, autant qu'il lui serait possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencèrent à faire leur don à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde; celle d'après, qu'elle aurait de l'esprit comme un ange; la troisième, qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait; la quatrième, qu'elle danserait parfaitement bien; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol; la sixième, qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit, en branlant la tête, avec plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait la main d'un fuseau & qu'elle en mourrait.

Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, & il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment, la jeune fée sortit de derrière la tapisserie, & dit tout haut ces paroles : « Rassurez-vous, roi & reine, votre fille n'en mourra point; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait : la princesse se percera la main d'un fuseau; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller. »

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier un édit par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi, sous peine de la vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le roi & la reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, & montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon, dans un petit galetas où une bonne vieille

était à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point ouï parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau. « Que faites-vous là, ma bonne femme ? dit la princesse. — Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connaissait pas. — Ah ! que cela est joli ! reprit la princesse : comment faites-vous ? donnez-moi, que je voie si j'en ferais autant. » Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que, comme elle était fort vive, un peu étourdie, & que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main & tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous côtés ; on jette de l'eau au visage de la princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie ; mais rien ne la faisait revenir.

Alors le roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, &, jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les fées l'avaient dit, fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or & d'argent. On eût dit un ange, tant elle était belle ; car son évanouissement n'avait point ôté les couleurs vives de son teint : ses joues étaient incarnates, & ses lèvres comme du corail ; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer tout doucement, ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte.

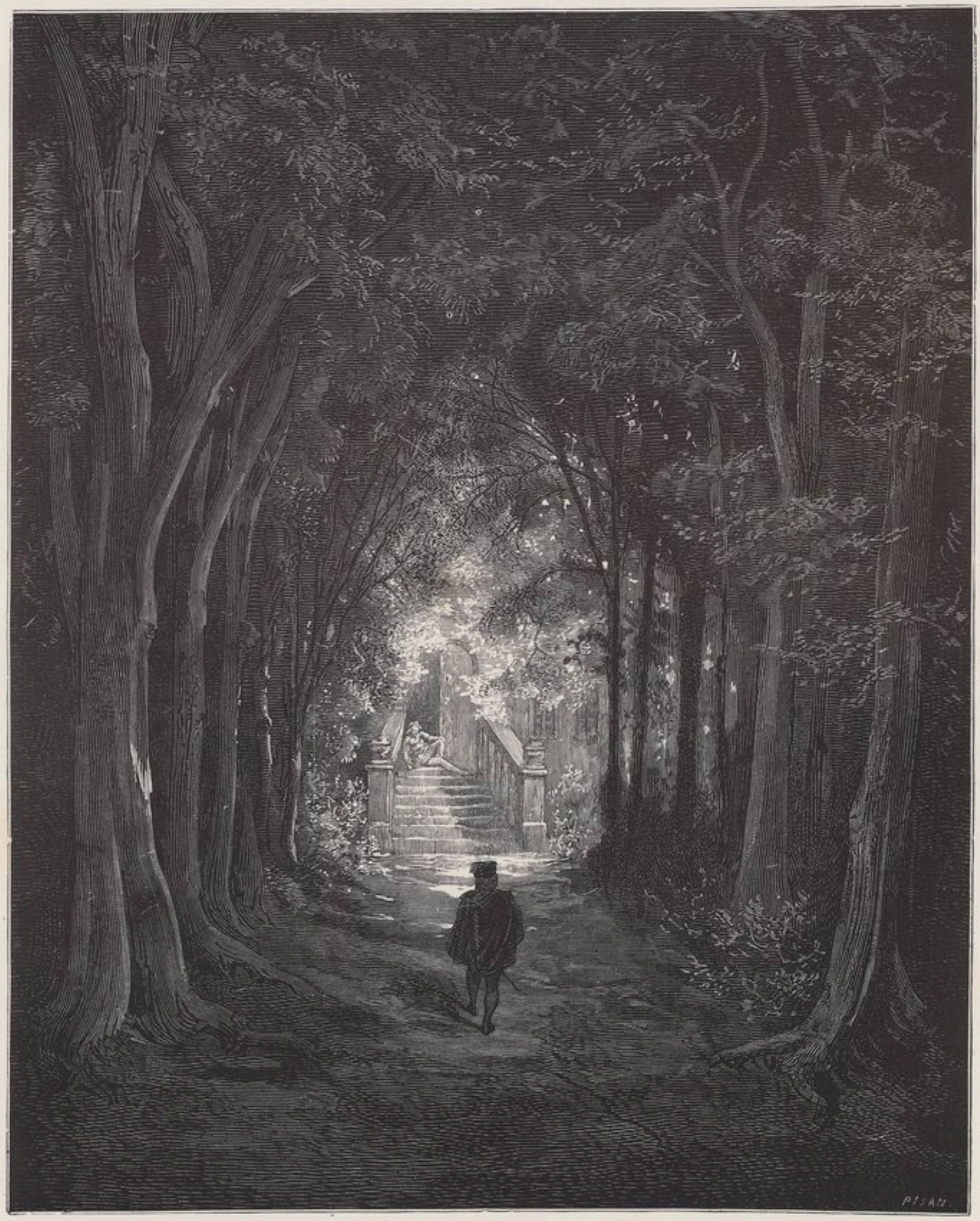
Le roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne fée qui lui avait sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain qui avait des bottes de sept lieues (c'étaient des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée). La fée partit aussitôt, & on la vit, au bout d'une heure, arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait ; mais comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que, quand la princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce grand château. Voici ce qu'elle fit : elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans le château (hors le

roi & la reine), gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de la basse-cour; & la petite Pouffle, petite chienne de la princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tout prêts à la servir quand elle en aurait besoin. Les broches même, qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix & de faisans, s'endormirent, & le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n'étaient pas longues à leur besogne.

Alors le roi & la reine, après avoir baisé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château & firent publier des défenses à qui que ce fût d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires; car il crût, dans un quart d'heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres & de petits, de ronces & d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y auraient pu passer; en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des tours du château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors, & qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que des tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler : les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un ogre y demeurait, & que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise, & sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole & lui dit : « Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai


PISAN

ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle qu'on eût su voir; qu'elle y devait dormir cent ans, & qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi, à qui elle était réservée. »

Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut, sans balancer, qu'il mettrait fin à une si belle aventure; & poussé par l'amour & par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qui en était. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces & ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer. Il marcha vers le château, qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, &, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune & amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte. C'était un silence affreux : l'image de la mort s'y présentait partout; ce n'étaient que des corps étendus d'hommes & d'animaux qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien, aux nez bourgeonnés & à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis; & leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre; il monte l'escalier; il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, & ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentilshommes & de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entra dans une chambre toute dorée, & il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, & dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux & de divin. Il s'approcha en tremblant & en admirant, & se mit à genoux auprès d'elle.

Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla; & le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre : « Est-ce vous, mon prince? lui dit-elle; vous vous êtes bien fait attendre. » Le prince, charmé de ces paroles,

& plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie & sa reconnaissance; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés; ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il était plus embarrassé qu'elle, & l'on ne doit pas s'en étonner : elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire; car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin, il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, & ne s'étaient pas dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le palais s'était réveillé avec la princesse : chacun songeait à faire sa charge; & comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, & dit tout haut à la princesse que la viande était servie. Le prince aida la princesse à se relever : elle était tout habillée, fort magnifiquement, mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma mère-grand, & qu'elle avait un collet monté; elle n'en était pas moins belle.

Ils passèrent dans un salon de miroirs, & y soupèrent, servis par les officiers de la princesse. Les violons & les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus; & après souper, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, & la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu, la princesse n'en avait pas grand besoin, & le prince la quitta dès le matin pour retourner à la ville, où son père devait être en peine de lui.

Le prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt, & qu'il avait couché dans la hutte d'un charbonnier, qui lui avait fait manger du pain noir & du fromage. Le roi son père, qui était bon homme, le crut; mais sa mère n'en fut pas bien persuadée, & voyant qu'il allait presque tous les jours à la chasse, & qu'il avait toujours une raison en main pour s'excuser quand il avait couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette : car il vécut avec la

princesse plus de deux ans entiers, & en eut deux enfants, dont le premier, qui était une fille, fut nommé l'*Aurore,* & le second, un fils, qu'on nomma le *Jour,* parce qu'il paraissait encore plus beau que sa sœur. La reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il fallait se contenter dans la vie; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret : il la craignait quoiqu'il l'aimât, car elle était de race ogresse, & le roi ne l'avait épousée qu'à cause de ses grands biens. On disait même tout bas à la cour qu'elle avait les inclinations des ogres, & qu'en voyant passer de petits enfants elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux : ainsi le prince ne voulut jamais rien dire.

Mais quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, & qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son mariage, & alla en grande cérémonie quérir la reine sa femme dans son château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfants.

Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la reine sa mère, & lui recommanda fort sa femme & ses enfants : il devait être à la guerre tout l'été; & dès qu'il fut parti, la reine mère envoya sa bru & ses enfants à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, & dit un soir à son maître d'hôtel : « Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. — Ah! madame... dit le maître d'hôtel. — Je le veux, dit la reine (& elle le dit d'un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), & je la veux manger à la sauce Robert. »

Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne fallait pas se jouer à une ogresse, prit son grand couteau, & monta à la chambre de la petite Aurore : elle avait pour lors quatre ans, & vint en sautant & en riant se jeter à son cou, & lui demander du bonbon. Il se mit à pleurer : le couteau lui tomba des mains, & il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, & lui fit une si bonne sauce, que sa maîtresse l'assura qu'elle n'avait jamais rien mangé de si bon. Il avait emporté en même temps la petite Aurore, & l'avait donnée à sa

femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avait au fond de la basse-cour.

Huit jours après, la méchante reine dit à son maître d'hôtel : « Je veux manger à mon souper le petit Jour. » Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, & le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisait des armes avec un gros singe : il n'avait pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, & donna à la place du petit Jour un petit chevreau fort tendre, que l'ogresse trouva admirablement bon.

Cela était fort bien allé jusque-là; mais un soir cette méchante reine dit au maître d'hôtel : « Je veux manger la reine à la même sauce que ses enfants. » Ce fut alors que le pauvre maître d'hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avait vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avait dormi : sa peau était un peu dure, quoique belle & blanche; & le moyen de trouver, dans la ménagerie, une bête aussi dure que cela? Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, & monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitait à la fureur, & entra,
à la main, dans la chambre de la jeune reine; il ne voulut pourtant point la surprendre, & il lui dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avait reçu de la reine mère. « Faites, faites, lui dit-elle, en lui tendant le cou; exécutez l'ordre qu'on vous a donné; j'irai revoir mes enfants, mes pauvres enfants que j'ai tant aimés. » Elle les croyait morts, depuis qu'on les avait enlevés sans lui rien dire.

« Non, non, madame, lui répondit le pauvre maître d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, & vous ne laisserez pas d'aller revoir vos enfants; mais ce sera chez moi, où je les ai cachés, & je tromperai encore la reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. » Il la mena aussitôt à sa chambre, où la laissant embrasser ses enfants & pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son souper avec le même appétit que si c'eût été la reine : elle était bien contente de sa cruauté, & elle se préparait à dire au roi,

à son retour, que les loups enragés avaient mangé la reine sa femme & ses deux enfants.

Un soir qu'elle rôdait à son ordinaire dans les cours & basses-cours du château, pour y halener quelque viande fraîche, elle entendit, dans une salle basse, le petit Jour qui pleurait, parce que la reine sa mère le voulait faire fouetter, à cause qu'il avait été méchant; & elle entendit aussi la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère. L'ogresse reconnut la voix de la reine & de ses enfants, & furieuse d'avoir été trompée, elle commanda, dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable qui faisait trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres & de serpents, pour y faire jeter la reine & ses enfants, le maître d'hôtel, sa femme & sa servante : elle avait donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos.

Ils étaient là, & les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on n'attendait pas si tôt, entra dans la cour, à cheval; il était venu en poste, & demanda tout étonné ce que voulait dire cet horrible spectacle. Personne n'osait l'en instruire, quand l'ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même la tête la première dans la cuve, & fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre. Le roi ne laissa pas d'en être fâché : elle était sa mère; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme & ses enfants.

G. Doré
A. PISAN

CENDRILLON

OU

LA PETITE PANTOUFLE DE VAIR

Il était une fois un gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine & la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, & qui lui ressemblaient en toutes choses. Le mari avait, de son côté, une jeune fille, mais d'une douceur & d'une bonté sans exemple : elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.

Les noces ne furent pas plutôt faites, que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle & les montées, qui frottait la chambre de madame & celles de mesdemoiselles ses filles; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, & des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience, & n'osait se plaindre à son père, qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement.

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle allait se mettre au coin de la cheminée, & s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait

communément, dans le logis, *Cucendron*. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait *Cendrillon*. Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal, & qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles en furent aussi priées : car elles faisaient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises, & bien occupées à choisir les habits & les coiffures qui leur siéraient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon : car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs & qui gaudronnait leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. « Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge & ma garniture d'Angleterre. — Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire; mais en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or & ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes. » On envoya querir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, & on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis : car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, & s'offrit même à les coiffer, ce qu'elles voulurent bien.

En les coiffant, elles lui disaient : « Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal? — Hélas! mesdemoiselles, vous vous moquez de moi; ce n'est pas là ce qu'il me faut. — Tu as raison, on rirait si on voyait un Cucendron aller au bal. »

Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers; mais elle était bonne : elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie. On rompit plus de douze lacets, à force de les serrer, pour leur rendre la taille plus menue, & elles étaient toujours devant leur miroir.

Enfin, l'heureux jour arriva; on partit, & Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait. « Je voudrais bien... je voudrais bien... » Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui était fée, lui dit : « Tu

voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas? — Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant. — Eh bien, seras-tu bonne fille? dit sa marraine; je t'y ferai aller. » Elle la mena dans sa chambre, & lui dit : « Va dans le jardin, & apporte-moi une citrouille. » Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, & la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille pourrait la faire aller au bal. Sa marraine la creusa, &, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, & la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré.

Ensuite, elle alla regarder dans la souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever la trappe de la souricière, & à chaque souris qui sortait elle lui donnait un coup de sa baguette, & la souris était aussitôt changée en un beau cheval, ce qui fit un bel attelage de six chevaux d'un beau gris de souris pommelé.

Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher : « Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a pas quelque rat dans la ratière, nous en ferons un cocher. — Tu as raison, dit sa marraine : va voir. » Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, &, l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avait les plus belles moustaches qu'on ait jamais vues.

Ensuite, elle lui dit : « Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir; apporte-les-moi. » Elle ne les eut pas plutôt apportés, que la marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse, avec leurs habits chamarrés, & qui s'y tenaient attachés comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon : « Eh bien! voilà de quoi aller au bal, n'es-tu pas bien aise? — Oui, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits? » Sa marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, & en même temps ses habits furent changés en des habits d'or & d'argent, tout chamarrés de pierreries; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de vair, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse; mais sa marraine lui recommanda, sur toutes choses, de ne point passer minuit, l'avertissant que si elle demeurait

au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille; ses chevaux, des souris; ses laquais, des lézards; & que ses vieux habits reprendraient leur première forme.

Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir. Il lui donna la main à la descente du carrosse, & la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence; on cessa de danser, & les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit confus : « Ah! qu'elle est belle! » Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder, & de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle & si aimable personne. Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure & ses habits, pour en avoir dès le lendemain de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles, & des ouvriers assez habiles.

Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, & ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs, & leur fit mille honnêtetés; elle leur fit part des oranges & des citrons que le prince lui avait donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point.

Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, & s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine, &, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avait priée. Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte; Cendrillon leur alla ouvrir. « Que vous êtes longtemps à revenir! » leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux & en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller; elle n'avait cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étaient

quittées. « Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée; il est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir; elle nous a fait mille civilités; elle nous a donné des oranges & des citrons. »

Cendrillon ne se sentait pas de joie : elle leur demanda le nom de cette princesse; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le fils du roi en était fort en peine, & qu'il donnerait toute chose au monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit & leur dit : « Elle était donc bien belle? Mon Dieu que vous êtes heureuses! ne pourrais-je donc pas la voir? Hélas! mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune, que vous mettez tous les jours. — Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis! Prêtez votre habit à un vilain Cendrillon comme cela! il faudrait que je fusse bien folle. » Cendrillon s'attendait bien à ce refus, & elle en fut bien aise, car elle aurait été grandement embarrassée si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit.

Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, & Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, & ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point, & oublia ce que sa marraine lui avait recommandé, de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait pas qu'il fût encore onze heures : elle se leva, & s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche. Le prince la suivit, mais il ne put l'attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de vair, que le prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle, bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, & avec ses méchants habits; rien ne lui étant resté de toute sa magnificence, qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissée tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avaient point vu sortir une princesse : ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne qu'une jeune fille fort mal vêtue, & qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle.

Quand les deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, & si la belle dame y avait été; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie lorsque minuit avait

sonné, & si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de vair, la plus jolie du monde; que le fils du roi l'avait ramassée, & qu'il n'avait fait que la regarder tout le reste du bal, & qu'assurément il était fort amoureux de la belle personne à qui appartenait la petite pantoufle.

Elles dirent vrai; car, peu de jours après, le fils du roi fit publier, à son de trompe, qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses, & à toute la cour, mais inutilement. On la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardait & qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : « Que je voie si elle ne me serait pas bonne! » Ses sœurs se mirent à rire & à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela était très-juste, & qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, & approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entrait sans peine, & qu'elle lui était juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva, & leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur, & qu'elle les priait de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était. Il la trouva encore plus belle que jamais; &, peu de jours après, il l'épousa. Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, & les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.

G. Doré
H. Brevière, Sc.

LE MAITRE CHAT

OU

LE CHAT BOTTÉ

Un meunier ne laissa pour tous biens, à trois enfants qu'il avait, que son moulin, son âne & son chat. Les partages furent bientôt faits; ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne, & le plus jeune n'eut que le chat.

Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot : « Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, & que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le Chat, qui entendit ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé & sérieux : « Ne vous affligez point, mon maître; vous n'avez qu'à me donner un sac, & me faire faire une paire de bottes, pour aller dans les broussailles, & vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. » Quoique le maître du Chat ne fît pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse, pour prendre des rats & des souris, comme quand il se pendait par les pieds ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère.

Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement ; & mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, & s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son & des lacerons dans son sac, &, s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vînt se fourrer dans son sac, pour manger ce qu'il y avait mis.

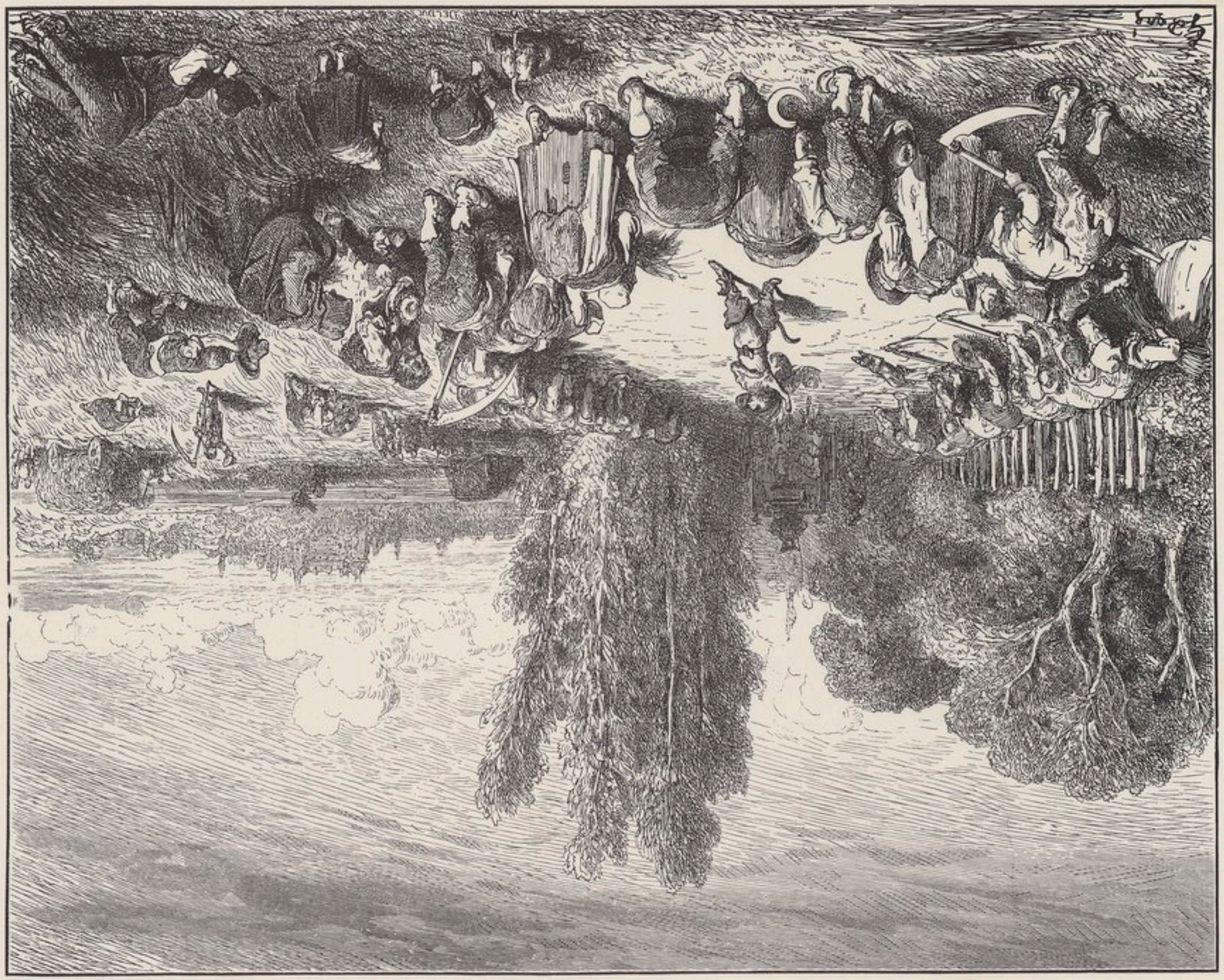
A peine fut-il couché, qu'il eut contentement; un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, & le maître Chat, tirant aussitôt les cordons, le prit & le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi, & demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté, où, étant entré, il fit une grande révérence au roi, & lui dit : « Voilà, sire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas (c'était le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part. — Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie, & qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert, & lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons, & les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, & lui fit donner pour boire.

Le Chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, de porter de temps en temps, au roi, du gibier de la chasse de son maître. Un jour qu'il sut que le roi devait aller à la promenade, sur le bord de la rivière, avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître : « Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, & ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le roi vint à passer, & le Chat se mit à crier de toute sa force : « Au secours! au secours! voilà M. le marquis de Carabas qui se noie! »



A ce cri, le roi mit la tête à la portière, &, reconnaissant le Chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de M. le marquis de Carabas.

Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le Chat, s'approchant du carrosse, dit au roi que, dans le temps que son maître se baignait, il était venu des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié *au voleur!* de toute sa force : le drôle les avait cachés sous une grosse pierre. Le roi ordonna aussitôt aux officiers de sa garde-robe d'aller quérir un de ses plus beaux habits, pour M. le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille caresses; &, comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau & bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré, & le marquis de Carabas ne lui eut pas plutôt jeté deux ou trois regards fort respectueux & un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie.

Le roi voulut qu'il montât dans son carrosse & qu'il fût de la promenade. Le Chat, ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devants; & ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit : « Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi ne manqua pas à demander aux faucheurs à qui était ce pré qu'ils fauchaient : « C'est à M. le marquis de Carabas, » dirent-ils tous ensemble; car la menace du Chat leur avait fait peur. « Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas. — Vous voyez, sire, répondit le marquis; c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. »

Le maître Chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs, & leur dit : « Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. » Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait. « C'est à M. le marquis de Carabas, » répondirent les moissonneurs; & le roi

s'en réjouit encore avec le marquis. Le Chat, qui allait devant le carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait, & le roi était étonné des grands biens du marquis de Carabas.

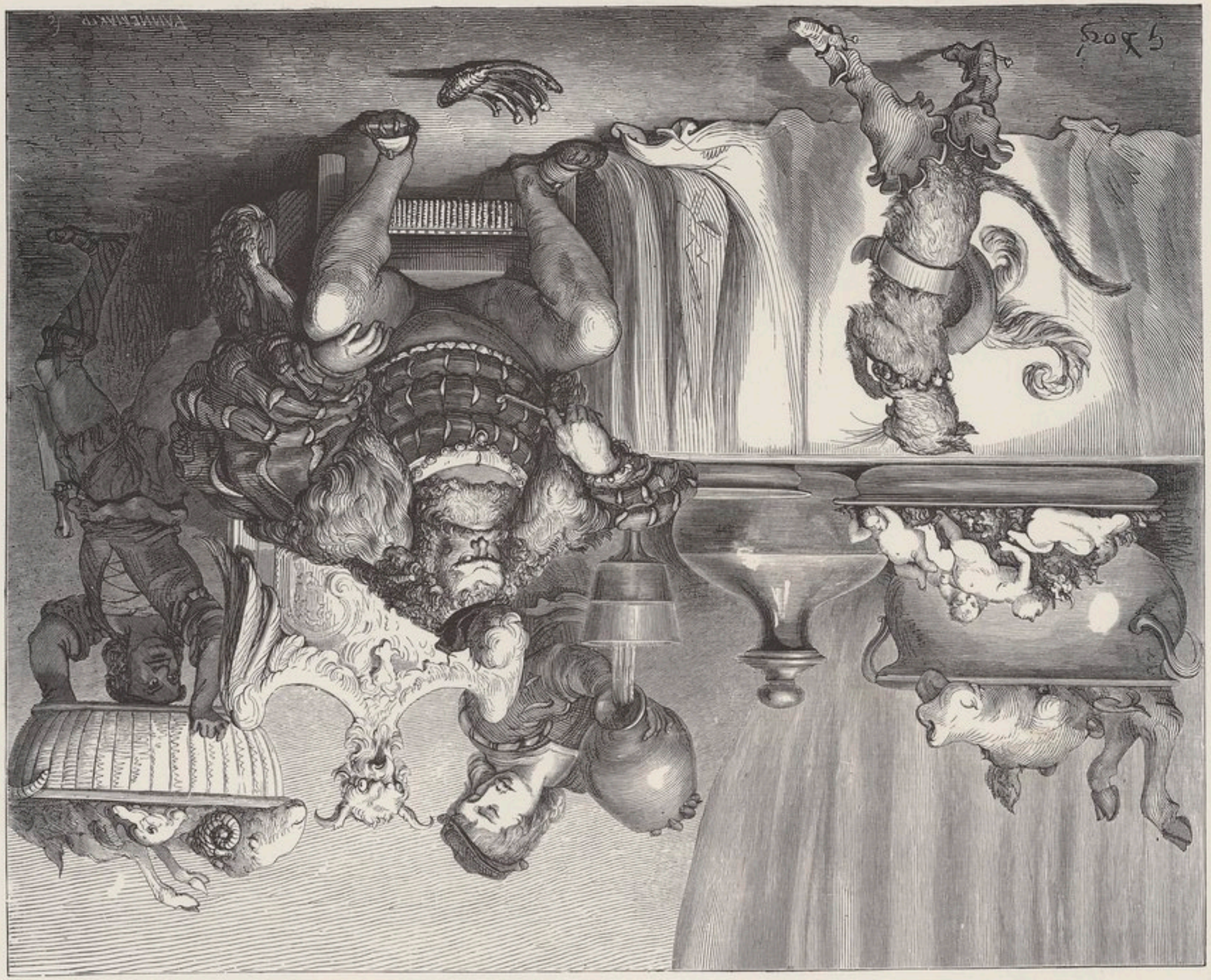
Le maître Chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître était un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu; car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château. Le Chat eut soin de s'informer qui était cet ogre, & ce qu'il savait faire, & demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château, sans avoir l'honneur de lui faire la révérence.

L'ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre, & le fit reposer. « On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant. — Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement, & pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. » Le Chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine & sans péril, à cause de ses bottes, qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le Chat, ayant vu que l'ogre avait quitté sa première forme, descendit, & avoua qu'il avait eu bien peur. « On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en un rat, en une souris : je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible. — Impossible? reprit l'ogre; vous allez voir; » & en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il se jeta dessus, & la mangea.

Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut entrer dedans. Le Chat, qui entendit le bruit du carrosse qui passait sur le pont-levis, courut au-devant, & dit au roi : « Votre Majesté soit la bienvenue dans ce château de M. le marquis de Carabas. — Comment, monsieur le marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous? il ne se peut rien de plus beau que cette cour & que tous ces bâtiments qui l'environnent; voyons les dedans, s'il vous plaît. »

G. Doré
PISAN



Le marquis donna la main à la jeune princesse; &, suivant le roi qui montait le premier, ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation, que l'ogre avait fait préparer pour ses amis, qui le devaient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avaient pas osé entrer sachant que le roi y était. Le roi, charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que sa fille, qui en était folle, & voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups : « Il ne tiendra qu'à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. » Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le roi; &, dès le même jour, il épousa la princesse. Le Chat devint grand seigneur, & ne courut plus après les souris que pour se divertir.

RIQUET A LA HOUPPE

Il était une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid & si mal fait, qu'on douta longtemps s'il avait forme humaine. Une fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisserait pas d'être aimable, parce qu'il aurait beaucoup d'esprit : elle ajouta même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en aurait à la personne qu'il aimerait le mieux.

Tout cela consola un peu la pauvre reine, qui était bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler, qu'il disait mille jolies choses, & qu'il avait dans ses actions je ne sais quoi de si spirituel, qu'on en était charmé. J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houppe, car Riquet était le nom de sa famille.

Au bout de sept ou huit ans, la reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles. La première qui vint au monde était plus belle que le jour; la reine en fut si aise qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avait ne lui fît mal. La même fée qui avait assisté à la naissance du petit Riquet à la Houppe était présente, &, pour modérer la joie de la reine, elle lui déclara que cette petite princesse n'aurait point d'esprit, & qu'elle serait aussi stupide qu'elle était belle. Cela

mortifia beaucoup la reine; mais elle eut, quelques moments après, un bien plus grand chagrin; car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide. « Ne vous affligez pas tant, madame, lui dit la fée, votre fille sera récompensée d'ailleurs, & elle aura tant d'esprit, qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté. — Dieu le veuille! répondit la reine; mais n'y aurait-il pas moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée, qui est si belle? — Je ne puis rien pour elle, madame, du côté de l'esprit, lui dit la fée; mais je puis tout du côté de la beauté; & comme il n'y a rien que je ne veuille pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don de pouvoir rendre beau ou belle la personne qu'il lui plaira. »

A mesure que ces deux princesses devinrent grandes, leurs perfections crûrent aussi avec elles, & on ne parlait partout que de la beauté de l'aînée & de l'esprit de la cadette. Il est vrai que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, & l'aînée devenait plus stupide de jour en jour : ou elle ne répondait rien à ce qu'on lui demandait, ou elle répondait une sottise. Elle était avec cela si maladroite, qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

Quoique la beauté soit d'un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportait toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord on allait du côté de la plus belle pour la voir & l'admirer, mais bientôt on allait à celle qui avait le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables; & on était étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avait plus personne auprès d'elle, & que tout le monde s'était rangé autour de la cadette. L'aînée, quoique fort stupide, le remarqua bien; & elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La reine, toute sage qu'elle était, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise; ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre princesse.

Un jour qu'elle s'était retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort désagréable, mais

vêtu très-magnifiquement. C'était le jeune prince Riquet à la Houppe, qui, étant devenu amoureux d'elle, sur ses portraits qui couraient par tout le monde, avait quitté le royaume de son père pour avoïr le plaisir de la voir & de lui parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborda avec tout le respect & toute la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait les compliments ordinaires, qu'elle était fort mélancolique, il lui dit : « Je ne comprends pas, madame, comment une personne aussi belle que vous l'êtes peut être aussi triste que vous paraissez : car, quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche la vôtre. — Cela vous plaît à dire, monsieur, » lui répondit la princesse, & elle en demeura là. — « La beauté, reprit Riquet à la Houppe, est un si grand avantage, qu'elle doit tenir lieu de tout le reste; & quand on la possède, je ne vois rien qui puisse vous affliger beaucoup. — J'aimerais mieux, dit la princesse, être aussi laide que vous, & avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, & être bête autant que je le suis. — Il n'y a rien, madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas avoir; il est de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on croit en manquer. — Je ne sais pas cela, dit la princesse; mais je sais que je suis fort bête, & c'est de là que vient le chagrin qui me tue. — Si ce n'est que cela, madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur. — Et comment ferez-vous? dit la princesse. — J'ai le pouvoir, madame, dit Riquet à la Houppe, de donner de l'esprit autant qu'on en saurait avoir, à la personne que je dois aimer le plus; & comme vous êtes, madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous ayez autant d'esprit qu'on peut en avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. »

La princesse demeura tout interdite, & ne répondit rien. « Je vois, reprit Riquet à la Houppe, que cette proposition vous fait de la peine, & je ne m'étonne pas, mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre. » La princesse avait si peu d'esprit, & en même temps si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année

ne viendrait jamais; de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui était faite. Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houppe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'était auparavant : elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisait, & à le dire d'une manière fine, aisée & naturelle. Elle commença, dès ce moment, une conversation galante & soutenue avec Riquet à la Houppe, où elle babilla d'une telle force, que Riquet a la Houppe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en était réservé pour lui-même.

Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne savait que penser d'un changement si subit & si extraordinaire : car, autant on lui avait ouï dire d'impertinences auparavant, autant lui entendait-on dire de choses bien sensées & infiniment spirituelles. Toute la cour en eut une joie qui ne se peut imaginer; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paraissait plus auprès d'elle qu'une guenon fort désagréable.

Le roi se conduisait par ses avis; il allait même quelquefois tenir conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, & presque tous la demandèrent en mariage; mais elle n'en trouvait point qui eût assez d'esprit; & elle les écoutait tous, sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel & si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père, s'en étant aperçu, lui dit qu'il la faisait maîtresse sur le choix d'un époux, & qu'elle n'avait qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit & plus on a de peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son père, qu'il lui donnât du temps pour y penser.

Elle alla par hasard se promener dans le même bois où elle avait trouvé Riquet à la Houppe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avait à faire. Dans le temps qu'elle se promenait, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont & viennent & qui agissent. Ayant prêté l'oreille

plus attentivement, elle ouït que l'un disait : « Apporte-moi cette marmite; » l'autre : « Donne-moi cette chaudière; » l'autre : « Mets du bois dans ce feu. » La terre s'ouvrit dans le même temps, & elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons, & de toutes sortes d'officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rôtisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue, & qui tous, la lardoire à la main & la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence, au son d'une chanson harmonieuse.

La princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travaillaient. « C'est, madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la Houppe, dont les noces se feront demain. » La princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avait été, & se ressouvenant tout à coup qu'il y avait un an qu'à pareil jour elle avait promis d'épouser le prince Riquet à la Houppe, pensa tomber de son haut. Ce qui faisait qu'elle ne s'en souvenait pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle était bête, & qu'en prenant le nouvel esprit que le prince lui avait donné elle avait oublié toutes ses sottises.

Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade, que Riquet à la Houppe se présenta à elle, brave, magnifique, & comme un prince qui va se marier. « Vous me voyez, dit-il, madame, exact à tenir ma parole, & je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre. — Je vous avouerai franchement, répondit la princesse, que je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus, & que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez. — Vous m'étonnez, madame, lui dit Riquet à la Houppe. — Je le crois, dit la princesse, & assurément si j'avais affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverais bien embarrassée. Une princesse n'a que sa parole, me dirait-il, & il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis; mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que quand je n'étais qu'une bête, je ne pouvais néanmoins me résoudre à vous épouser; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez

donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étais, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise & de me faire voir plus clair que je ne voyais. — Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houppe, serait bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, madame, que je n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit soient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, & qui avez tant souhaité d'en avoir? Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaise? Êtes-vous malcontente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur & de mes manières? — Nullement, répondit la princesse; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. — Si cela est ainsi, reprit Riquet à la Houppe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable des hommes. — Comment cela se peut-il faire? lui dit la princesse. — Cela se fera, répondit Riquet à la Houppe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit; & afin, madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairait, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, & à qui vous voudrez bien faire cette faveur. — Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus aimable, & je vous en fais le don autant qu'il est en moi. »

La princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houppe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait & le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la princesse, ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion & sur toutes les bonnes qualités de son âme & de son esprit, ne vit plus la

difformité de son corps ni la laideur de son visage; que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos, & qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avait vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmait. Ils disent encore que ses yeux, qui étaient louches, ne lui en parurent que plus brillants; que leur déréglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour, & qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial & d'héroïque.

Quoi qu'il en soit, la princesse lui promit sur-le-champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtînt le consentement du roi son père. Le roi, ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime pour Riquet à la Houppe, qu'il connaissait d'ailleurs pour un prince très-spirituel & très-sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain, les noces furent faites ainsi que Riquet à la Houppe l'avait prévu, & selon les ordres qu'il en avait donnés longtemps auparavant.

PEAU-D'ANE

Il était une fois un roi si grand, si aimé de ses peuples, si respecté de tous ses voisins & de ses alliés, qu'on pouvait dire qu'il était le plus heureux de tous les monarques. Son bonheur était encore confirmé par le choix qu'il avait fait d'une princesse aussi belle que vertueuse; & ces heureux époux vivaient dans une union parfaite. De leur chaste hymen était née une fille, douée de tant de grâces & de charmes, qu'ils ne regrettaient pas de n'avoir pas une plus ample lignée.

La magnificence, le goût & l'abondance régnaient dans son palais; les ministres étaient sages & habiles; les courtisans, vertueux & attachés; les domestiques, fidèles & laborieux; les écuries, vastes & remplies des plus beaux chevaux du monde, couverts de riches caparaçons : mais ce qui étonnait les étrangers qui venaient admirer ces belles écuries, c'est qu'au lieu le plus apparent un maître âne étalait de longues & grandes oreilles. Ce n'était pas par fantaisie, mais avec raison, que le roi lui avait donné une place particulière & distinguée. Les vertus de ce rare animal méritaient cette distinction, puisque la nature l'avait formé si extraordinaire, que sa litière, au lieu d'être malpropre, était couverte, tous les matins, avec profusion, de beaux écus au soleil, & de louis d'or de toute espèce, qu'on allait recueillir à son réveil.

Or, comme les vicissitudes de la vie s'étendent aussi bien sur les

rois que sur les sujets, & que toujours les biens sont mêlés de quelques maux, le ciel permit que la reine fût tout à coup attaquée d'une âpre maladie, pour laquelle, malgré la science & l'habileté des médecins, on ne put trouver aucun secours. La désolation fut générale. Le roi, sensible & amoureux, malgré le proverbe fameux qui dit que l'hymen est le tombeau de l'amour, s'affligeait sans modération, faisait des vœux ardents à tous les temples de son royaume, offrait sa vie pour celle d'une épouse si chère; mais les dieux & les fées étaient invoqués en vain. La reine, sentant sa dernière heure approcher, dit à son époux qui fondait en larmes : « Trouvez bon, avant que je meure, que j'exige une chose de vous : c'est que s'il vous prenait envie de vous remarier... » A ces mots, le roi fit des cris pitoyables, prit les mains de sa femme, les baigna de pleurs, &, l'assurant qu'il était superflu de lui parler d'un second hyménée : « Non, non, dit-il enfin, ma chère reine, parlez-moi plutôt de vous suivre. — L'État, reprit la reine avec une fermeté qui augmentait les regrets de ce prince, l'État doit exiger des successeurs, &, comme je ne vous ai donné qu'une fille, vous presser d'avoir des fils qui vous ressemblent : mais je vous demande instamment, par tout l'amour que vous avez eu pour moi, de ne céder à l'empressement de vos peuples que lorsque vous aurez trouvé une princesse plus belle & mieux faite que moi; j'en veux votre serment, & alors je mourrai contente. »

On présume que la reine, qui ne manquait pas d'amour-propre, avait exigé ce serment, ne croyant pas qu'il fût au monde personne qui pût l'égaler, pensant bien que c'était s'assurer que le roi ne se remarierait jamais. Enfin elle mourut. Jamais mari ne fit tant de vacarme : pleurer, sangloter jour & nuit, menus droits du veuvage, furent son unique occupation.

Les grandes douleurs ne durent pas. D'ailleurs, les grands de l'État s'assemblèrent, & vinrent en corps prier le roi de se remarier. Cette première proposition lui parut dure, & lui fit répandre de nouvelles larmes. Il allégua le serment qu'il avait fait à la reine, défiant tous ses conseillers de pouvoir trouver une princesse plus belle & mieux faite

Boetzel

que feu sa femme, pensant que cela était impossible. Mais le conseil traita de babiole une telle promesse, & dit qu'il importait peu de la beauté, pourvu qu'une reine fût vertueuse & point stérile; que l'État demandait des princes pour son repos & sa tranquillité; qu'à la vérité l'infante avait toutes les qualités requises pour faire une grande reine, mais qu'il fallait lui choisir un étranger pour époux; & qu'alors ou cet étranger l'emmènerait chez lui, ou que, s'il régnait avec elle, ses enfants ne seraient plus réputés du même sang; & que, n'y ayant point de prince de son nom, les peuples voisins pourraient leur susciter des guerres qui entraîneraient la ruine du royaume. Le roi, frappé de ces considérations, promit qu'il songerait à les contenter.

Effectivement il chercha, parmi les princesses à marier, qui serait celle qui pourrait lui convenir. Chaque jour on lui apportait des portraits charmants, mais aucun n'avait les grâces de la feue reine : ainsi il ne se déterminait point. Malheureusement il s'avisa de trouver que l'infante, sa fille, était non-seulement belle & bien faite à ravir, mais qu'elle surpassait encore de beaucoup la reine sa mère en esprit & en agréments. Sa jeunesse, l'agréable fraîcheur de son beau teint enflamma le roi d'un feu si violent, qu'il ne put le cacher à l'infante, & il lui dit qu'il avait résolu de l'épouser, puisqu'elle seule pouvait le dégager de son serment.

La jeune princesse, remplie de vertu & de pudeur, pensa s'évanouir à cette horrible proposition. Elle se jeta aux pieds du roi son père, & le conjura, avec toute la force qu'elle put trouver dans son esprit, de ne la pas contraindre à commettre un tel crime.

Le roi, qui s'était mis en tête ce bizarre projet, avait consulté un vieux druide, pour mettre la conscience de la princesse en repos. Ce druide, moins religieux qu'ambitieux, sacrifia, à l'honneur d'être confident d'un grand roi, l'intérêt de l'innocence & de la vertu, & s'insinua avec tant d'adresse dans l'esprit du roi, lui adoucit tellement le crime qu'il allait commettre, qu'il lui persuada même que c'était une œuvre pie que d'épouser sa fille. Ce prince, flatté par les discours de ce scélérat, l'embrassa & revint d'avec lui plus entêté que jamais dans son projet : il fit donc ordonner à l'infante de se préparer à lui obéir.

La jeune princesse, outrée d'une vive douleur, n'imagina rien autre chose que d'aller trouver la fée des Lilas, sa marraine. Pour cet effet elle partit la même nuit dans un joli cabriolet attelé d'un gros mouton qui savait tous les chemins. Elle y arriva heureusement. La fée, qui aimait l'infante, lui dit qu'elle savait tout ce qu'elle venait lui dire, mais qu'elle n'eût aucun souci, rien ne pouvant lui nuire si elle exécutait fidèlement ce qu'elle allait lui prescrire. « Car, ma chère enfant, lui dit-elle, ce serait une grande faute que d'épouser votre père; mais, sans le contredire, vous pouvez l'éviter : dites-lui que, pour remplir une fantaisie que vous avez, il faut qu'il vous donne une robe de la couleur du temps; jamais, avec tout son amour & son pouvoir, il ne pourra y parvenir. »

La princesse remercia bien sa marraine; & dès le lendemain matin elle dit au roi son père ce que la fée lui avait conseillé, & protesta qu'on ne tirerait d'elle aucun aveu qu'elle n'eût une robe couleur du temps. Le roi, ravi de l'espérance qu'elle lui donnait, assembla les plus fameux ouvriers, & leur commanda cette robe, sous la condition que, s'ils ne pouvaient réussir, il les ferait tous pendre. Il n'eut pas le chagrin d'en venir à cette extrémité; dès le second jour ils apportèrent la robe si désirée. L'empyrée n'est pas d'un plus beau bleu lorsqu'il est ceint de nuages d'or, que cette belle robe lorsqu'elle fut étalée. L'infante en fut toute contristée, & ne savait comment se tirer d'embarras. Le roi pressait la conclusion. Il fallut recourir encore à la marraine, qui, étonnée de ce que son secret n'avait pas réussi, lui dit d'essayer d'en demander une de la couleur de la lune. Le roi, qui ne pouvait lui rien refuser, envoya chercher les plus habiles ouvriers, & leur commanda si expressément une robe couleur de la lune, qu'entre ordonner & l'apporter il n'y eut pas vingt-quatre heures...

L'infante, plus charmée de cette superbe robe que des soins du roi son père, s'affligea immodérément lorsqu'elle fut avec ses femmes & sa nourrice. La fée des Lilas, qui savait tout, vint au secours de l'affligée princesse, & lui dit : « Ou je me trompe fort, ou je crois que, si vous demandez une robe couleur du soleil, ou nous viendrons à bout de

PISAN

dégoûter le roi votre père, car jamais on ne pourra parvenir à faire une pareille robe, ou nous gagnerons au moins du temps. »

L'infante en convint, demanda la robe, & l'amoureux roi donna, sans regret, tous les diamants & les rubis de sa couronne pour aider à ce superbe ouvrage, avec ordre de ne rien épargner pour rendre cette robe égale au soleil. Aussi, dès qu'elle parut, tous ceux qui la virent déployée furent obligés de fermer les yeux, tant ils furent éblouis. C'est de ce temps que datent les lunettes vertes & les verres noirs. Que devint l'infante à cette vue? Jamais on n'avait rien vu de si beau & de si artistement ouvré. Elle était confondue; & sous prétexte d'avoir mal aux yeux, elle se retira dans sa chambre, où la fée l'attendait, plus honteuse qu'on ne peut dire. Ce fut bien pis : car, en voyant la robe du soleil, elle devint rouge de colère. « Oh! pour le coup, ma fille, dit-elle à l'infante, nous allons mettre l'indigne amour de votre père à une terrible épreuve. Je le crois bien entêté de ce mariage qu'il croit si prochain, mais je pense qu'il sera un peu étourdi de la demande que je vous conseille de lui faire : c'est la peau de cet âne qu'il aime si passionnément, & qui fournit à toutes ses dépenses avec tant de profusion; allez, & ne manquez pas de lui dire que vous désirez cette peau. »

L'infante, ravie de trouver encore un moyen d'éluder un mariage qu'elle détestait, & qui pensait en même temps que son père ne pourrait jamais se résoudre à sacrifier son âne, vint le trouver & lui exposa son désir pour la peau de ce bel animal. Quoique le roi fût étonné de cette fantaisie, il ne balança pas à la satisfaire. Le pauvre âne fut sacrifié, & la peau galamment apportée à l'infante, qui, ne voyant plus aucun moyen d'éluder son malheur, s'allait désespérer, lorsque sa marraine accourut. « Que faites-vous, ma fille? dit-elle, voyant la princesse déchirant ses cheveux & meurtrissant ses belles joues; voici le moment le plus heureux de votre vie. Enveloppez-vous de cette peau, sortez de ce palais, & allez tant que la terre pourra vous porter : lorsqu'on sacrifie tout à la vertu, les dieux savent en récompenser. Allez, j'aurai soin que votre toilette vous suive partout; en quelque lieu

que vous vous arrêtiez, votre cassette, où seront vos habits & vos bijoux, suivra vos pas sous terre; & voici ma baguette que je vous donne : en frappant la terre, quand vous aurez besoin de cette cassette, elle paraîtra à vos yeux; mais hâtez-vous de partir, & ne tardez pas. »

L'infante embrassa mille fois sa marraine, la pria de ne pas l'abandonner, s'affubla de cette vilaine peau, après s'être barbouillée de suie de cheminée, & sortit de ce riche palais sans être reconnue de personne.

L'absence de l'infante causa une grande rumeur. Le roi, au désespoir, qui avait fait préparer une fête magnifique, était inconsolable. Il fit partir plus de cent gendarmes & plus de mille mousquetaires pour aller à la quête de sa fille; mais la fée, qui la protégeait, la rendait invisible aux plus habiles recherches : ainsi il fallut bien s'en consoler.

Pendant ce temps l'infante cheminait. Elle alla bien loin, bien loin, encore plus loin, & cherchait partout une place; mais quoique par charité on lui donnât à manger, on la trouvait si crasseuse que personne n'en voulait. Cependant elle entra dans une belle ville, à la porte de laquelle était une métairie, dont la fermière avait besoin d'une souillon pour laver les torchons, nettoyer les dindons & l'auge des cochons. Cette femme, voyant cette voyageuse si malpropre, lui proposa d'entrer chez elle; ce que l'infante accepta de grand cœur, tant elle était lasse d'avoir tant marché. On la mit dans un coin reculé de la cuisine, où elle fut, les premiers jours, en butte aux plaisanteries grossières de la valetaille, tant sa peau d'âne la rendait sale & dégoûtante. Enfin on s'y accoutuma; d'ailleurs elle était si soigneuse de remplir ses devoirs, que la fermière la prit sous sa protection. Elle conduisait les moutons, les faisait parquer au temps où il le fallait; elle menait les dindons paître avec une telle intelligence, qu'il semblait qu'elle n'eût jamais fait autre chose : aussi tout fructifiait sous ses belles mains.

Un jour qu'assise près d'une claire fontaine, où elle déplorait souvent sa triste condition, elle s'avisa de s'y mirer, l'effroyable peau d'âne, qui faisait sa coiffure & son habillement, l'épouvanta. Honteuse de cet ajustement, elle se décrassa le visage & les mains, qui devinrent

plus blanches que l'ivoire, & son beau teint reprit sa fraîcheur naturelle. La joie de se trouver si belle lui donna envie de s'y baigner, ce qu'elle exécuta; mais il lui fallut remettre son indigne peau pour retourner à la métairie. Heureusement le lendemain était un jour de fête; ainsi elle eut le loisir de tirer sa cassette, d'arranger sa toilette, de poudrer ses beaux cheveux, & de mettre sa belle robe couleur du temps. Sa chambre était si petite, que la queue de cette belle robe ne pouvait pas s'étendre. La belle princesse se mira & s'admira elle-même avec raison, si bien qu'elle résolut, pour se désennuyer, de mettre tour à tour ses belles robes, les fêtes & les dimanches; ce qu'elle exécuta ponctuellement. Elle mêlait des fleurs & des diamants dans ses beaux cheveux, avec un art admirable; & souvent elle soupirait de n'avoir pour témoins de sa beauté que ses moutons & ses dindons, qui l'aimaient autant avec son horrible peau d'âne, dont on lui avait donné le nom dans cette ferme.

Un jour de fête, que Peau-d'Ane avait mis la robe couleur du soleil, le fils du roi, à qui cette ferme appartenait, vint y descendre pour se reposer, en revenant de la chasse. Ce prince était jeune, beau & admirablement bien fait, l'amour de son père & de la reine sa mère, adoré des peuples. On offrit à ce jeune prince une collation champêtre, qu'il accepta; puis il se mit à parcourir les basses-cours & tous les recoins. En courant ainsi de lieu en lieu, il entra dans une sombre allée, au bout de laquelle il vit une porte fermée. La curiosité lui fit mettre l'œil à la serrure; mais que devint-il en apercevant la princesse si belle & si richement vêtue, qu'à son air noble & modeste il la prit pour une divinité! L'impétuosité du sentiment qu'il éprouva dans ce moment l'aurait porté à enfoncer la porte, sans le respect que lui inspira cette ravissante personne.

Il sortit avec peine de cette allée sombre & obscure, mais ce fut pour s'informer qui était la personne qui demeurait dans cette petite chambre. On lui répondit que c'était une souillon, qu'on nommait Peau-d'Ane à cause de la peau dont elle s'habillait, & qu'elle était si sale & si crasseuse, que personne ne la regardait ni ne lui parlait;

& qu'on ne l'avait prise que par pitié, pour garder les moutons & les dindons.

Le prince, peu satisfait de cet éclaircissement, vit bien que ces gens grossiers n'en savaient pas davantage, & qu'il était inutile de les questionner. Il revint au palais du roi son père, plus amoureux qu'on ne peut dire, ayant continuellement devant les yeux la belle image de cette divinité qu'il avait vue par le trou de la serrure. Il se repentit de n'avoir pas heurté à la porte, & se promit bien de n'y pas manquer une autre fois. Mais l'agitation de son sang, causée par l'ardeur de son amour, lui donna, dans la même nuit, une fièvre si terrible, que bientôt il fut réduit à l'extrémité. La reine sa mère, qui n'avait que lui d'enfant, se désespérait de ce que tous les remèdes étaient inutiles. Elle promettait en vain les plus grandes récompenses aux médecins; ils y employaient tout leur art, mais rien ne guérissait le prince.

Enfin ils devinèrent qu'un mortel chagrin causait tout ce ravage; ils en avertirent la reine, qui, toute pleine de tendresse pour son fils, vint le conjurer de dire la cause de son mal; & que, quand il s'agirait de lui céder la couronne, le roi son père descendrait de son trône sans regret, pour l'y faire monter; que s'il désirait quelque princesse, quand même on serait en guerre avec le roi son père, & qu'on eût de justes sujets pour s'en plaindre, on sacrifierait tout pour obtenir ce qu'il désirait; mais qu'elle le conjurait de ne pas se laisser mourir, puisque de sa vie dépendait la leur.

La reine n'acheva pas ce touchant discours sans mouiller le visage du prince d'un torrent de larmes. « Madame, lui dit enfin le prince avec une voix très-faible, je ne suis pas assez dénaturé pour désirer la couronne de mon père; plaise au ciel qu'il vive de longues années, & qu'il veuille bien que je sois longtemps le plus fidèle & le plus respectueux de ses sujets! Quant aux princesses que vous m'offrez, je n'ai point encore pensé à me marier; & vous pensez bien que, soumis comme je le suis à vos volontés, je vous obéirai toujours, quoi qu'il m'en coûte. — Ah! mon fils, reprit la reine, rien ne me coûtera pour te sauver la vie; mais, mon cher fils, sauve la mienne & celle du roi

ton père, en me déclarant ce que tu désires, & sois bien assuré qu'il te sera accordé. — Eh bien, madame, dit-il, puisqu'il faut vous déclarer ma pensée, je vais vous obéir; je me ferais un crime de mettre en danger deux êtres qui me sont si chers. Oui, ma mère, je désire que Peau-d'Ane me fasse un gâteau, & que, dès qu'il sera fait, on me l'apporte. »

La reine, étonnée de ce nom bizarre, demanda qui était cette Peau-d'Ane. « C'est, madame, reprit un de ses officiers qui par hasard avait vu cette fille, c'est la plus vilaine bête après le loup; une peau noire, une crasseuse, qui loge dans votre métairie & qui garde vos dindons. — N'importe, dit la reine : mon fils, au retour de la chasse, a peut-être mangé de sa pâtisserie; c'est une fantaisie de malade; en un mot, je veux que Peau-d'Ane (puisque Peau-d'Ane il y a) lui fasse promptement un gâteau. »

On courut à la métairie, & l'on fit venir Peau-d'Ane pour lui ordonner de faire de son mieux un gâteau pour le prince.

Quelques auteurs ont assuré que Peau-d'Ane, au moment que ce prince avait mis l'œil à la serrure, les siens l'avaient aperçu; & puis que, regardant par sa petite fenêtre, elle avait vu ce prince si jeune, si beau & si bien fait, que l'idée lui en était restée, & que souvent ce souvenir lui avait coûté quelques soupirs. Quoi qu'il en soit, Peau-d'Ane l'ayant vu, ou en ayant beaucoup entendu parler avec éloge, ravie de pouvoir trouver un moyen d'être connue, s'enferma dans sa chambre, jeta sa vilaine peau, se décrassa le visage & les mains, se coiffa de ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, un jupon pareil, & se mit à faire le gâteau tant désiré : elle prit de la plus pure farine, des œufs & du beurre bien frais. En travaillant, soit de dessein ou autrement, une bague qu'elle avait au doigt tomba dans la pâte, s'y mêla; & dès que le gâteau fut cuit, s'affublant de son horrible peau, elle donna le gâteau à l'officier, à qui elle demanda des nouvelles du prince; mais cet homme, ne daignant pas lui répondre, courut chez le prince lui porter ce gâteau.

Le prince le prit avidement des mains de cet homme, & le mangea

avec une telle vivacité, que les médecins, qui étaient présents, ne manquèrent pas de dire que cette fureur n'était pas un bon signe : effectivement, le prince pensa s'étrangler par la bague qu'il trouva dans un des morceaux du gâteau; mais il la tira adroitement de sa bouche; & son ardeur à dévorer ce gâteau se ralentit, en examinant cette fine émeraude, montée sur un jonc d'or, dont le cercle était si étroit, qu'il jugea ne pouvoir servir qu'au plus joli doigt du monde.

Il baisa mille fois cette bague, la mit sous son chevet, & l'en tirait à tout moment, quand il croyait n'être vu de personne. Le tourment qu'il se donna pour imaginer comment il pourrait voir celle à qui cette bague pouvait aller; & n'osant croire, s'il demandait Peau-d'Ane, qui avait fait ce gâteau qu'il avait demandé, qu'on lui accordât de la faire venir, n'osant non plus dire ce qu'il avait vu par le trou de la serrure, de crainte qu'on se moquât de lui & qu'on le prît pour un visionnaire, toutes ces idées le tourmentant à la fois, la fièvre le reprit fortement; & les médecins, ne sachant plus que faire, déclarèrent à la reine que le prince était malade d'amour.

La reine accourut chez son fils, avec le roi, qui se désolait : « Mon fils, mon cher fils, s'écria le monarque affligé, nomme-nous celle que tu veux; nous jurons que nous te la donnerons, fût-elle la plus vile des esclaves. » La reine, en l'embrassant, lui confirma le serment du roi. Le prince, attendri par les larmes & les caresses des auteurs de ses jours : « Mon père & ma mère, leur dit-il, je n'ai point dessein de faire une alliance qui vous déplaise; & pour preuve de cette vérité, dit-il en tirant l'émeraude de dessous son chevet, c'est que j'épouserai la personne à qui cette bague ira, telle qu'elle soit; & il n'y a pas apparence que celle qui aura ce joli doigt soit une rustaude ou une paysanne. »

Le roi & la reine prirent la bague, l'examinèrent curieusement, & jugèrent, ainsi que le prince, que cette bague ne pouvait aller qu'à quelque fille de bonne maison. Alors le roi, ayant embrassé son fils en le conjurant de guérir, sortit, fit sonner les tambours, les fifres & les trompettes par toute la ville, & crier par ses hérauts que l'on avait

qu'à venir au palais essayer une bague, & que celle à qui elle irait juste épouserait l'héritier du trône.

Les princesses d'abord arrivèrent, puis les duchesses, les marquises & les baronnes; mais elles eurent beau toutes s'amenuiser les doigts, aucune ne put mettre la bague. Il en fallut venir aux grisettes, qui, toutes jolies qu'elles étaient, avaient toutes les doigts trop gros. Le prince, qui se portait mieux, faisait lui-même l'essai. Enfin, on en vint aux filles de chambre; elles ne réussirent pas mieux. Il n'y avait plus personne qui n'eût essayé cette bague sans succès, lorsque le prince demanda les cuisinières, les marmitonnes, les gardeuses de moutons : on amena tout cela; mais leurs gros doigts rouges & courts ne purent seulement aller par delà l'ongle.

« A-t-on fait venir cette Peau-d'Ane, qui m'a fait un gâteau ces jours derniers? » dit le prince. Chacun se prit à rire, & lui dit que non, tant elle était sale & crasseuse. « Qu'on l'aille chercher tout à l'heure, dit le roi; il ne sera pas dit que j'aie excepté quelqu'un. » On courut, en riant & se moquant, chercher la dindonnière.

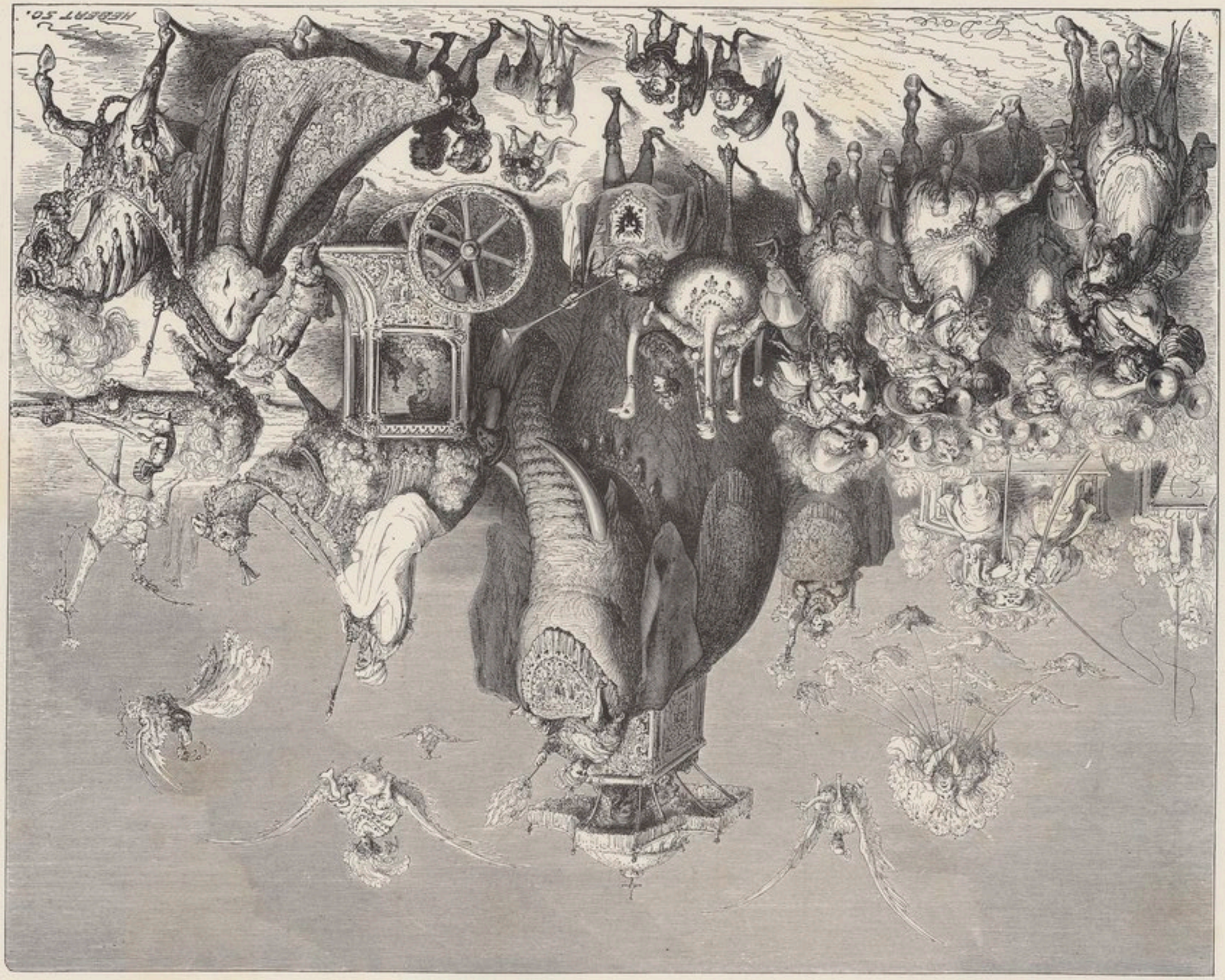
L'infante, qui avait entendu les tambours & le cri des hérauts d'armes, s'était bien doutée que sa bague faisait ce tintamarre : elle aimait le prince; &, comme le véritable amour est craintif & n'a point de vanité, elle était dans la crainte continuelle que quelque dame n'eût le doigt aussi menu que le sien. Elle eut donc une grande joie quand on vint la chercher & qu'on heurta à sa porte. Depuis qu'elle avait su qu'on cherchait un doigt propre à mettre sa bague, je ne sais quel espoir l'avait portée à se coiffer plus soigneusement, & à mettre son beau corps d'argent, avec le jupon plein de falbalas de dentelle d'argent, semés d'émeraudes. Sitôt qu'elle entendit qu'on heurtait à la porte & qu'on l'appelait pour aller chez le prince, elle remit promptement sa peau d'âne, ouvrit sa porte; & ces gens, en se moquant d'elle, lui dirent que le roi la demandait pour lui faire épouser son fils, puis, avec de longs éclats de rire, ils la menèrent chez le prince, qui, lui-même, étonné de l'accoutrement de cette fille, n'osa croire que ce fût elle qu'il avait vue si pompeuse & si belle. Triste & confondu de

s'être si lourdement trompé : « Est-ce vous, lui dit-il, qui logez au fond de cette allée obscure, dans la troisième basse-cour de la métairie? — Oui, seigneur, répondit-elle. — Montrez-moi votre main, » dit-il en tremblant & poussant un profond soupir...

Dame! qui fut bien surpris? Ce furent le roi & la reine, ainsi que tous les chambellans & les grands de la cour, lorsque de dessous cette peau noire & crasseuse sortit une petite main délicate, blanche & couleur de rose, où la bague s'ajusta sans peine au plus joli petit doigt du monde; & par un petit mouvement que l'infante se donna, la peau tomba, & elle parut d'une beauté si ravissante, que le prince, tout faible qu'il était, se mit à ses genoux, & les serra avec une ardeur qui la fit rougir; mais on ne s'en aperçut presque pas, parce que le roi & la reine vinrent l'embrasser de toute leur force, & lui demander si elle voulait bien épouser leur fils. La princesse, confuse de tant de caresses & de l'amour que lui marquait ce beau jeune prince, allait cependant les en remercier, lorsque le plafond s'ouvrit, & que la fée des Lilas, descendant dans un char fait de branches & de fleurs de son nom, conta, avec une grâce infinie, l'histoire de l'infante.

Le roi & la reine, charmés de voir que Peau-d'Ane était une grande princesse, redoublèrent leurs caresses; mais le prince fut encore plus sensible à la vertu de la princesse, & son amour s'accrut par cette connaissance.

L'impatience du prince, pour épouser la princesse, fut telle, qu'à peine donna-t-il le temps de faire les préparatifs convenables pour cet auguste hyménée. Le roi & la reine, qui étaient affolés de leur belle-fille, lui faisaient mille caresses, & la tenaient incessamment dans leurs bras; elle avait déclaré qu'elle ne pouvait épouser le prince sans le consentement du roi son père : aussi fut-il le premier à qui on envoya une invitation, sans lui dire quelle était l'épousée; la fée des Lilas, qui présidait à tout, comme de raison, l'avait exigé, à cause des conséquences. Il vint des rois de tous les pays : les uns en chaise à porteurs, d'autres en cabriolet; de plus éloignés, montés sur des éléphants, sur des tigres, sur des aigles; mais le plus magnifique & le



plus puissant fut le père de l'infante, qui heureusement avait oublié son amour déréglé, & avait épousé une reine veuve, fort belle, dont il n'avait point eu d'enfant. L'infante courut au-devant de lui; il la reconnut aussitôt, & l'embrassa avec une grande tendresse, avant qu'elle eût le temps de se jeter à ses genoux. Le roi & la reine lui présentèrent leur fils, qu'il combla d'amitiés. Les noces se firent avec toute la pompe imaginable. Les jeunes époux, peu sensibles à ces magnificences, ne virent & ne regardèrent qu'eux.

Le roi, père du prince, fit couronner son fils ce même jour, &, lui baisant la main, le plaça sur son trône, malgré la résistance de ce fils si bien né : il lui fallut obéir. Les fêtes de cet illustre mariage durèrent près de trois mois; mais l'amour des deux époux durerait encore, tant ils s'aimaient, s'ils n'étaient pas morts cent ans après.

LES FÉES

Il était une fois une veuve qui avait deux filles : l'aînée lui ressemblait si fort & d'humeur & de visage, que qui la voyait voyait la mère. Elles étaient toutes les deux si désagréables & si orgueilleuses, qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père pour la douceur & l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, & en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine & travailler sans cesse.

Il fallait, entre autres choses, que cette pauvre enfant allât, deux fois le jour, puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, & qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme, qui la pria de lui donner à boire. « Oui-da, ma bonne mère, » dit cette belle fille; & rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, & la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme ayant bu, lui dit : « Vous êtes si belle, si bonne & si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire

un don (car c'était une fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. »

Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps; » &, en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles & deux gros diamants. « Que vois-je là? dit sa mère tout étonnée; je crois qu'il lui sort de la bouche des perles & des diamants. D'où vient cela, ma fille? » (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamants. « Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur, quand elle parle : ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, & quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. — Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine! — Je veux que vous y alliez, reprit la mère, & tout à l'heure. »

Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire. C'était la même fée qui avait apparu à sa sœur, mais qui avait pris l'air & les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille. « Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire? Justement j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame, j'en suis d'avis : buvez à même si vous voulez. — Vous n'êtes guère honnête, reprit la fée sans se mettre en colère. Eh bien! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don, qu'à chaque parole que vous direz il vous sortira de la bouche ou un serpent, ou un crapaud. »

D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : « Eh bien ! ma fille ? — Eh bien ! ma mère ? » lui répondit la brutale en jetant deux vipères & deux crapauds. « O ciel ! s'écria la mère, que vois-je là ? C'est sa sœur qui en est la cause : elle me le payera ; » & aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, & alla se sauver dans la forêt prochaine. Le fils du roi, qui revenait de la chasse, la rencontra, &, la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule, & ce qu'elle avait à pleurer. « Hélas ! monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. » Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles & autant de diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui raconta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux ; &, considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa.

Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle ; & la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

LA BARBE-BLEUE

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville & à la campagne, de la vaisselle d'or & d'argent, des meubles en broderies & des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid & si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, & se le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, & qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues.

La Barbe-Bleue, pour faire connaissance, les mena, avec leur mère & trois ou quatre de leurs meilleures amies, & quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étaient que promenades, que parties de chasse & de pêche, que danses & festins, que collations : on ne dormait point & on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres; enfin tout alla si bien, que la cadette commença à trouver que

le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, & que c'était un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut.

Au bout d'un mois, la Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence; qu'il la priait de se bien divertir pendant son absence; qu'elle fît venir ses bonnes amies; qu'elle les menât à la campagne, si elle le voulait; que partout elle fît bonne chère. « Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles; voilà celles de la vaisselle d'or & d'argent, qui ne sert pas tous les jours; voilà celles de mes coffres-forts où est mon or & mon argent; celles de mes cassettes où sont mes pierreries; & voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout; allez partout; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, & je vous le défends de telle sorte, que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. »

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné; & lui, après l'avoir embrassée, monte dans son carrosse, & part pour son voyage.

Les voisines & les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles & plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre & la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables & des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, & dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent & de vermeil doré, étaient les plus belles & les plus magnifiques qu'on eût jamais vues; elles ne cessaient d'exagérer & d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissait

point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité, que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle descendit par un escalier dérobé, & avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, & considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation était si forte, qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, & ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées. Après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, dans lequel se miraient les corps de plusieurs femmes mortes, attachées le long des murs : c'étaient toutes les femmes que la Barbe-Bleue avait épousées, & qu'il avait égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, & la clef du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main.

Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte & monta à sa chambre pour se remettre un peu; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue.

Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois; mais le sang ne s'en allait point : elle eut beau la laver & même la frotter avec du sable & avec du grès, il y demeura toujours du sang, car la clef était fée, & il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre...

La Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir même, & dit qu'il avait reçu des lettres en chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il lui demanda les clefs, & elle les lui donna,

mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé. « D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres? — Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. — Ne manquez pas, dit la Barbe-Bleue, de me la donner tantôt. »

Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. La Barbe-Bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme : « Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef? — Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. — Vous n'en savez rien? reprit la Barbe-Bleue; je le sais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet. Eh bien, madame, vous y entrerez, & irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. »

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant & en lui demandant pardon avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle & affligée comme elle était; mais la Barbe-Bleue avait un cœur plus dur qu'un rocher. « Il faut mourir, madame, lui dit-il, & tout à l'heure. — Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. — Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe-Bleue; mais pas un moment davantage. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur & lui dit : « Ma sœur Anne (car elle s'appelait ainsi), monte, je te prie, sur le haut de la tour pour voir si mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui; & si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. » La sœur Anne monta sur le haut de la tour, & la pauvre affligée lui criait de temps en temps : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » Et la sœur Anne lui répondait : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, & l'herbe qui verdoie. »

Cependant la Barbe-Bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force : « Descends vite, ou je monterai là-haut. — Encore un moment, s'il vous plaît, » lui répondit sa femme; & aussitôt elle criait tout bas : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? »

PISAN

Et la sœur Anne répondait : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, & l'herbe qui verdoie. »

« Descends donc vite, cria la Barbe-Bleue, ou je monterai là-haut. — Je m'en vais, » répondit la femme; & puis elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci... — Sont-ce mes frères? — Hélas! non, ma sœur; je vois un troupeau de moutons... — Ne veux-tu pas descendre? criait la Barbe-Bleue. — Encore un petit moment, » répondit sa femme; & puis elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je vois deux cavaliers qui viennent de ce côté; mais ils sont bien loin encore. — Dieu soit loué! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères. — Je leur fais signe tant que je puis de se hâter. »

La Barbe-Bleue se mit à crier si fort, que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, & alla se jeter à ses pieds, tout éplorée & tout échevelée. « Cela ne sert de rien, dit la Barbe-Bleue; il faut mourir. » Puis, la prenant d'une main par les cheveux, & de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui, & le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. « Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu, » & levant son bras... Dans ce moment, on heurta si fort à la porte, que la Barbe-Bleue s'arrêta tout court. On ouvrit, & aussitôt on vit entrer deux cavaliers, qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe-Bleue...

Il reconnut que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon, & l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver; mais les deux frères le poursuivirent de si près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il put gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, & le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, & n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que la Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers, & qu'ainsi

sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa jeune sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps; une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux frères; & le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe-Bleue.

LA VIE ET L'OEUVRE

DE

CHARLES PERRAULT

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

CHARLES PERRAULT

Charles Perrault est né à Paris le 12 janvier 1628; il y est mort en mai 1703. Perrault touchait à sa soixante-dixième année lorsqu'il publia (1697), comme l'ouvrage précoce de son fils Perrault d'Armancourt, âgé de dix ans, les contes qui ont obtenu une si universelle célébrité. D'autres œuvres venues de lui sont recherchées des savants; l'histoire littéraire n'oublie pas la part qu'il eut dans la grande discussion sur le mérite respectif des anciens & des modernes : promoteur de ce débat, par les vifs éloges qu'il avait faits de son siècle au détriment de toutes les époques précédentes, il ne fléchit pas devant les colères de Boileau, partisan exclusif de l'antiquité. Depuis, la critique a donné raison & tort à l'un comme à l'autre : on a su réconcilier toutes les admirations & montrer, par des raisons plus solides que les arguments incomplets des deux académiciens rivaux, l'égalité des droits du génie, quel que puisse être le temps où il a paru. La querelle est aujourd'hui jugée; mais il reste à l'honneur de Perrault d'avoir fait voir, là & sur bien d'autres points, un esprit libre, aisé, novateur. Véritable bourgeois parisien, de bonne lignée & de bonne

tradition, il n'était dupe que de ce qui lui plaisait & dans la mesure qu'il voulait : ouverte & ingénue, son active intelligence s'appliquait avec une égale promptitude à toute chose & ne gâtait aucunement ce qu'elle avait touché. Un peu de moquerie, un peu d'enthousiasme, beaucoup de fertilité, de ressources & de grâce, tel fut ce caractère aimable dont le type n'est ni perdu ni usé.

Perrault avait appris à lire sur les genoux de sa mère; son père lui servit de premier précepteur & fut ensuite son répétiteur lorsque l'enfant commença ses études au collége, d'où, le soir, il revenait à la maison paternelle. Elles n'allèrent pas tout à fait jusqu'à leur terme régulier; Perrault n'acheva point au collége son cours de philosophie : par quelque fâcherie d'écolier chercheur, qui a lu deux ou trois livres nouveaux inconnus ou méprisés de son régent, & qui prématurément raisonne & conteste, que l'on fait taire, qui se pique, il déserta la classe & ne reparut point. Sans doute, ce qu'il perdit à s'en aller était peu de chose; pour un maître habile & séduisant, tel que Gassendi, — & Gassendi n'était pas le professeur de Perrault, — les colléges de Paris comptaient bien des donneurs de leçons qui vivaient sur de vieux cahiers de scholastique & regardaient comme erronées, téméraires, condamnables, les nouveautés enseignées par Descartes dans son *Discours sur la méthode,* le livre révolutionnaire de cette époque. Perrault, avec un jeune camarade, sans maître, mais pourvu de livres, travailla suivant son inspiration propre & lut beaucoup. « Si je sais quelque chose, écrit-il dans ses *Mémoires,* je le dois particulièrement aux trois ou quatre années d'études que je passai ainsi. » Ses acquisitions littéraires, attestées par de nombreux extraits, furent un peu bigarrées, mais les classiques latins en faisaient le fond. Toutefois Perrault & son compagnon n'étaient pas si dévots à la noble antiquité romaine, qu'ils ne cédassent au goût, récemment mis à la mode par Scarron, d'en essayer des parodies burlesques. Il y fut un jour aidé par son frère le médecin-architecte, & par son autre frère, le docteur de Sorbonne; c'est de leur collaboration que vient le travestissement, presque fameux, d'un passage du VI^e^ livre de l'*Énéide*. Virgile avait représenté les héros retenant, aux champs Élysées,

les habitudes de leur vie terrestre. Les parodistes assurèrent, en conséquence, qu'on y voyait *l'ombre d'un cocher*

« Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse. »

Charles Perrault conserva toujours une pointe de cette ironie, aiguisée durant sa jeunesse; ce qui ne l'empêcha pas d'aborder successivement plusieurs professions sérieuses & de s'y faire remarquer par son bon sens pratique. Avocat, commis de son frère aîné qui était receveur général des finances à Paris, employé ensuite par Colbert dans les travaux de la surintendance des bâtiments du roi, il acquiert partout la réputation d'un homme entendu à toute chose, même à l'art des vers, même à la décoration & à l'architecture. Sans cesse il avait quelques vues nouvelles à proposer, & Colbert l'écoutait; mais parmi toutes ses idées justes, il convient, à cette place, d'en citer une dont le bienfait dure encore. Colbert voulait fermer au public le jardin des Tuileries; ce fut Perrault qui l'en dissuada. L'ami & l'enchanteur des enfants, l'auteur des contes, achève de se peindre quand il rapporte dans ses *Mémoires* son heureuse insistance sur ce point, &, comme l'a dit M. Sainte-Beuve, en songeant à ces Tuileries ouvertes & publiques, où l'enfance a passé tant de bonnes heures, on aimerait, dans ce jardin tout peuplé de statues, à voir le buste en marbre de Perrault placé à l'ombre du grand marronnier.

Un peu après la cinquantaine, il quitta les affaires actives, ne voulut plus s'occuper que des lettres & de l'éducation de ses enfants. Retiré au faubourg Saint-Jacques, il surveillait leurs études, comme son père avait fait pour lui. La tendresse allait lui inspirer bientôt d'écrire, à l'usage du plus jeune, ces contes du coin du feu qu'il avait lui-même entendus de sa mère & qu'il avait sans doute écoutés plus d'une fois dans ses fréquentes pérégrinations à la campagne, lorsque, suivant l'usage des honnêtes bourgeois parisiens de son époque, il prenait d'amples vacances champêtres, dans quelque village de l'Ile-de-France ou de la Picardie. « Il est bien certain, dit encore M. Sainte-Beuve, que, pour la matière de ses contes, Perrault a dû puiser dans un fonds de tradition populaire, &

qu'il n'a fait que fixer par écrit ce que, de temps immémorial, toutes les *mères-grand* ont raconté. Mais sa rédaction est simple, courante, d'une bonne foi naïve, quelque peu malicieuse pourtant & légère; elle est telle que tout le monde la répète & croit l'avoir trouvée. Les petites moralités finales en vers sentent bien un peu l'ami de Quinault & le contemporain gaulois de La Fontaine, mais elles ne tiennent que si l'on veut au récit; elles en sont la date. Si j'osais revenir, à propos de ces contes d'enfants, à la grosse querelle des anciens & des modernes, je dirais que Perrault a fourni là un argument contre lui-même, car ce fonds d'imagination merveilleuse & enfantine appartient nécessairement à un âge ancien & très-antérieur; on n'inventerait plus aujourd'hui de ces choses, si elles n'étaient imaginées dès longtemps; elles n'auraient pas cours si elles n'avaient été accueillies & crues bien avant nous. Nous ne faisons plus que les varier & les habiller diversement. »

Perrault mourut à l'âge de soixante-quinze ans. Dans les derniers temps de sa vie si occupée & si bien remplie, il put voir se développer avec une rapidité, une abondance extrême, excessive même, le genre littéraire dont il avait donné les modèles accomplis & renouvelé la gloire un peu oubliée. Le succès de ses contes en prose produisit une foule d'imitations, autant & plus que les fables & les contes en vers de La Fontaine. Dans la lassitude où l'on était des œuvres solennelles, qui avaient excité si légitimement, mais aussi fatigué l'admiration, on trouvait un charme infini dans des productions assez courtes pour ne paraître qu'un jeu d'esprit, assez malicieuses pour amuser & entretenir le goût qui portait la France entière à se railler à mi-voix de la gravité languissante du règne & des tristesses séniles de l'ordre social. Les contes, c'était la jeunesse, la gaieté, la bonne grâce : dans tous les cercles lettrés, on s'y exerçait avec une élégante émulation, on rimait les aventures des *novellieri* italiens, on refaisait les vieux fabliaux des trouvères. Perrault commença par imiter en vers une nouvelle de Boccace, originairement française, toujours restée dans les souvenirs du peuple, chez nous, & que les plaquettes de la *Bibliothèque bleue* avaient adoptée depuis bien des années : *la Marquise de Salusses,* ou *la Patience de Griselidis*. En 1691,

il avait publié ce récit, qu'il republia, en 1694, avec deux autres contes en vers : *Peau d'Ane* & *les Souhaits ridicules*. S'il eût persisté dans ce genre de rédaction, probablement son œuvre n'aurait pas survécu, non que ses vers soient illisibles, mais ils manquent de précision & de trait. Il trouva sa veine lorsqu'il rédigea en prose ces « histoires du temps passé, » ce qu'il entreprit bien plus tôt qu'on ne le croit ordinairement. L'usage était alors de faire courir des copies manuscrites pour les opuscules de littérature légère avant de les imprimer; un d'eux avait-il été remarqué, quelqu'une de ces copies ainsi répandues passait en Hollande, & là grossissait les volumes que les libraires de La Haye ou d'Amsterdam formaient un peu au hasard. C'est de la sorte qu'on rencontre dans un *Recueil de pièces curieuses & nouvelles* commencé par Adrien Moetjens à La Haye, depuis 1694, tous les contes de Perrault qui parurent chez Barbin après avoir reçu leur première publicité hors de France; & peut-être la publication de Mœtjens n'est-elle pas la plus ancienne. Comme il s'est perdu beaucoup de livres de cette espèce, la bibliographie est loin de tout savoir sur ces problèmes relatifs aux dates ou même sur certaines questions de paternité littéraire. Ainsi la coutume est d'attribuer la rédaction en prose du conte de *Peau d'Ane* à mademoiselle Bernard, auteur de tragédies & d'autres ouvrages; on se fonde sur ce qu'il est inséré dans un roman publié par cette dame en 1696, *Inès de Castro*. Mais on oublie qu'elle était l'amie de Perrault & que dans les mœurs des libraires & des auteurs du XVII^e^ siècle, rien n'était plus commun que de mettre sous un nom une œuvre qui aurait dû être signée d'un autre. Ces confusions étaient tantôt un plagiat, tantôt un emprunt amiable. Or le style de la seconde rédaction de *Peau d'Ane* est si parfaitement semblable à la manière de Perrault, qu'à notre compte on doit la lui attribuer. Après la composition en vers, il s'est, pensons-nous, traduit lui-même en prose, ou tout au moins il a retouché avec une entière complaisance l'annexe insérée dans le roman d'*Inès*.

Quoi qu'il en soit, le volume de prose avoué par le spirituel écrivain, & qui reproduit la publication faite par le libraire Moetjens en 1696, porte au titre l'indication suivante :

« Les contes de ma mère l'Oye, histoires ou contes du temps passé, avec des moralités; à Paris, chez Claude Barbin, sur le second peron (*sic*) de la Sainte-Chapelle, au Palais, avec privilége de Sa Majesté. MDCXCVII. »

Il contient *le Petit Chaperon rouge, la Barbe-Bleue, le Maître Chat* ou *le Chat botté, les Fées, Cendrillon* ou *la Petite Pantoufle de verre, Riquet à la houpe* & *le Petit Poucet.*

Ce vieux petit livre est devenu excessivement rare. Il se vendait 120 francs vers 1845. En 1864, on l'a payé 1,000 francs & même 1,500 francs.

A peine ce recueil avait-il vu le jour, que de toutes parts on imita Perrault. Les bibliographes citent, dès 1698, *les Contes moins contes que les autres, sans parangon,* & *la Reine des Fées,* du sieur de Preschac; bientôt après viennent M^me^ de Muralt, M^me^ d'Aulnoy, M^lle^ de la Force, M^me^ d'Auneuil, M^lle^ Lhéritier, puis Hamilton. En 1704, Galland commençait à publier sa traduction des *Mille & une Nuits,* dont le fond est sans doute oriental, mais qui, par le tour & le style, dénotent l'influence de Perrault, ami de Galland; tous deux s'étaient liés chez Colbert.

La gloire si riante & si paisible de l'écrivain des *Contes* a provoqué (qui le croirait?) de graves colères. Bien des érudits ont saisi leur plume & démontré, à grand renfort de citations, d'inductions & d'insinuations, ce que déclare naïvement le titre même donné par Perrault à son livre, — « qu'il n'était pas l'inventeur des sujets de ses *contes*. » Eh non! sans doute, Perrault ne prétend pas à l'originalité absolue, & les aventures qu'il rapporte sont prises à des sources qui coulaient pour tout le monde, mais il a eu l'esprit d'y puiser. C'est dans les récits du peuple, dans les épopées rustiques des nourrices qu'il chercha son inspiration première; il sut écouter & retenir. N'est-ce rien? Il sut choisir & sous une forme exquise arranger, embellir d'une main légère. D'autres avant lui écrivirent sous la dictée des narrateurs populaires, & ces relations il les a connues, il les a lues dans les livres italiens & français; mais qui donc a mieux dit? Les Italiens vantent à bon droit leur Straparole & Giambatista Basile, l'auteur du *Pentamerone,* tous deux prédécesseurs de notre Perrault; le second surtout, en son patois napolitain, est plein de verve : il a répété, en y

mêlant sa propre gaieté, ces fantasques histoires où Naples, la ville des contes plaisants, unit les légendes d'Asie à celles de l'Europe. Les traces d'orientalisme sont continuelles dans le *Pentamerone*. Nous-mêmes ne pouvons-nous pas alléguer nos anciens auteurs? Notre vieille littérature, dans les manuscrits & dans les livres imprimés, est fertile en contes féeriques. Depuis qu'il existe un peuple sur notre sol, on y fait des récits de ma mère l'Oie. La Gaule s'y plaisait, & dans les chaumières des vilains comme dans les castels du moyen âge, l'art de conter, le plaisir d'écouter, étaient en France le charme des heures de loisir :

« O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer.
Le père & l'oncle, & la mère & la fille,
Et les voisins & toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur faisait des contes de sorcier. »

Des veillées rustiques aux veillées seigneuriales allaient & venaient les historiettes de toute provenance. Un jour, c'était le conte plébéien qui passait dans les entretiens du manoir; un autre jour, quelque homme d'armes ou quelque varlet répétait à sa mode, devant des auditeurs, paysans ou bourgeois, les aventures vraies ou imaginaires qui s'étaient dites à la table ou devant le large foyer du seigneur. Le couvent avait de même ses légendes d'édification. Le sujet du récit était parfois aussi ancien que la première occupation du sol; parfois plus ancien encore, il avait été, depuis des siècles, apporté de la terre étrangère & soumis à des métamorphoses qui n'empêchent pas toujours d'en reconnaître aujourd'hui le type original.

Un même personnage reparaissait dans cette tradition indéfinie, sous des noms dérivés & avec des altérations progressives. Ainsi, comme Victor Hugo l'a remarqué finement (*William Shakespeare,* p. 374), « Prométhée-créateur d'hommes & créateur d'esprits, est père d'une dynastie de Dives,

dont les vieux fabliaux ont conservé la filiation : Elfe, c'est-à-dire le Rapide, fils de Prométhée; puis Elfin, roi de l'Inde; puis Elfinan, fondateur de Cléopolis, ville des fées; puis Elfilin, bâtisseur de la muraille d'or; puis Elfinell, le vainqueur de la bataille des démons, puis Elfant, qui construisit Panthée tout en cristal; puis Elfar, qui tua Bicéphale & Tricéphale; puis Elfinor le Mage, une espèce de Salmonée qui fit sur la mer un pont de cuivre sonnant comme la foudre, puis sept cents princes, puis Elficléos le Sage, puis Elféron le Beau, puis Obéron, puis Mab. Admirable fable qui, avec un sens profond, rattache le sidéral au microscopique & l'infiniment grand à l'infiniment petit. »

Telle histoire était indigène, née de l'imagination locale; telle autre venait de très-loin, avait été connue & communiquée depuis peu par un pèlerin, un voyageur, un soldat revenu d'Allemagne, d'Italie ou d'Orient. On se représente trop souvent nos vieux aïeux comme parqués chacun chez soi : la difficulté des voyages, le morcellement du pays en une infinité de petites souverainetés jalouses & hostiles, les antipathies de race, les obstacles enfin qui résultent d'une grande diversité d'idiomes, n'empêchaient pas absolument la circulation des choses intellectuelles. Mais il arrivait de la tradition presque toujours orale ce qui se voit partout : c'est qu'elle était volontiers infidèle & transformait sans scrupule les récits qu'elle reproduisait. Disposant avec une liberté ingénue des éléments qui lui étaient donnés, elle ajoutait, retranchait, arrangeait, & plus d'un conte renouvelé était ensuite exporté ailleurs où l'on se gênait peu pour l'approprier à d'autres caprices. Il existe des répertoires de ces contes anciens recueillis dans la légende populaire de toutes les nations de l'Europe par les soins de l'érudition moderne. De ces compilations curieuses la plus estimée est celle qui, chez nos voisins d'Allemagne, a fait tant d'honneur aux frères Grimm (*Kinder- und Hausmærchen*, 6ᵉ édition, Gœttingue, 1850). Ce n'est pas nous qui voudrions médire de l'admirable travail auquel nous ne tarderons pas à emprunter de précieuses indications; mais quelle qu'ait été l'attention des savants collecteurs à rechercher pour leur texte la pure leçon, celle que le peuple pouvait fournir, ils ont cédé, comme cela est si fréquent, au patriotisme, à l'illusion nationale. En transcrivant un conte, ils ne se sont

presque jamais demandé si le thème, au lieu d'avoir été inventé en Allemagne ou d'avoir sa source en Orient, n'était pas d'une origine tout autre & ne venait pas ou de l'Italie ou de la France. Quant à nous, notre opinion est que les récits d'imagination ont été échangés d'un bout de l'Europe à l'autre; & que, si même il n'y avait pas eu de pénétrabilité d'une nation par rapport à l'autre, aucune n'aurait été pour cela privée de contes. Disons plus, les mêmes inventions ont dû naître un peu partout spontanément. En effet, l'esprit humain a, en tous lieux, certaines puissances & certaines tendances tout à fait identiques; partout la raison voit une chose & l'imagination en invente une autre, celle-ci étant le contre-pied de celle-là; partout l'expérience nous apprend qu'il faut compter avec l'espace & le temps, que le monde réel n'est pas parfait & que l'ordre moral y est rare; partout, au contraire, la fantaisie humaine se joue des obstacles naturels & les supprime mentalement, de même qu'une sagesse profonde, quoique naïve, ou qu'une poésie très-haute, bien que peu polie & peu docte, s'efforce de rétablir l'harmonie idéale en bannissant comme impossibles le triomphe du vice & l'oppression de la vertu. Le merveilleux compense avec une imperturbable & universelle candeur les leçons corruptrices du fait réel. Du moins, c'est ainsi que procède le peuple dans ses abondantes inventions, au moyen âge.

Un autre esprit, je le sais, prévaut souvent, — non pas toujours, — chez quelques nations de l'Orient. Dans l'Inde, par exemple, on voit dominer la création symbolique : les légendes, au lieu d'y être, à peu près exclusivement, moralistes ou satiriques comme chez nous, renferment de nombreuses allégories relatives aux phénomènes de la nature. Mais cette direction de la pensée a été peu comprise des peuples d'Europe. Leur mythologie n'est pas assez grandiose. En revanche elle cadre mieux avec les sentiments & les aspirations de la vie sociale; son rôle est d'amuser l'esprit d'abord, puis de le façonner à l'amour du bien, du juste. Nos anciens contes familiers ont ce double objet : divertissement & consolation. Voilà leur office, leur beauté, leur utilité pratique, la cause de leur longue popularité. Je ne dis pas qu'ils renferment tous un sermon en trois points & qu'ils prouvent tous exactement une vérité imposante; mais il n'en est

pas un qui ne contienne soit une raillerie, soit une protestation ingénieuse, soit un appel du faible à l'éternelle justice, ou enfin un avertissement charitable aux imprudents prêts à s'égarer. Très-rarement ils font usage de la terreur pour le plaisir de l'employer : elle est plutôt un moyen préparatoire, une crise, d'où l'honnêteté doit sortir victorieuse & vengée.

Aussi loin que puisse remonter notre histoire littéraire, elle retrouve le conte français marqué des caractères que nous lui voyons dans Perrault, & la liste serait infinie des écrivains qui, jusqu'à son époque, se sont égayés à redire les légendes vulgaires. Nul cependant, avant lui, n'a pu devenir classique. Cet honneur lui est propre. Est-ce à cause de l'*invention?* Pas du tout; il n'invente rien que des détails. Le tour de sa pensée est l'unique originalité qui soit en lui; du reste, il prend de toutes mains, à l'imitation même des conteurs & des conteuses les plus humbles, les plus indifférents aux prétentions littéraires, &, comme eux, il n'a aucun souci de chercher d'où lui viennent les ornements qu'il introduit dans sa fable. Une foule de souvenirs se présentent à sa pensée; il les accueille, il en fait le triage & se sert de ce qui lui est bon. Grec, romain, gaulois, tudesque ou picard, tout morceau qui convient à sa mosaïque est admis & agencé en son lieu. D'où vient cette petite pierre, ce fragment rapporté? L'auteur n'en sait plus rien & il a raison de l'oublier.

Pour nous, l'affaire a plus d'importance. L'habitude moderne de l'analyse & de la comparaison, qui s'applique à toute chose, n'a pas d'objet plus naturellement désigné que l'étude des œuvres célèbres de la littérature. Tout auteur éminent nous invite à devenir pour lui & à son propos, commentateurs, interprètes, scholiastes. Notre curiosité ne se borne pas à goûter son mérite, son art; nous voulons savoir tous ses secrets & tous ses procédés; il nous plaît de nous poser, entre autres, cette question : « Comment s'est formé l'amas de ses pensées? D'où lui sont-elles venues immédiatement? Quelles premières origines faut-il leur attribuer? » Problème délicat dans son triple aspect, champ ouvert aux conjectures! Mais dans ces recherches où manquent souvent (& c'est

ici le cas) les preuves positives, il y a moyen de se conduire avec une sorte de sécurité; c'est de rester fermement appuyé sur la vraisemblance la plus ordinaire. De cette manière, si l'on s'égare, on est du moins certain de n'être repris que par les auteurs de systèmes, les constructeurs d'hypothèses périlleuses, suspects déjà par la témérité seule de leur parti pris.

Relativement à Perrault, voici donc ce qui paraît probable :

Ou directement ou par intermédiaire il a tiré, comme conteur, le principal de sa science des récits faits au village dans les assemblées du soir, qui étaient encore la coutume de son temps, coutume ancienne & dont nous avons le spectacle au chapitre V d'un livre du XVI^e^ siècle, les *Propos rustiques & facétieux,* signés du nom postiche de Noël Du Fail. Là, dans une de ces réunions « où l'on s'ébattait à jaser, » un vieux compagnon charpentier, le bonhomme Robin, nous est représenté imposant silence & commençant « le conte de la Cigogne du temps que les bêtes parlaient, — ou comme le Renard déroba le poisson, — comme il fit battre le Loup par les lavandières lorsqu'il l'apprenait à prêcher, — comme le Chien & le Chat allaient bien loin du Lion, roi des bêtes, qui fit l'Ane son lieutenant, & voulut être roi du tout; — de la Corneille, qui, en chantant, perdit son fromage; — de Mélusine; — du Loup-garou; — de Cuir d'Anette; — du Moine bourré; — des fées, & que souventes fois parlait à elles familièrement, même le soir, passant par le chemin creux, & qu'il les voyait danser près la fontaine du cormier. »

On voit qu'il avait un riche répertoire, ce brave Robin. Peu de chose s'en était perdu au XVII^e^ siècle, & Perrault trouvait là de bons mémoires. Lui-même avait appris d'autres aventures en parcourant les volumes alors communs, aujourd'hui oubliés pour la plupart, des contes du XVI^e^ siècle. En outre, dans le cours d'une vie affairée où il s'était trouvé en rapport avec des gens de toute condition, sédentaires ou voyageurs français, même avec des étrangers séjournant en France, il avait entendu & noté bien des aventures merveilleuses, pleines de superstitions, de féeries & d'enchantements. Enfin, c'était un lettré qui

avait lu les meilleures narrations poétiques ou légendaires des Grecs & des Latins, & par elles avait appris le talent de conter.

Cela dit, il nous reste à entrer dans quelques détails sur chacun de ses récits & à y faire voir le point de contact avec d'autres analogues aux siens, sans nous attacher trop strictement à découvrir si la ressemblance provient ou de la volonté de notre auteur lui-même & d'une imitation expresse, ou d'un vague souvenir ou de quelque transmission détournée. Il n'en est pas moins remarquable que, dans les observations qui vont suivre, nous soyons forcé de faire revenir souvent la mention & du recueil des frères Grimm & du *Pentamerone*. La coïncidence fréquente des aventures merveilleuses du livre de Perrault & de ces deux ouvrages est un fait qui saute aux yeux; comment s'explique-t-elle? Tout aussi bien & tout aussi imparfaitement que cette autre ressemblance des contes italiens du *Pentamerone* & des contes allemands avec des fictions orientales. Les problèmes relatifs aux influences sont de ceux que l'on pose, où l'on indique des approximations, mais que, prudemment, on ne résout pas. Au delà de certaines inductions circonspectes, il n'y a plus qu'à se fourvoyer. C'est assez, pour nous du moins, d'avoir entrevu & d'avoir dit, comme nous l'avons fait précédemment, que le mélange a eu lieu. Comment s'est-il opéré, à quel moment précis & par quelle action? C'est l'obscurité des obscurités. Il n'y a que des aveugles ou des *voyants* qui puissent avoir la confiance d'en raisonner avec certitude.

I

LE PETIT CHAPERON ROUGE

Un chaperon était une coiffure à queue & à bourrelet que les hommes & les femmes portaient anciennement & dont la couleur servit, plus d'une fois, dans les discordes du moyen âge, de signe de reconnaissance pour les partis politiques. L'usage s'en est longtemps conservé dans la France du nord & du centre pour les femmes de la campagne, les bourgeoises de petite condition & les suivantes.

Au XVI^e^ siècle, dans le Parisis & la Picardie, les fillettes villageoises & citadines, qui précédemment s'étaient appelées des *chaperons,* commencèrent à recevoir un autre nom provenant d'une forme nouvelle de la coiffure : ce furent des *cales* & des *bavolettes*. Dans le XVII^e^ siècle, où les personnes de cette classe allaient vêtues d'une étoffe grise de peu de valeur, les noms anciens furent remplacés par celui de *grisette,* qui prit ensuite un sens spécial pour désigner la coquetterie de la plébéienne, jeune, pauvre & libre.

— Le petit Chaperon rouge est loin encore de faire penser à aucune grisette malicieuse; c'est l'innocence même en son premier âge, une enfant si jeune qu'elle n'a pas encore de nom à elle, en propre. Plus tard, vers treize ou quatorze ans, elle se serait appelée Nicette. Une de ses grandes sœurs a eu pour nom Nicolette; une plus grande encore, l'aînée de la famille & déjà mariée, quoique toute jeune aussi, c'est Perrette

Pot-au-lait, la laitière de la fable de La Fontaine. Une de leurs cousines a été servante chez le seigneur Arnolphe & chambrière d'Agnès, la pupille de ce vieux bourgeois.

Toute cette gentille couvée de petites villageoises est le plaisir des yeux, dans nos anciens conteurs.

— Le loup qui mange la *mère-grand* & la fillette est natif de n'importe quel pays d'Europe; mais Perrault le tient pour un batteur d'estrade des forêts voisines de Paris, un rôdeur qui connaît les villages & leurs habitants. Il a eu d'ailleurs son rôle dans plus d'un drame rustique, parfois même dans une comédie où on l'a dupé; témoin ce propos d'une des fables de La Fontaine (IV, 16) :

> Biaux chires Leups, n'écoutez mie
> Mère tenchent chen fieux qui crie.

En sa qualité de nomade, il sait le dialecte & l'accent de chaque endroit; il peut même converser avec le premier rustre qui passe, chien ou homme. On a vu des gens entrer en propos avec lui, & comme il se mêle un peu de sorcellerie, s'enfoncer dans les bois à sa suite pour aller au sabbat. Plus d'un berger, plus d'un hobereau oisif & farouche, a fréquenté le Loup-garou. Autrefois messire Loup avait eu bien des déboires par l'astuce de Renart le goupil, qui l'a cruellement abusé & humilié; mais on le retrouve au XVII^e^ siècle, tantôt philosophe champêtre, tantôt malin comme le Renard même, qui a fait son éducation. Il est alors devenu le Loup blanc.

— *Le Petit Chaperon rouge* se trouve aussi en Allemagne; dans le livre des frères Grimm, il porte (n° 26) le même titre que dans le conte français. Seulement les nourrices allemandes, prises de compassion pour le pauvre petit Chaperon rouge & sa mère-grand, ont ajouté un dénoûment où le crime est puni & l'innocence vengée.

« Quand le loup, disent-elles, se fut bien repu, il se recoucha dans le lit, s'endormit & se mit à ronfler largement. Or il arriva qu'un

chasseur passa près de la maison : « Eh! se dit-il, comme la vieille mère-« grand ronfle! je veux voir si elle n'est pas indisposée. » Il entra dans la chambre, & quand il fut près du lit, il vit que c'était le loup qui ronflait si bien. « Ah! ah! je t'y prends, vieux coquin, dit-il; il y a longtemps que je te cherche. » Et il allait lui dépêcher un bon coup de fusil, quand il s'avisa que le loup avait sans doute mangé la mère-grand, mais qu'il y aurait peut-être encore moyen de la sauver; & au lieu de tirer, il prit une grande paire de ciseaux & se mit à découdre le gros ventre de monsieur le loup, qui ronflait toujours. Il n'avait pas plus tôt donné deux coups de ciseaux, qu'il vit poindre le petit chaperon; deux coups de plus, & la petite fille délivrée sauta par terre, en criant : « Ah! que j'ai eu peur! C'était si noir dans le ventre du loup! » Puis la mère-grand sortit à son tour, vivante encore, mais pouvant à peine respirer. Alors le petit Chaperon rouge alla vite chercher de grosses pierres, dont on remplit le ventre du loup : quand il se réveilla & qu'il vit tout ce monde, il voulut sauter à bas du lit, mais les pierres étaient si pesantes qu'il tomba lourdement à terre & mourut du coup.

« C'est alors que nos trois amis furent contents : le chasseur prit la peau de messire loup & s'en retourna chez lui; la mère-grand mangea la galette & le petit pot de beurre que le petit Chaperon rouge lui avait apportés, & les trouva excellents. Quant à la fillette, elle se dit : « Tu ne t'en iras plus jamais courir loin de la route, dans le bois, quand ta mère te l'a défendu. »

II

LE PETIT POUCET

Ce conte a certainement existé en français, avant Perrault, qui a trouvé aussi dans la tradition le nom de son héros. Quant à l'histoire même, elle se retrouve, avec d'assez grandes variantes, en allemand (*Jeannot & Margot,* Grimm, n° 15), en albanais (Hahn, 164, 165), en suédois (Cavallius, p. 14, 26), en hongrois (Stier, p. 43), en serbe (Wuk, n° 35), en napolitain (*Nennillo & Nennilla,* Basile, *Journée* V, *Nouv.* 8), en catalan (*Le Fils cadet*, Mila y Fontanals, n° 7).

Les Anglais ont leur *Tom Thumb,* qui a son pendant plutôt que son imitation chez nous sous le nom de *Tom Pouce,* par P.-J. Stahl; ils ont aussi *Tomalin, Tamlane, Tommel-Finger, Jaik the giant-killer* & *Tom Hickathrift,* tous calqués sur le *Daumesdick,* le *Daümling* & le *Daümerling* des Allemands.

— La grande taille & la force donnent l'assurance, & celle-ci souvent dégénère en mépris des faibles : il semble que les petits soient des victimes prédestinées. La défiance qu'ils ont d'eux-mêmes peut leur ôter le courage, &, par la peur, les abêtir, les affoler.

La moyenne stature est cause de moyenne fortune. Quand on est grand comme le commun des hommes, on passe avec les autres sans être remarqué particulièrement.

Il est naturel, au contraire, qu'un être chétif & qui paraît, par son exiguïté, ou n'avoir pas eu encore le temps de croître, ou manquer de la force intérieure qu'il faut pour se développer régulièrement, soit un spectacle des plus intéressants, s'il se montre, dans sa petitesse, un personnage complet. Dès qu'on l'aperçoit, la surprise tourne au comique, si les prétentions qu'il affecte lui font déployer un effort inutile : son impuissance d'atteindre le but trop élevé qu'il s'est choisi nous fait sourire. A l'inverse, notre sympathie lui est tout acquise, aussitôt qu'il dépasse nos prévisions : l'obstacle surmonté lui compte à proportion du travail. Qu'est-ce donc si, à force d'intelligence & d'adresse, il triomphe de difficultés qui paraissent effroyables, énormes pour tout le monde? Le plaisir des contrastes est un des moyens d'émotion les plus assurés & les plus vifs.

Aussi, chez les poëtes anciens, l'enfance des dieux & des héros prête-t-elle à beaucoup de légendes qui tirent leur charme de la précocité des actions. Dans une œuvre grecque d'un archaïsme naïf, l'hymne homérique à Mercure, le fils de Maïa, « né le matin, était déjà un joueur de cithare à midi; le soir il dérobait les bœufs d'Apollon. » Il est vrai qu'ensuite l'hymnographe, un peu confus d'avoir mené les choses si vivement, replace ces aventures au quatrième jour de la naissance de l'enfant, qu'il nous représente se glissant alors à bas de son berceau, commençant à courir la campagne & discourant avec une tortue avant de la tuer pour faire de sa carapace le corps d'une lyre : peu après, il égorge le vieil Argus.

Dans Théocrite, Hercule, âgé de dix mois, dormait sur un bouclier : deux serpents envoyés par Junon arrivent pour dévorer l'enfant-dieu. Il saisit leur gorge enflée de poison & les broie.

Chez Rabelais, Gargantua, « soudain qu'il fut né, ne cria comme les autres enfants : *Mies, mies, mies;* mais à haute voix s'écriait : *A boire, à boire, à boire,* comme invitant tout le monde à boire, si bien qu'il fut ouï de tout le pays de Beusse & de Bibarais. » Pantagruel courant risque de se blesser en son berceau, « ceux qui le servaient le lièrent avec de gros câbles, comme sont ceux de la grande nef française qui est au port de

Grace, en Normandie. » Mais un grand ours, que son père Gargantua nourrissait, vint incommoder le jeune Pantagruel. « Il se défit desdits câbles, vous prit monsieur de l'Ours & le mit en pièces comme un poulet. D'où vous pouvez bien croire ce que dit Nicolas de Lyra sur le passage du Psautier où il est écrit : *Et Og regem Basan,* que ledit Og, étant encore petit, était tant fort & robuste qu'il le fallait lier de chaînes de fer en son berceau. » Un autre jour, Pantagruel, « avec grande puissance, emporta son berceau comme une tortue qui monte contre une muraille, » & en cet état se rendit, fort à l'improviste, dans la salle où Gargantua faisait un beau banquet à tous les officiers de sa cour.

Les prêtres étrusques attribuaient la révélation de leur science sacrée à un dieu-nain, Tagès. Dans la mythologie de tous les peuples du Nord, les nains remplissent les rôles les plus considérables; ils rachètent par l'adresse l'infériorité de leur taille; tandis que les géants représentent la force brutale, la matière, les nains sont le symbole des facultés de l'esprit & de la sagesse. D'après l'Edda, il existe un peuple de nains, subtil & laborieux, issu de la poussière de la terre, qui forge les armes des dieux, cisèle les vases d'or pour en orner les festins du ciel & les joyaux destinés à parer les déesses, file & tisse les étoffes précieuses dont les habitants de l'Olympe aiment à se revêtir. Les Grecs croyaient de même aux Pygmées vaillants, industrieux.

Les Scandinaves étaient d'avis que les petits animaux ont plus d'intelligence que les autres, & dans leurs fables ils leur font toujours remporter l'avantage. Cette croyance se retrouve chez les nations orientales. Le huitième apologue du *Touti Nama,* imprimé à Calcutta en 1801, raconte l'aventure d'un éléphant qui avait détruit le nid d'un moineau & qui en fut châtié par celui-ci allié avec un autre oiseau, une grenouille & une abeille. La Fontaine ne nous montre-t-il pas à nous-mêmes le lion vaincu par le moucheron?

Il est, par conséquent, admissible que le petit Poucet a vaincu l'Ogre; c'est notre Ulysse triomphant d'un Polyphème gaulois, mais Ulysse nabot & courcibot ou courtebotte,—comme disaient nos anciens, — le Jean Nénète des Wallons.

— Les « bottes de sept lieues » sont fées, comme celles du dieu Locki, dans les légendes de l'ancienne Scandinavie. Ainsi encore le tapis enchanté dont le prince Ahmed fait acquisition, dans les *Mille & une Nuits;* ainsi le fauteuil du dieu Dharmaradja, le talisman de Salomon & le chapeau de Fortunatus, tous objets qui permettent de franchir des distances prodigieuses.

III

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Ce conte, le plus poétique de notre recueil, se compose de deux parties qui sans doute formaient originairement des récits distincts; il est remarquable cependant qu'elles se retrouvent également soudées dans le livre napolitain de Basile (*Pentamerone,* Journ. V, nouv. 5), où les noms des deux enfants, *Soleil* & *Lune,* rappellent aussi ceux du conte français. — La seconde partie du récit, — celle où l'ogresse veut manger ses petits enfants, que sauve le cuisinier, — rappelle un très-grand nombre de légendes, entre autres celle que transcrit Hérodote & que l'on trouvera plus loin. Parlons d'abord de la première partie, celle qui concerne directement *la Belle au bois dormant.*

— Les érudits d'Allemagne ne doutent pas que le fond n'y soit mythique : cette belle princesse endormie, qu'un prédestiné seul peut tirer de son magique sommeil, leur paraît être évidemment la terre, endormie par l'hiver, que le soleil ranime par une caresse & qu'il remet dans sa splendeur première en la prenant pour épouse. On rencontre la même légende dans l'*Edda.* Brynhild dort au milieu d'une enceinte de flammes, impénétrable pour tous, & qui s'ouvre devant le seul Sigurd; c'est Odin qui, mécontent de la Valkyrie, l'a plongée, en la piquant d'une épine (la quenouille de notre conte), dans ce sommeil enchanté, auquel Sigurd est destiné à mettre un terme (*Voy.* l'ancienne *Edda,*

VIII, 42-44; IX, 1-5); or Sigurd, d'après les commentateurs, représente le soleil.

— La fée, qui se venge de n'avoir pas été invitée en lançant une malédiction (dont une autre fée adoucit l'effet), se retrouve dans une multitude de contes; c'est, dit-on, un de ces traits mythologiques auxquels on doit assigner une grande ancienneté. Les Grecs ont eu la fable d'Éris (la Discorde), furieuse aussi parce qu'on ne l'appelle point aux noces de Téthys & de Pélée; mais le plus souvent, dans leur mythologie, ce trait prend une forme particulière : c'est une divinité qui s'offense de ce qu'on ne lui a pas fait les mêmes sacrifices qu'aux autres grands dieux. Nos fées correspondent plus particulièrement aux Parques; celles-ci viennent de même aux naissances & font au nouveau-né quelque don ou lui prédisent son sort : elles jouent ce rôle, par exemple, à la naissance de Méléagre. Ainsi les fées, qui sont les Parques celtiques, comme les Nornes sont les Parques scandinaves, paraissent d'ordinaire au nombre de trois dans nos poëmes du moyen âge, où elles exercent souvent la même puissance que dans notre conte. Nous n'en citerons qu'un exemple. Un poëte artésien du XIII^e^ siècle, Adam de la Halle, nous a laissé, sous le nom du *Jeu de la Feuillée*, une œuvre fort originale, où il se met lui-même en scène avec une liberté & une verve sans pareilles. Il nous montre *trois fées* venues pour présider à sa naissance & conviées par ses parents à un joyeux banquet : deux d'entre elles lui font de « gentils » présents, mais la troisième, dame Magloire, mécontente de n'avoir pas de couteau, comme ses compagnes, dans le couvert qu'on lui a servi, jette sur Adam un guignon qui, dit-il, l'a poursuivi toute sa vie : c'est ce qu'on appelle encore être doué par la *fée Guignon*.

— Un autre trait, dans notre conte, qui prêterait à des rapprochements multipliés, c'est la fatalité qu'il proclame, l'impossibilité d'échapper à un oracle prononcé, quelques précautions qu'on prenne. L'idée du sort inéluctable a survécu au paganisme.

— Huit ou neuf cents ans avant l'ère chrétienne, Hésiode nous représente une jeune fille dotée par les dieux, comme la future Belle au bois dormant l'est par les fées du voisinage :

. . . . . « Le père des hommes & des dieux sourit & donna l'ordre à l'illustre Vulcain de façonner sans retard un corps avec de l'argile pétrie dans de l'eau, de lui communiquer la force & la voix humaine, & d'en faire une vierge dont l'éclatante beauté fût égale à celle des déesses immortelles. Jupiter ordonne en même temps à Minerve de la former aux œuvres des femmes, de l'instruire à tisser la toile merveilleuse. Il commande à la belle Vénus de répandre sur sa tête la grâce, l'attrait séducteur & le charme victorieux qui brise & consume.

« Il dit. Tous obéissent à leur roi Jupiter, fils de Saturne : aussitôt avec de la terre le céleste boîteux forme la ressemblance d'une vierge pudique, selon la pensée du maître de l'Olympe. Minerve, la déesse aux yeux bleus, lui donne une ceinture & une parure. Les Grâces & la puissante Persuasion lui mettent des colliers d'or; les Heures à la belle chevelure la couronnent des fleurs du printemps.

. . . . . « Enfin elle reçut de Mercure le don de la parole, &, comme tous les habitants de l'Olympe lui avaient fait un présent, on lui donna le nom de Pandore. »

Cette Pandore devait être le fléau des humains; c'est que, malicieusement, Mercure, par la volonté de Jupiter, avait glissé sous tant de décevantes apparences le mensonge & la ruse. Dans le conte, la méchante fée n'a pas cette cruelle malice; le sort qu'elle jette sur l'enfant nouveau-né est plutôt une taquinerie : Jupiter est un scélérat qui s'amuse aux dépens des pauvres humains.

— Les Grecs ont raconté qu'Épiménide, philosophe du VI^e^ siècle avant notre ère, eut dans son enfance une aventure semblable à celle de la Belle au bois dormant. Un jour, fatigué de la chaleur & du chemin, il s'endormit dans une grotte & y resta en léthargie pendant un espace de cinquante-sept ans. (DIOGÈNE DE LAËRTE, éd. de Ménage, I, p. 29.)

— D'autre part, la *Légende dorée,* de Jacques de Voragine, archevêque de Gênes au XIII^e^ siècle, contient l'histoire suivante des sept Dormants, frères par la naissance, compagnons dans la foi, &, tous ensemble, par un miracle spécial, apôtres extraordinaires du dogme :

— « Les sept Dormants naquirent dans la ville d'Éphèse. L'empereur Décius, qui persécutait les chrétiens, étant venu à Éphèse, ordonna d'élever des temples au milieu de la ville, afin que tous vinssent sacrifier avec lui. Et il ordonna de rechercher tous les chrétiens, ne leur laissant d'autre choix que d'adorer les idoles ou de mourir; & la terreur devint tellement grande, que l'ami reniait son ami, le père son fils & le fils son père. Et il se trouva dans la ville sept chrétiens : Maximilien, Malchus, Marcien, Denis, Jean, Sérapion & Constantin. Et refusant de sacrifier aux idoles, ils restaient dans leurs maisons, où ils s'adonnaient au jeûne & à l'oraison. Ils furent accusés en présence de Décius, & ils avouèrent qu'ils étaient chrétiens; & l'empereur leur dit qu'il leur accordait quelque temps pour considérer ce qu'ils avaient à faire. Mais ils mirent cet intervalle à profit pour distribuer leurs biens aux pauvres, & ils se retirèrent sur le mont Cellion & ils résolurent de s'y tenir cachés. Et quand l'un d'eux venait dans la ville pour chercher ce qui leur était nécessaire, il se déguisait en médecin. Décius étant revenu à Éphèse d'où il s'était absenté pour quelque temps, donna l'ordre de les rechercher & de les forcer à sacrifier; & Malchus, qui était alors en ville, fut saisi d'effroi, & il s'enfuit vers ses compagnons, & il les instruisit de la colère de l'empereur. Ils eurent une grande peur, & Malchus leur présenta les pains qu'il avait apportés, afin que, fortifiés par cette nourriture, ils se présentassent avec plus de courage au combat. Et après qu'ils eurent mangé, comme ils étaient assis pleurant & conversant avec sanglots, ils s'endormirent par la volonté de Dieu. Les païens les cherchèrent sans pouvoir les trouver, & Décius fut très-irrité de voir qu'ils lui avaient échappé. Il fit venir leurs parents, & il les menaça de les faire mettre à mort s'ils ne révélaient pas ce qu'ils savaient. Et ceux-ci dirent qu'ils avaient distribué leurs biens aux pauvres, mais qu'ils ne savaient pas où ils étaient. Décius, pensant qu'ils s'étaient réfugiés dans une caverne, en fit boucher l'entrée avec une grosse pierre, afin qu'ils mourussent de faim & de misère. Et longtemps après, quand Décius & toute sa race n'étaient plus, trois cent soixante-douze ans après, la trentième année du règne de l'empereur Théodose, éclata l'hérésie de ceux qui nièrent la résurrection des morts. Et le pieux

empereur Théodose, affligé de ce que, sous son règne, la foi était ainsi attaquée, était, depuis quelques jours, retiré dans l'intérieur de son palais, versant des larmes & couvert d'un cilice. Dieu voulant le consoler & ranimer la foi, rappela les sept martyrs à la vie. Il inspira à un habitant d'Éphèse l'idée de faire construire sur cette même montagne des étables pour ses troupeaux. Et les ouvriers ayant ouvert la caverne, les dormants se réveillèrent, &, croyant que le sommeil n'avait duré qu'une nuit, ils demandaient avec inquiétude à Malchus ce que Décius avait décidé à leur égard. Et il répondit : « L'empereur nous fait chercher, afin de nous contraindre de sacrifier aux idoles. » Et Maximilien répondit : « Dieu sait que nous ne sacrifierons jamais. » Et exhortant ses compagnons, il dit à Malchus de retourner à la ville, d'acheter de nouveaux pains, & de s'informer de ce que l'empereur avait fait. Malchus prit cinq sous & sortit de la caverne, &, voyant les pierres, il fut saisi de surprise; puis s'avançant avec timidité vers une porte de la ville, il fut tout étonné de voir au-dessus l'image de la croix. Il alla à une autre porte, & il en vit autant; & il reconnut qu'il en était de même à toutes les portes, & il se crut le jouet d'un songe. Il entra ensuite dans la ville, se frottant les yeux, & il alla chez des boulangers, & il entendit les gens qui parlaient de Jésus-Christ, & il fut encore plus étonné : « Comment, disait-il, personne hier n'osait prononcer le nom de Jésus-Christ, & aujourd'hui chacun en parle avec assurance? Je crois que je ne suis plus à Éphèse, mais dans une autre ville. » Et s'étant informé, on lui dit qu'il était bien à Éphèse, & il restait confondu. Et il entra chez des boulangers; & quand il leur donna son argent, ceux-ci parurent surpris, & ils dirent que ce jeune homme avait trouvé un ancien trésor. Malchus, les voyant parler entre eux, s'imagina qu'ils voulaient le mener à l'empereur, &, plein d'effroi, il leur demanda de le laisser, & qu'ils gardassent les pains & l'argent. Et eux le retenant lui dirent : « Qui es-tu, toi qui as trouvé un trésor des anciens empereurs? indique-le-nous, & nous le partagerons avec toi, & nous te cacherons. » Et Malchus avait tant d'effroi, qu'il ne trouvait rien à leur répondre. Voyant qu'il se taisait, ils lui attachèrent une corde au cou, & ils le traînèrent par les rues jusqu'au milieu de la ville. Et le bruit

se répandit qu'un jeune homme avait trouvé un trésor. Et tout le peuple se rassembla autour de lui, & il voulait leur persuader qu'il n'avait rien trouvé. Et personne ne le reconnaissait; &, jetant les yeux autour de lui pour voir s'il ne rencontrerait pas quelqu'un de ses parents & de ses proches qu'il croyait encore en vie, il n'apercevait aucun visage qui lui fût familier, & il restait comme un insensé. Et saint Martin, évêque de la ville, & le gouverneur Antipater, ayant appris cela, ordonnèrent qu'on le leur amenât sans lui faire de mal, ainsi que les boulangers. Et comme on le menait à l'église, il croyait qu'on le conduisait à l'empereur. L'évêque & le gouverneur lui demandèrent où il avait trouvé un trésor caché; & il répondit qu'il n'avait rien trouvé du tout, mais que ces pièces de monnaie étaient de son patrimoine. Interrogé de quelle ville il était, il répondit : « Je suis de cette ville, si tant est que cette ville soit Éphèse. » Et le gouverneur dit : « Fais venir tes parents, afin qu'ils répondent de toi. » Et il nomma ses parents, & comme aucun d'eux n'était connu, on dit qu'il était un imposteur. Et le gouverneur dit : « Comment veux-tu que je croie que ce soit de tes parents que te vienne cet argent, puisqu'il porte une date éloignée de nous de trois cent soixante-dix-sept ans, & qu'il remonte au commencement du règne de l'empereur Déce, & qu'il ne ressemble en rien à notre monnaie d'à présent? Tu veux donc tromper les vieillards & les sages d'Éphèse? Je vais ainsi te faire traiter selon la rigueur des lois jusqu'à ce que tu avoues la découverte que tu as faite. » Et Malchus répliqua : « Je vous conjure, au nom du Seigneur, de répondre à ce que je vous demande, & je répondrai ensuite à ce que vous me demanderez. Qu'est devenu Décius qui était dans cette ville? » L'évêque lui répondit : « Mon fils, il n'y a plus d'empereur de ce nom, & celui qui l'a porté est mort depuis longtemps. » Malchus répliqua : « Tout ce que j'entends m'étonne de plus en plus, & vous ne croiriez pas ce que je dirais; mais suivez-moi, & je vous mènerai à mes compagnons qui sont sur le mont Célion, & vous les croirez. Hier, nous nous sommes enfuis à cause de la tyrannie de Décius. » Et l'évêque dit au gouverneur : « C'est une vision que Dieu veut révéler par le ministère de ce jeune homme. » Ils le suivirent donc, ainsi que beaucoup de gens de la ville. Et Malchus entra le premier pour trouver

ses compagnons, & l'évêque le suivit, & il trouva parmi les pierres des lettres scellées de deux sceaux d'argent, & il les lut au peuple, & l'on vit les martyrs assis dans la caverne, & leur visage avait la fraîcheur des roses, & tous se prosternèrent en rendant gloire à Dieu. L'évêque & le gouverneur envoyèrent donner avis à Théodose, l'engageant à venir sans retard & à voir un miracle qui était sans exemple. Et l'empereur, se levant de dessus la cendre sur laquelle il gémissait couvert d'un sac, accourut de Constantinople à Éphèse. Et tous les habitants vinrent à sa rencontre & ils montèrent après lui à la caverne. Et aussitôt que les saints virent l'empereur, leur visage resplendit comme le soleil. Et l'empereur rendit grâce à Dieu, & il embrassa les martyrs & il leur dit : « Je vous vois comme si je voyais le Seigneur quand il ressuscitait Lazare. » Et Maximien lui répondit : « Crois en nous, car, à cause de la foi, Dieu nous a ressuscités avant le grand jour de la résurrection, afin que tu croies fermement à la résurrection des morts. Et comme l'enfant est dans le sein de sa mère où il vit sans ressentir de souffrances, ainsi avons-nous vécu étant endormis & sans souffrir. » Et quand il eut dit cela, ils penchèrent la tête & ils rendirent leur esprit au Seigneur. Et l'empereur se relevant se pencha sur eux & il les embrassa en pleurant. Et comme il ordonna de faire des châsses d'or afin de les y déposer, ils lui apparurent cette même nuit, disant qu'ils avaient jusqu'ici reposé dans la terre, & qu'il les laissât dans la terre jusqu'à ce que le Seigneur les ressuscitât de nouveau. L'empereur ordonna alors qu'on ornât la caverne de pierres précieuses, & il fit instruire d'un pareil événement tous les évêques, afin de confirmer le peuple dans la foi de la résurrection. On dit qu'ils avaient dormi trois cent soixante-douze ans, mais cela n'est pas certain; car ils ressuscitèrent l'an du Seigneur quatre cent quarante-huit, & Décius régna un an & trois mois en l'an deux cent cinquante-deux; de sorte qu'ils ne dormirent que cent quatre-vingt-seize ans. »

— Après le récit du miracle, il faudrait transcrire un long épisode de la « très-élégante, délicieuse, melliflue & plaisante Histoire du très-noble, victorieux & excellentissisme Roi de la Grande-Bretagne, PERCEFOREST,

fondateur du franc-palais & du temple du souverain Dieu. » (Paris, 1528, 3 volumes in-folio.) Il le faudrait, parce que l'on trouve là des analogies surprenantes entre un vieux roman aristocratique & le conte de Perrault. Nous nous bornerons cependant à une analyse, pour ménager la place & surtout par crainte d'offenser les esprits délicats : l'imagination gothique se donnait de trop fortes licences.

Vers le milieu donc de l'histoire du roi Perceforest, l'intérêt passe du héros principal à un héros secondaire, Troylus. Ce chevalier, errant sur le bord de la mer d'Écosse, rencontre des étrangers qu'il interroge sur les causes de leur venue en cette terre lointaine.

L'un d'eux lui répond qu'ils étaient partis de Zélande pour se rendre dans la Grande-Bretagne, mais qu'ils se sont trompés de route. Ce mécompte leur est extrêmement pénible & préjudiciable, parce qu'ils ont commission de leur maître, le roi de Zélande, de lui ramener sans délai son fils, présentement en Grande-Bretagne & qui doit assister son père dans une triste mésaventure de famille. « Zélandine, la fille de notre prince, dit l'étranger, revint l'autre jour de la Grande-Bretagne, de voir la fête de la revenue du noble roi Perceforest. Si *(mais)* lui advint deux jours après une merveille si grande que à peine elle est croyable. Car, comme j'ai entendu, là où elle séoit entre ses damoiselles, elle s'endormit tellement que onques puis ne s'éveilla, ne mangea & ne but; & n'empire point de chair ni de couleur. » (Ch. XLVI). Troylus est étonné au possible du sort qui vient d'atteindre Zélandine, — étonné, que dis-je? consterné; car il aime cette jeune princesse. — Pourtant il dissimule l'intérêt qui le touche : sans se faire connaître des matelots, il les décide à le mener en Zélande, leur affirmant qu'il possède certains secrets propres à faire cesser le sommeil de la jeune affligée. En Zélande, sur le chemin qui va le mener à la cour de Zélandin, il est instruit de quelques particularités nouvelles, & notamment de toutes les circonstances au milieu desquelles a commencé la léthargie de Zélandine. Le jour même de son retour de Grande-Bretagne, il advint, — lui raconte-t-on, — « qu'elle ôta des mains de l'une de ses damoiselles une quenouille garnie de lin & se prit à filer; mais elle n'eut point parfait le premier fil quand, par détresse de sommeil, elle se coucha. »

Son père avait fait inutilement l'essai de tous les moyens pour la réveiller; n'y pouvant point parvenir, il s'était résolu à la tenir enfermée dans une forte tour qui n'avait qu'une fenêtre à une grande distance du sol, & une seule entrée par un souterrain dont il connaissait seul le mystère.

Troylus, par le secours de Vénus, pénétra près de la belle endormie : Zéphyre, en effet, l'éleva sur son aile jusqu'à la hauteur de la fenêtre, puis, une heure après environ, vint le rechercher complaisamment pour le descendre à terre. Dans l'intervalle, le chevalier avait eu tout le loisir de voir, à la clarté « d'une lampe ardente, qui moult étoit riche, au milieu de la chambre, » la jeune fille, étendue « sur un lit moult riche & noble, comme si ce fût une reine, car le ciel & les courtines étoient plus blanches que la neige. » (Ch. XLVIII.)

Ce sommeil dura neuf mois encore après cette visite dérobée; il cessa néanmoins, & Troylus épousa sa chère Zélandine. Le charme funeste avait pris fin à l'heure où la princesse était devenue mère. Son fils, en lui tetant le doigt, avait attiré & fait sortir un éclat du bois de la quenouille, cause de l'enchantement.

— « L'histoire de la belle-mère qui veut manger ses petits-enfants, auxquels le cuisinier substitue un chevreau, est celle de la comtesse Brayère, que l'on raconte en Auvergne. Elle habitait le château de Pont-Gibaut, & sa mémoire est encore en exécration dans cet endroit. » DE RÉSIE, *Histoire des sciences occultes*, I, 328.

— Bien avant qu'il fût question dans le monde de la comtesse Brayère, Hérodote racontait aux Grecs cette légende sur une des grandes familles souveraines de l'Asie :

Astyage, roi des Mèdes, avait marié sa fille Mandane à un citoyen perse assez obscur, nommé Cambyse. Au bout de quelque temps il la rappela & la retint près de lui avec le projet d'égorger l'enfant dont elle allait être mère, les mages, interprètes des songes, lui ayant prédit, d'après une vision, que le fils qui naîtrait de cette princesse le détrônerait un jour & régnerait à sa place. « Comme le roi se tenait en garde contre cet événement, le fils de Mandane, Cyrus, fut à peine au monde qu'Astyage

manda Harpage, son parent, celui de tous les Mèdes qui lui était le plus attaché, & sur lequel il se reposait du soin de toutes ses affaires : « Harpage, lui dit-il, exécute fidèlement l'ordre que je vais te donner, « sans chercher à me tromper, de crainte qu'en t'attachant à d'autres « maîtres que moi, tu ne travailles à ta propre perte. Prends l'enfant « qui vient de naître de Mandane, porte-le dans ta maison, fais-le mourir, « & l'inhume ensuite comme il te plaira. — Seigneur, répondit Harpage, « j'ai toujours cherché à vous plaire, & je ferai mon possible pour ne « jamais vous offenser. Si vous voulez que l'enfant meure, j'obéirai « exactement à vos ordres, du moins autant qu'il dépendra de moi. »

« Après cette réponse, on remit l'enfant couvert de riches ornements entre les mains d'Harpage, afin qu'il le fît mourir.

« Il s'en retourna chez lui les larmes aux yeux, & en abordant sa femme il lui raconta tout ce qu'Astyage lui avait dit : « Quelle est votre « résolution? reprit-elle. — Je n'exécuterai point les ordres d'Astyage, « répondit-il, dût le roi devenir encore plus emporté & plus furieux qu'il « ne l'est maintenant; je n'obéirai point à ses volontés; je ne me prêterai « point à ce meurtre. Non, je ne le ferai point, par plusieurs raisons : « premièrement, je suis parent de l'enfant; secondement, Astyage est « avancé en âge, & n'a point d'enfants mâles. Si, après sa mort, la « couronne passe à la princesse sa fille, dont il veut aujourd'hui que je « fasse mourir le fils, que me reste-t-il sinon la perspective du plus « grand danger? Pour ma sûreté, il faut que l'enfant périsse, mais que « ce soit par les mains de quelqu'un des gens d'Astyage, & non par « le ministère des miens. »

« Il dit, & sur-le-champ il envoya un exprès à celui des bouviers d'Astyage qu'il savait mener ses troupeaux dans les meilleurs pâturages, & sur les montagnes les plus fréquentées par les bêtes sauvages. Il s'appelait Mitradate; sa femme, esclave d'Astyage, ainsi que lui, se nommait Spaco. Les pâturages où il gardait les bœufs du roi étaient au pied des montagnes, vers le Pont-Euxin. De ce côté-là, vers les Sapires, la Médie est un pays élevé, rempli de montagnes & couvert de forêts; au lieu que le reste du royaume est plat & uni. Le bouvier, que l'on avait mandé en hâte, étant

arrivé, Harpage lui parla ainsi : « Astyage te commande de prendre cet « enfant, & de l'exposer sur la montagne la plus déserte, afin qu'il « périsse promptement. Il m'a ordonné aussi de te dire que, si tu ne le « fais pas mourir, & que tu lui sauves la vie de quelque manière que « ce soit, il te fera périr par le supplice le plus cruel. Ce n'est pas tout : « il veut encore que je sache par moi-même si tu as exposé cet enfant. »

« Aussitôt Mitradate prit l'enfant, & retourna dans sa cabane par le même chemin. Tandis qu'il allait à la ville; sa femme, qui n'attendait de jour en jour que le moment de devenir mère, mit au monde un fils, par une permission particulière des dieux. Ils étaient inquiets l'un de l'autre : le mari craignant pour sa femme, dont le terme était proche; la femme, pour son mari, parce que Harpage n'avait pas coutume de le mander. Dès qu'il fut de retour, sa femme, émue de le voir au moment qu'elle s'y Attendait le moins, lui parla la première, & voulut savoir pourquoi Harpage l'avait envoyé chercher avec tant d'empressement.

« Ma femme, lui dit-il, je n'ai pas plus tôt été dans la ville, que « j'ai vu & entendu des choses que je voudrais bien n'avoir ni vues ni « entendues, & plût aux Dieux qu'elles ne fussent jamais arrivées à nos « maîtres ! Toute la maison d'Harpage était en pleurs. Frappé d'effroi, je « pénètre dans l'intérieur, je vois à terre un enfant qui pleurait, qui « palpitait. Il était couvert de drap d'or & de langes de diverses couleurs. « Harpage, du premier moment qu'il m'aperçut, me commanda d'emporter « promptement cet enfant, & de l'exposer sur la montagne la plus « fréquentée des bêtes féroces. Il m'a assuré que c'était Astyage lui- « même qui me donnait cet ordre & m'a fait de grandes menaces si je « manquais à l'exécuter. J'ai donc pris cet enfant & je l'ai emporté, « croyant qu'il était à quelqu'un de sa maison; car je n'aurais jamais « imaginé quel était son véritable père. J'étais cependant étonné de le voir « couvert d'or & de langes si précieux. Je ne l'étais pas moins de voir « toute la maison d'Harpage en pleurs. Enfin, chemin faisant, j'ai bientôt « appris du domestique qui m'a accompagné hors de la ville, & qui m'a « remis l'enfant, qu'il est à Mandane, fille d'Astyage, & à Cambyse, & « qu'Astyage ordonne qu'on le fasse mourir. Le voici, cet enfant. »

« En achevant ces mots, Mitradate découvre l'enfant & le montre à sa femme.

« Charmée de sa grandeur & de sa beauté, elle embrasse les genoux de son mari, & le supplie, les larmes aux yeux, de ne point exposer cet enfant. Il lui dit qu'il ne saurait s'en dispenser; qu'il pouvait venir des surveillants de la part d'Harpage, & que s'il n'obéissait pas, il périrait de la manière la plus cruelle. Spaco, voyant que ses discours ne faisaient aucune impression sur son mari, reprit la parole : « Puisque je ne peux, « dit-elle, te persuader, & qu'il faut absolument qu'on voie un enfant « exposé, fais du moins ce que je vais te dire. Notre enfant n'est pas « venu vivant; va le porter sur la montagne, & nourrissons celui de la « fille d'Astyage, comme s'il était à nous. Par ce moyen, on ne pourra « te convaincre d'avoir offensé tes maîtres, & nous aurons pris un bon « parti : cet enfant mort aura une sépulture royale, & celui qui reste « ne perdra point la vie. »

« Le bouvier sentit que, dans cette conjoncture, sa femme avait raison, & sur-le-champ il suivit son conseil. Il lui remet l'enfant qu'il avait apporté pour le faire mourir, prend le sien, — le petit mort, — le met dans le berceau du jeune prince, avec tous ses ornements, & va l'exposer sur la montagne la plus déserte. Le troisième jour après, ayant laissé pour garder le corps un de ceux qui avaient soin des troupeaux sous ses ordres, il alla à la ville, & s'étant rendu chez Harpage, il lui dit qu'il était prêt à lui montrer le cadavre de l'enfant.

« Harpage ayant envoyé avec lui ses gardes les plus affidés, fit, sur leur rapport, donner la sépulture au fils de Mitradate. A l'égard du jeune prince, Spaco en prit soin & l'éleva. Il fut dans la suite connu sous le nom de Cyrus; mais Spaco lui donna quelque autre nom. »

IV

CENDRILLON

Il n'y a pas de conte qui soit plus répandu que celui-là. Nous donnons ci-dessous la *Cendrillon* allemande; on pourrait y joindre la *Cendrillon :* napolitaine (Basile, *Pentamerone,* journ. I, nouv. 6), norvégienne (Asbjörnsen & Moe, n° 19), hongroise (Stier, p. 34 & s.), serbe (Wuk Stepanovitch, n° 32), catalane (Milà y Fontanals, n° 6), &c., &c. — Dans des récits qui appartiennent surtout aux peuples slaves, scandinaves ou finnois, c'est un jeune homme qui joue le rôle & porte le nom de Cendrillon. Évidemment c'est à un récit allemand de ce genre que se rapporte l'allusion de Luther dans ses *Propos de table :* « Caïn, cet impie criminel, est un puissant de la terre, & ce pauvre Abel, si pieux & si bon, est le Cendrillon de son frère, voire même son sujet & son esclave. » Luther, comme tous ses contemporains d'Allemagne, était d'ailleurs très-familier avec la littérature enfantine. (Voy. Grimm, III, pp. 37 & 277.)

Voici sous quelle forme se présente le récit allemand :

« Il y avait une fois un homme qui était très-riche & qui avait une femme qu'il aimait beaucoup. Elle tomba malade, & quand elle sentit que sa fin était proche, elle appela sa fille unique auprès de son lit & lui dit : « Mon enfant, reste toujours sage & bonne, & le bon Dieu ne t'abandonnera pas, & moi de là-haut je veillerai sur toi. » Après quoi elle ferma les yeux & mourut. La pauvre fille allait tous les jours au tombeau

de sa mère pour pleurer, & elle restait sage & bonne. Quand l'hiver fut venu, la neige étendit un linceul blanc sur le tombeau, & quand le soleil du printemps eut fait fondre la neige, le père prit une autre femme.

« Cette femme avait amené avec elle ses deux filles, qui étaient belles & blanches de figure, mais de cœur mauvaises & noires. Le malheur commença pour la pauvre orpheline. « Comment ! dirent-elles, est-ce que cette nigaude va rester avec nous dans la salle ! Qui veut manger du pain le gagne. Allons ! à la cuisine ! » Elles lui ôtèrent ses beaux habits, lui mirent une espèce de vieille blouse grise, & lui donnèrent des sabots. « Voyez maintenant la belle princesse ! » dirent-elles en éclatant de rire, & elles l'envoyèrent à la cuisine. Là il lui fallait faire du matin au soir les ouvrages pénibles, se lever au point du jour, porter l'eau, faire le feu, cuire & laver. Par-dessus le marché ses sœurs lui faisaient tous les chagrins possibles, se moquaient d'elle de toutes façons, & s'amusaient par exemple à lui éparpiller dans la cendre ses pois ou ses lentilles, pour l'obliger de les en retirer un à un avec les doigts. Le soir, quand elle se sentait fatiguée, elle n'avait pas de lit pour coucher; elle se pelotonnait dans la cendre près du foyer, & comme elle était toujours pleine de poussière & de cendre, elles la surnommaient *Cendrillon*.

« Un jour le père allait à une grande foire; il demanda à ses deux belles-filles ce qu'il fallait leur rapporter : « De beaux habits » dit l'une. — « Des perles & des diamants, » dit l'autre. — « Et toi, Cendrillon, qu'est-ce que tu veux? — Père, la première branche qui en chemin frôlera votre chapeau, cueillez-la & apportez-la-moi. » Il acheta donc pour ses deux belles-filles de beaux habits, des perles & des diamants. Comme il revenait, traversant à cheval un petit bois, une branche de noisetier lui frôla le visage & jeta son chapeau à terre. Il la cueillit & la prit avec lui. Revenu à la maison, il donna aux deux belles-filles ce qu'elles avaient demandé, & à Cendrillon la branche de noisetier. Cendrillon le remercia beaucoup; elle alla au tombeau de sa mère & y planta la branche, & pleura si fort que ses larmes l'arrosèrent assez. La branche poussa & devint un bel arbre. Cendrillon allait trois fois par jour s'asseoir à son ombre, pleurer & prier, & chaque fois un oiseau

blanc venait se poser sur l'arbre; & quand elle formait un souhait, l'oiseau faisait tomber à ses pieds ce qu'elle avait souhaité.

« Or il arriva que le roi annonça une fête qui devait durer trois jours, & à laquelle il invitait toutes les belles filles du pays, parmi lesquelles son fils devait se choisir une femme. Les deux filles de la marâtre, quand elles surent qu'elles iraient aussi, se réjouirent bien fort; elles appelèrent Cendrillon & lui dirent : « Allons, peigne-nous les cheveux, brosse nos souliers & boucle-les bien, nous allons à la noce au palais du roi. » Cendrillon obéit; mais elle pleurait, parce qu'elle aurait bien voulu aller aussi à la danse, & elle demanda à sa belle-mère de le lui permettre. « Allons donc! répondit la belle-mère, un Cendrillon comme toi, qui est plein de poussière & de crasse, veut s'en aller à la noce! Tu n'as ni habits ni souliers & tu veux danser! » Mais Cendrillon suppliait toujours. Alors la marâtre dit : « Écoute, je viens de répandre une écuellée de lentilles dans la cendre; si tu peux les remettre toutes dans l'écuelle en deux heures, je t'emmènerai. » La fillette s'en alla dans le jardin, elle frappa dans ses mains & s'écria :

« Mes beaux pigeons blancs,
Et mes tourterelles,
Et tous les oiseaux
Qui me sont fidèles,
Venez, venez tous,
Remplissez l'écuelle. »

« Et voilà que par la fenêtre arrivèrent dans la cuisine deux pigeons blancs, & ensuite des tourterelles, & enfin tous les oiseaux du ciel, en bandes & en escadrons, & tous se mirent à l'œuvre autour des cendres. Et les pigeons becquetaient bravement, pik, pik, pik, pik, & tous les autres après eux, pik, pik, pik, pik, & ils mettaient les lentilles dans l'écuelle. Il n'y avait pas une heure de passée qu'ils avaient fini & déjà repris leur volée. Alors Cendrillon prit l'écuelle & la porta à sa belle-mère, bien heureuse parce qu'elle croyait qu'on lui permettrait d'aller au bal. Mais la marâtre dit : « Non, Cendrillon, tu n'as pas de robe, tu ne peux pas danser; tu te ferais moquer de toi. » Et comme

Cendrillon pleurait : « Écoute, dit-elle, si tu peux en une heure me ramasser dans les cendres deux écuellées de lentilles, je t'emmènerai; — car, pensait-elle, elle n'en viendra jamais à bout. » Et elle répandit les deux écuellées de lentilles dans les cendres. Alors la fillette s'en alla dans le jardin, elle frappa dans ses mains & s'écria :

« Mes beaux pigeons blancs,
Et mes tourterelles,
Et tous les oiseaux
Qui me sont fidèles,
Venez, venez tous,
Remplissez l'écuelle. »

« Et voilà que par la fenêtre arrivèrent dans la cuisine deux pigeons blancs, & ensuite des tourterelles, & enfin tous les oiseaux du ciel, en bandes & en escadrons, & tous se mirent à l'œuvre autour des cendres. Et les pigeons becquetaient bravement, pik, pik, pik, pik, & tous les autres après eux, pik, pik, pik, pik, & ils mettaient les lentilles dans l'écuelle. Il n'y avait pas une demi-heure de passée qu'ils avaient fini & déjà repris leur volée. Alors Cendrillon prit les écuelles & les porta à sa belle-mère, bien heureuse parce qu'elle croyait qu'on lui permettrait d'aller au bal. Mais la marâtre dit : « Tout cela n'y fait rien; tu ne viendras pas, parce que tu n'as pas de quoi t'habiller, & tu ne sais pas danser : tu nous ferais honte. » Là-dessus elle lui tourna le dos & s'en alla avec ses deux orgueilleuses filles.

« Quand il n'y eut plus personne à la maison, Cendrillon s'en alla sous le noisetier, au tombeau de sa mère, & dit :

« Allons, petit arbre, allons, secoue-toi,
Et fais pleuvoir l'or & l'argent sur moi. »

« Et aussitôt l'oiseau qui était sur l'arbre lui jeta une robe brodée d'or & d'argent, avec des pantoufles de soie brodées d'argent. Vite elle mit la robe & s'élança vers le bal. Ses sœurs & sa belle-mère ne la reconnurent pas, & se dirent que ce devait être une princesse étrangère, tant elle était belle dans sa robe d'or & d'argent. Elles ne songeaient

guère à Cendrillon; elles croyaient qu'elle était à la maison, assise dans la cheminée, & cherchant les restes des lentilles dans la cendre. Cependant le fils du roi s'approcha de l'inconnue, la prit par la main & dansa avec elle. Il ne voulut danser avec personne d'autre, si bien qu'il ne lui lâcha pas la main, & quand un autre venait pour engager la belle, il disait : « C'est ma danseuse. »

« Elle dansa jusqu'au soir, & alors elle se dit qu'il fallait retourner à la maison. Le fils du roi lui dit : « Laissez-moi vous accompagner; » car il voulait savoir à qui appartenait cette belle fille. Mais arrivée chez elle, elle s'échappa & se sauva dans le pigeonnier. Le fils du roi attendit jusqu'au retour du père & lui dit que la belle inconnue s'était enfuie dans son pigeonnier. Le père se dit : « Serait-ce Cendrillon? » Et il se fit apporter une hache & une cognée pour enfoncer la porte du pigeonnier; mais on n'y trouva personne. Et quand ils arrivèrent à la maison, Cendrillon était accroupie dans la cendre, avec ses habits sales, & une mauvaise petite lampe brûlait sur le rebord intérieur de la cheminée; car elle était sortie du pigeonnier par derrière & avait couru au noisetier; là elle avait retiré ses beaux habits & les avait posés sur le tombeau, & l'oiseau les avait repris; & puis elle avait remis la vieille blouse grise & était venue s'asseoir dans les cendres.

« Le lendemain, quand ses parents & ses sœurs furent retournés à la fête, Cendrillon alla sous le noisetier & dit :

« Allons, petit arbre, allons, secoue-toi,
Et fais pleuvoir l'or & l'argent sur moi. »

« Et l'oiseau lui jeta un habit encore bien plus triomphant que la veille. Et quand, ainsi vêtue, elle arriva au bal, chacun fut ébloui de sa beauté. Le fils du roi l'avait attendue : il la prit aussitôt par la main & ne dansa qu'avec elle. Quand d'autres venaient pour engager la belle, il disait : « C'est ma danseuse. » Le soir venu, elle partit, & le fils du roi la suivit pour voir où elle allait; mais elle lui échappa & se sauva dans le jardin derrière la maison de son père. Là il y avait un beau grand arbre où pendaient les plus magnifiques poires; elle grimpa dessus, leste

comme un écureuil, & se cacha si bien entre les branches, que le fils du roi ne savait ce qu'elle était devenue. Il attendit jusqu'au retour du père & lui dit : « La belle inconnue m'a échappé, & je crois qu'elle est sur ce poirier. — Serait-ce Cendrillon? » se dit le père; il fit apporter une hache & abattit l'arbre, mais il n'y avait personne dessus. Et quand ils arrivèrent à la maison, Cendrillon était comme d'ordinaire assise dans les cendres, car elle avait sauté en bas de l'arbre de l'autre côté; elle avait été rendre à l'oiseau, sous le noisetier, les beaux habits de fête & remis sa blouse grise & sale.

« Le troisième jour, quand ses parents & ses sœurs furent partis, Cendrillon retourna au tombeau de sa mère & dit au noisetier :

« Allons, petit arbre, allons, secoue-toi,
Et fais pleuvoir l'or & l'argent sur moi. »

« Et l'oiseau lui jeta un habit si splendide & si beau, qu'on n'avait jamais rien vu de pareil, & les pantoufles étaient tout en or. Quand, dans cette parure, elle arriva au bal, tous restèrent la bouche ouverte d'admiration, & ne savaient que dire. Le fils du roi ne dansa tout le temps qu'avec elle, & si quelque autre venait pour engager la belle, il disait : « C'est ma danseuse. »

« Le soir venu, Cendrillon voulut s'en aller, & le fils du roi voulut la suivre; mais elle lui échappa comme les autres jours. Mais cette fois le fils du roi avait employé une ruse : il avait fait frotter de poix tout l'escalier, si bien que, quand Cendrillon s'élança pour descendre, la pantoufle gauche resta collée au degré. Le fils du roi la ramassa, & elle était petite & mignonne & toute en or. Le lendemain il alla trouver le père & lui dit : « Je n'aurai jamais d'autre femme que celle à qui ira cette pantoufle. » Les deux sœurs se réjouirent de cette parole, car elles avaient de petits pieds. L'aînée prit la pantoufle & s'en alla dans sa chambre pour l'essayer, avec sa mère qui la regardait. Mais le gros orteil ne pouvait entrer, & le soulier était trop petit; alors sa mère lui tendit un couteau & lui dit : « Coupe-toi l'orteil; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à

pied. » La fille se coupa l'orteil, força son pied dans le soulier, dévora sa douleur & alla retrouver le fils du roi. Alors il la prit sur son cheval comme sa fiancée, & partit avec elle. Or il leur fallait passer devant le tombeau, & sur le noisetier étaient posés les deux pigeons, & quand le prince passa ils dirent :

« Prince, prends bien garde;
Tourne-toi, regarde;
Regarde au soulier,
De sang tout mouillé;
Il est trop petit,
La belle est trompeuse;
Ta vraie amoureuse
N'est point ici. »

« Alors il regarda son pied & vit le sang qui coulait. Il tourna son cheval, ramena la fausse fiancée à la maison & dit que ce n'était pas la vraie, & que l'autre sœur essayât le soulier. Elle s'en alla dans sa chambre pour essayer; elle entrait bien les doigts, mais c'était le talon qui était trop grand. Alors sa mère lui tendit un couteau & lui dit : « Coupe-toi le talon; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à pied. » Elle coupa un morceau de son talon, força son pied dans le soulier, dévora sa douleur & vint retrouver le fils du roi. Alors il la prit sur son cheval comme sa fiancée, & partit avec elle. Comme il passait devant le noisetier, les deux pigeons, posés sur les branches, dirent :

« Prince, prends bien garde;
Tourne-toi, regarde;
Regarde au soulier,
De sang tout mouillé;
Il est trop petit,
La belle est trompeuse;
Ta vraie amoureuse
N'est point ici. »

« Alors il regarda le pied de sa compagne, & il vit que le sang s'échappait du soulier & montait en filets rouges le long du bas blanc.

Il tourna son cheval & ramena la fausse fiancée à la maison. « Ce n'est pas encore celle-là, dit-il; n'avez-vous pas d'autre fille? — Non, dit le père, si ce n'est, de ma première femme, un pauvre petit Cendrillon tout sale; ce ne peut pas être celle-là. » Le prince dit qu'on la lui envoyât; mais la mère répondit : « Ah! elle est trop sale, elle ne doit pas se montrer. » Mais il insista tellement qu'on appela Cendrillon. Elle se lava bien les mains & le visage, entra & salua le fils du roi, qui lui tendit le soulier d'or. Alors elle s'assit sur un escabeau, tira son pied de son gros sabot pesant & le mit dans la pantoufle qui lui allait comme de cire. Et quand elle se leva & que le prince l'eut regardée en face, il reconnut la belle fille qui avait dansé avec lui, & dit : « Voilà la vraie fiancée! » La marâtre & les deux sœurs frémissaient & pâlissaient de dépit; mais lui prit Cendrillon en croupe & partit avec elle. Et quand ils passèrent devant le noisetier, les deux pigeons blancs dirent :

« Prince, prends bien garde,
Tourne-toi, regarde;
Regarde au soulier,
Il n'est pas mouillé;
Il n'est trop petit,
Elle n'est trompeuse;
Ta vraie amoureuse,
Elle est ici. »

« Et quand ils eurent dit cela, ils quittèrent l'arbre & vinrent en volant se poser sur les épaules de Cendrillon, un à droite, l'autre à gauche, & restèrent là.

« Et quand on célébra la noce, les deux sœurs y vinrent; elles faisaient semblant de prendre part au bonheur de leur sœur, mais elles étaient rongées d'envie. En allant à l'église, l'aînée était à la gauche, la cadette à la droite de la mariée, & chaque pigeon creva à l'une d'elles l'œil qui était de son côté. En revenant de l'église, l'aînée était à la gauche, la cadette à la droite de la mariée, & chaque pigeon creva à l'une d'elles l'œil qui était de son côté. Ainsi elles furent punies de leur

méchanceté & de leur fausseté, & elles furent aveugles tout le reste de leurs jours[1]. »

— La haineuse tyrannie des sœurs de Cendrillon fait penser aux douleurs de Psyché dans le conte latin d'Apulée, comme l'assistance que l'opprimée rencontre, pour les tâches qui lui sont prescrites, se retrouve à la fin du récit intitulé *Peau d'âne*, qui termine les *Contes & joyeux devis* de Bonaventure Despériers.

— On lit dans le compilateur grec Élien cette historiette merveilleuse :

« Rhodope passe pour avoir été la plus belle personne de l'Égypte. Un jour qu'elle était au bain, la Fortune, qui se plaît à produire des événements extraordinaires & inattendus, lui procura une faveur qu'elle méritait moins par son caractère que par sa beauté. Tandis que Rhodope se baignait, & que ses femmes gardaient ses vêtements, un aigle vint fondre sur une de ses pantoufles, l'enleva &, l'ayant portée à Memphis, dans le lieu où le roi Psammétique siégeait sur son tribunal, la laissa tomber dans le sein du prince. Psammétique, frappé des proportions délicates de cette pantoufle, de son élégance & de l'action de l'oiseau, commanda de chercher partout la personne qui l'avait chaussée. Dès que Rhodope fut trouvée, il l'épousa[2]. »

(1) GRIMM, n° 21.

(2) *Histoires diverses*, XIII, 33 (cf. STRABON, XVII, p. 808).

V

LE CHAT BOTTÉ

Perrault avait lu sans doute dans la traduction de Larivey ce récit qui commence la IX[e] Nuit de Strapparola[1].

« En Bohême était jadis une bonne pauvre veuve, nommée Soriane, laquelle avait trois fils, l'un nommé Dussolin, l'autre Tesifon, & le troisième Constantin le Fortuné. Celle-ci n'avait autres biens en ce monde que trois choses, à savoir une huche à pétrir le pain, un tour ou rondeau sur lequel on tourne la pâte & une chatte. La pauvre vieille, chargée d'ans & aggravée de maladie, se sentant au lit de la mort, voulut disposer de si peu qu'elle avait & faire son testament, par lequel elle laissa à Dussolin, son aîné, la huche, à Tesifon le tour ou rondeau, & au petit Constantin la chatte.

« Elle morte, & ensevelie, les voisins, qui connaissaient la pauvreté de ces enfants, empruntaient d'eux le plus souvent & la huche & le rondeau, & en les rendant leur donnaient pour le louage toujours quelque petite fouace ou tourteau, que Dussolin & Tesifon mangeaient seuls, sans d'un seul petit morceau en faire part à leur jeune frère Constantin, auquel,

(1) Les facecieuses Nuits de Straparole, contenant plusieurs beaux contes & énigmes racontez par dix damoiselles & quelques gentilshommes. Traduit d'italien en françois par Pierre de Larivey, Champenois, 1579. — Réimpression à Amsterdam, chez Jean-Frédéric Bernard, 1725; 3 vol. in-18.

s'il advenait quelquefois qu'il leur en demandât, ils répondaient qu'il en demandât à sa chatte, & qu'elle lui en baillerait; à raison de quoi le pauvret endurait beaucoup de disettes. Quoi voyant la chatte, laquelle était fée, en eut telle pitié qu'elle ne prit jamais repos, qu'elle ne trouvât à son maître remède propre contre la malice & gloute gourmandise des deux frères, de manière qu'un matin, accostant son maître Constantin, elle lui dit : « Monsieur, qui endure n'est pas vaincu; la patience surmonte la douleur. C'est pourquoi je vous supplie attendre le temps & me laisser faire, d'autant que j'espère en bref pourvoir si bien à nos nécessités, que vos frères se sentiront bien heureux pouvoir vous requérir ce dont vous les suppliez maintenant. » Ce disant, prit une méchante besace, sortit de la chambre & s'en alla à la campagne, où, feignant dormir, elle prit un lièvre, lequel se jouait autour d'elle, & le tua. Ce fait, le serrant dans son sac, qu'elle jeta sur ses épaules, alla au palais royal, auquel elle se promena cinq ou six tours, & s'étant accostée de quelques courtisans, les pria de la faire parler au roi, ce qu'ils firent; lequel, entendant qu'une chatte voulait parler à lui, la fit entrer & s'étant informé de ce qu'elle demandait, répondit que Constantin son maître l'avait envoyée pour en son nom présenter ce levraut à Sa Majesté; ce disant, le tira de sa besace &, faisant une grande révérence, le lui présenta. Le roi le reçut fort amiablement, lui demandant qui était ce Constantin : « C'est, dit la chatte, un jeune gentilhomme qui en bonté, beauté, vertu & puissance n'a son pareil. » Quoi entendu par le roi, en fut fort joyeux, espérant le mieux connaître à l'avenir, &, commandant qu'on fît dîner madame la chatte, se retira. La chatte ayant bien farci sa panse, voulut que son maître se ressentît de sa bonne fortune, de façon qu'avec ses griffes le plus subtilement qu'elle put & sans être aperçue de personne, emplit secrètement la besace des meilleures viandes & plus friands morceaux qui fussent sur table; & ayant pris congé de toute la cour s'en retourna trouver son maître. Les deux frères, voyant Constantin triompher de tant de vivres, lui en demandèrent; mais lui, leur rendant la pareille, les renvoya à leurs huche & rondeau, dont ils furent tant irrités qu'ils l'eussent volontiers dévoré. Et comme Constantin

était beau, accompli en ses membres & de bien bonne grâce, la chatte lui dit : « Monsieur, si me voulez croire & suivre mon conseil, faisant ce que je vous dirai, je m'ose vanter vous enrichir en bref. — Et comment? dit Constantin. — Le mieux du monde, répond la chatte, venez seulement avec moi & ne vous souciez d'autre chose. Ce dit, le mena vers une rivière qui était assez près du palais royal, & là se dépouilla de tous ses vêtements, puis le fit mettre en l'eau jusqu'à la gorge; cela fait, elle se prit à crier tant qu'elle put : « A l'aide! à l'aide! au secours! au secours! Hélas! M. Constantin se noie! Chétive, moi! que deviendrai-je, que ferai-je? » Ce cri fut si grand & tant de fois réitéré, qu'il vint jusqu'aux oreilles du roi, lequel, considérant que ce pouvait être ce Constantin qui lui avait tant fait de présents, commanda qu'en toute diligence on l'allât secourir. Ce jeune homme, étant retiré de l'eau & sauvé du danger, fut revêtu de beaux & riches accoutrements & mené devant le roi, lequel le reçut fort amiablement. Et lui demandant qui l'avait ainsi jeté en la rivière, le pauvre homme ne savait que répondre, quand sa chatte qui l'accompagnait, prenant la parole, dit : « Sire, la peur qu'il a eue se voyant au danger où on l'a trouvé l'a tellement éperdu, qu'il ne peut encore bonnement reprendre ses forces ni recouvrer la parole pour vous rendre raison de ce que lui demandez. C'est pourquoi, s'il plaît à Votre Majesté, je suppléerai à ce défaut, & vous dirai ce qui en est. Sachez donc, Sire, que comme il était exprès parti de sa maison, chargé de bagues, joyaux & pierres précieuses donc il venait vous faire présent, il a été chevalé par des voleurs qui, le prenant à leur avantage, lui ont tout ôté jusqu'à sa chemise, puis le pensant noyer l'ont jeté à la rivière où, sans le bon secours de ses gentilshommes, il eût été enseveli des ondes & il n'en fût jamais échappé! » Quoi entendant, le roi recommanda qu'il fût bien traité & qu'il fût mis en une belle & riche chambre, joyeux à merveille d'avoir un tel hôte, lequel, croyant être autant riche que beau, délibéra lui faire épouser la princesse sa fille; ce qui fut incontinent exécuté. Les noces faites & solennellement célébrées en toute magnificence, le roi commanda que dix mulets fussent chargés d'or & d'argent, & cinq

autres de riches vêtements & meubles précieux, & conduits en la maison de son gendre Constantin, lequel, se voyant honoré de la compagnie d'un monde de braves gentilshommes, joint qu'en si peu de temps il était devenu si riche & puissant, qu'il était la seconde personne après le roi, était joyeux à merveille. Toutefois cette joie était tempérée d'un ennuyeux souci, ne sachant, le bon seigneur, où mener sa femme, dont il se fâchait assez en soi-même, quand sa chatte lui dit : « qu'il mît sous le pied tout chagrin & se réjouît, la laissant faire, parce qu'elle pourvoirait bien à tout. » Ainsi donc chevauchant cette belle troupe, la chatte courut devant &, étant déjà éloignée d'eux, rencontra quelques gens de cheval, auxquels elle dit : « Que faites-vous ici, pauvres hommes? Fuyez, de par Dieu! fuyez en toute diligence, si ne voulez être perdus; car voici une grande troupe de gendarmes qui ne failliront à vous prendre ou tuer, & les voici déjà à vos talons. Eh quoi! n'entendez-vous point le hennissement de leurs chevaux? — Que ferons-nous donc? dirent les chevaucheurs, étonnés de telles nouvelles. — Quoi! répond la chatte, il faudra que fassiez ce que je vous dirai. S'ils vous demandent à qui vous êtes, vous répondrez ainsi : « Nous sommes serviteurs & sujets du seigneur Constantin, & je m'assure que vous avouant de lui, duquel ils sont bons amis, ils ne vous feront point de tort. » Ce dit, cette chatte alla plus avant & trouva des pasteurs qui gardaient force bétail, auxquels elle fit le semblable, comme à tous ceux qu'elle trouva par les chemins. Les gentilshommes qui accompagnaient la princesse Élisette, car tel était le nom de la nouvelle mariée, venant à passer, demandèrent à ces hommes de cheval & aux pasteurs à qui ils étaient, lesquels unanimement répondirent être à M. Constantin. Alors les gentilshommes lui dirent : « Eh bien, monsieur, nous commençons donc à entrer sur vos terres? » A quoi, d'un branlement de tête & gracieux souris, il fit signe que oui, faisant toujours pareille réponse à tout ce qu'on lui demandait. Au moyen de quoi, on l'avait en estime d'un très-riche gentilhomme. Madame la chatte, qui allait toujours devant pour préparer les logis, arriva de fortune en un très-beau château, auquel entrée elle

dit à ceux qu'elle y trouva : « Que faites-vous ici, gens de bien ? Hé ! Dieu, vous apercevez-vous point de votre prochaine ruine ? — Quelle ? dirent ceux du château. — Quelle ? répond la chatte, telle que je vous assure que devant qu'il soit une heure d'ici vous serez tous taillés en pièces. Écoutez, n'entendez-vous point déjà le bruit des chevaux ? Regardez, voyez-vous pas la poudre qu'ils font voler en l'air ? Or, si ne voulez tous mourir, prenez mon conseil, & je promets vous garantir. Si quelques-uns vous demandent à qui est ce château, dites seulement que c'est à Constantin le fortuné, & ils ne vous feront rien, je vous en réponds. » Ces troupes arrivées au château demandèrent aux gardes qui en était le seigneur, lesquels répondirent que c'était Constantin le fortuné. A raison de quoi ils y descendirent & s'y logèrent fort commodément & honorablement. Or, était advenu que le seigneur de la place nommé Valentin, fort brave soldat, était le jour précédent sorti de ce château pour conduire en une autre sienne maison sa nouvelle femme, mais par ne sais quel étrange malheur était mort subitement par les chemins; de manière que Constantin, qui, par la confession publiquement faite par ceux de dedans, en avait pris possession, en demeura maître & seigneur.

« A quelque temps de là, Morand, roi de Bohême, trépassa ; à raison de quoi Constantin le fortuné, qui avait épousé la princesse Élisette, fille unique du roi défunt & seule légitime héritière de la couronne, fut par les États couronné roi.

« Ainsi, de pauvre & bélître qu'il était, parvint à la couronne d'un tant puissant royaume, duquel, avec sa bien-aimée Élisette, il a paisiblement joui jusqu'à son décès, laissant après icelui plusieurs beaux enfants héritiers de tant riches possessions. »

— Le conte norwégien de *Maître Pierre,* admirablement rapporté par Moe (*Asbjörnsen,* n° 28), diffère aussi du nôtre par le dénoûment, & peut-être faut-il le regarder comme primitif, d'autant que ce récit conserve plus d'un trait mythologique qui a disparu du conte français : la figure du *troll,* par exemple, auquel le chat sait prendre son château,

est plus complète que celle de l'*ogre* chez Perrault. — Ici maître Pierre n'épouse pas la fille du roi; il devient seulement lui-même roi de tout le pays que possédait le *troll*, toujours grâce à l'adresse de son chat.

« Maintenant, dit le chat à maître Pierre, tout cela est à toi; il ne me reste plus qu'à te demander la récompense de tout ce que j'ai fait pour ton service : coupe-moi la tête. — Non, dit maître Pierre, je n'en ferai rien. — Et si tu ne le fais pas, dit le chat, je te crève les yeux. » Et ainsi maître Pierre fut obligé de faire ce que voulait le chat, bien qu'il n'en eût guère envie : il lui coupa la tête. Et au même moment le chat devint la plus belle princesse que personne ait jamais vue de ses yeux, si bien que maître Pierre en fut aussitôt ravi. « Tout ce que tu possèdes maintenant a été mon domaine, lui dit-elle; mais le troll m'avait enchantée, m'avait changée en chat & portée chez ton père. Maintenant tu es libre de faire ce que tu voudras, de me prendre ou de ne pas me prendre pour reine, car tu es le roi de tout le pays. » Tu penses bien que maître Pierre ne se le fit pas répéter deux fois, & qu'il épousa la belle princesse. Ah! quelle belle noce on fit! Les danses & les festins durèrent huit jours, & j'y étais aussi, sais-tu, moi, à la noce de maître Pierre & de la princesse. »

— Notre conte a son précédent, avec des variantes, dans une des nouvelles de Basile, *Gagliuso* (Pentamerone, II, 4). Nous n'en donnerons que la fin, qui ne se trouve pas dans Perrault. Le seigneur de Gagliuso ne montre pas à son bienfaiteur autant de reconnaissance que notre marquis de Carabas :

« Quand Gagliuso se vit si extraordinairement riche & heureux, il remercia le chat plus qu'on ne saurait dire, & reconnut qu'il devait à ses fidèles services sa vie & sa grandeur. « Maintenant, lui dit-il, tu peux, ta vie durant, disposer de moi & de mes biens comme il te plaira, & si nous avons le malheur de te perdre un jour, que je souhaite le plus lointain possible, je te ferai embaumer, mettre dans un cercueil d'or, & porter dans ma chambre, pour y rester toujours sous mes yeux & te rappeler à mon souvenir. »

« Le chat voulut s'assurer de la sincérité de ces magnifiques promesses; & le lendemain il s'étendit tout de son long dans une allée du jardin & fit comme s'il était mort. La femme de Gagliuso, la princesse, le vit la première & s'écria : « Ah! mon mari, quel malheur! le chat est mort! — Au diable le chat! répondit-il; mieux vaut lui que nous. — Qu'allons-nous en faire? demanda la femme. — Bah! prends-le par les pattes & jette-le par-dessus le mur. »

« En entendant cette réponse, le chat se releva & lui dit : « Voilà donc ma récompense & mon remercîment pour vous avoir tiré de votre misère? Voilà mon salaire pour vous avoir donné un palais, de beaux habits & tous les plaisirs de la vie, à vous qui n'étiez qu'un pauvre diable, un meurt-de-faim, un va-nu-pieds! Ah! je vois bien, à laver la tête d'un âne on y perd son temps & sa lessive. Maudit soit le jour où je vous ai secouru! vous ne méritez pas que je vous crache à la figure! Il est beau l'enterrement que vous vouliez me faire & le cercueil d'or que vous m'aviez promis! Voilà ce qu'on gagne à obliger des gens de votre sorte. Poignez vilain, il vous oindra; oignez vilain, il vous poindra. »

« Et il lui tourna le dos. Gagliuso eut beau lui demander pardon le plus humblement du monde; rien ne put l'apaiser. Il partit sans regarder derrière lui, grommelant entre ses dents : « Dieu nous garde d'un riche devenu pauvre, & d'un pauvre devenu riche! »

— Dans un recueil de contes & nouvelles, qu'écrivait en 1535 un simple ouvrier sellier, Nicolas de Troyes, on lit un charmant récit qui ne se rapporte pas absolument à celui du *Chat botté*, mais où l'on voit de même un chat faisant arriver à la fortune son jeune maître, dont il compose tout le patrimoine. Ce conte se retrouve en allemand dans le recueil des frères Grimm (n° 70, *les Trois Frères heureux*), en tchèque (Bojeva Nemçova; voy. aussi Waldau, *Bœhmisches Mærchenbuch*, p. 176), & ce qui concerne le chat est également populaire chez les Serbes (voy. le recueil de Vouk Stepanovitch, 407). C'est aussi le sujet d'une légende anglaise bien connue, *Wittington & son chat*,

& cette historiette était courante au moyen âge, comme le prouvent les indications des frères Grimm (t. III, p. 119). Le conte de Nicolas de Troyes a été récemment publié (Bruxelles, J. Gay, 1866), ainsi que plusieurs autres du même auteur, par M. Émile Mabille. Il porte le titre suivant : *D'un bonhomme qui avait trois fils, & qui en mourant ne leur laissa qu'un coq, un chat & une faucille, & comment il arriva cependant que lesdits enfants devinrent tous riches.* Le premier des enfants vendit le coq au roi d'un pays étranger, où le gouvernement dépensait de grandes sommes pour envoyer toutes les nuits quérir le jour sur des charrettes; le coq fit venir le jour rien que par son chant, & ce fut une économie considérable d'acheter, même fort cher, le précieux volatile. Le second frère s'enrichit à son tour, chez un peuple lointain : là les gens, « avec grande peine & bien du temps, tiraient chaque épi de blé hors de terre avec la pointe d'une aiguille. » On juge s'ils furent enchantés de lui acheter la faucille, leur récolte allant ainsi mille fois plus vite. Le troisième frère, enfin, voyageant avec le chat chez les Gots, Magots, Tartarins & Barbarins, le leur céda, moyennant grosse finance & à bon profit pour eux, car on put supprimer une garde coûteuse d'hommes d'armes & de hallebardiers, que le roi entretenait pour défendre « son dîner, son souper & ses autres repas » contre une cruelle persécution des rats & des souris.

— Le messager du marquis de Carabas fait craindre aux paysans qu'il rencontre « d'être hachés menu comme chair à pâté. » Des menaces de ce style étaient, au XVII^e^ siècle encore, quelquefois adressées à des gens de campagne & ne se trouvaient pas absolument vaines. Fléchier raconte, dans ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne*, en 1665, les excès d'un M. de la Mothe Tintry, qui agissait comme parle le Chat botté.

VI

RIQUET A LA HOUPPE

Les savants n'ont pu retrouver nulle part un antécédent précis de ce conte ; aussi Grimm est d'avis qu'il doit être de l'invention de Perrault. Il n'y aurait pas là sans doute un grand sujet de se plaindre ou de s'étonner ; mais les probabilités conduisent à croire que, pour ce récit comme pour les autres, l'écrivain français a interrogé ses souvenirs d'enfance. L'histoire de Riquet à la Houppe n'est que le développement du proverbe beauceron : « Pourvu qu'un garçon soit plus beau qu'un loup, il peut épouser la fille d'un prince. » L'esprit transfigure le corps. Bien des fois cet axiome a reparu dans les moralités populaires ; il résume un ancien conte mis en vers latins, au milieu du XIV^e^ siècle, par Gotfrid de Tirlemont (*Gotfridus de Thenis*), & qui porte dans son recueil le titre d'*Asinarius vel Diadema*. Le héros de Gotfrid est moins encore qu'un homme entaché de laideur, c'est un âne ; non pas, il est vrai, le premier âne venu, car il y a bien de la fantasmagorie dans ses aventures. « Fils inconnu d'un roi & d'une reine, dont nous ignorons aussi le nom, la date & le pays, il réussit à se faire aimer, par son talent musical, d'une belle princesse, à qui on le marie, & qui s'étonne de voir, dans la chambre nuptiale, succéder à un âne le plus beau des princes. Le père, averti par un esclave qu'il avait aposté, dérobe & jette au feu la peau d'âne de son gendre, qui ne tarde pas à hériter du diadème de son père, de celui de son

beau-père & accomplit ainsi la promesse du titre l'*Ane devenu roi*. Dans le *Pantcha-Tantra*, c'était un serpent au lieu d'un âne; mais l'âne reparaît dans un autre recueil de contes indiens, le *Trône enchanté*. Straparole préfère un porc, appelé depuis le roi Porco; le *Pentamerone* ramène le serpent, & parle aussi de la princesse Preziosa, changée en ourse & adorée sous cette forme par un beau prince qui, la surprenant un jour où elle redevient une jolie fille, se hâte de l'épouser[1]. »

— Le merveilleux se voit dans *Riquet à la Houppe* comme dans toutes ces fables; mais combien plus discret & moins violent! Ainsi encore il est outré jusqu'au dégoût dans d'autres fictions (*le prince Marcassin, la Belle & la Bête, Zémire & Azor*), qui toutes développent en l'exagérant le thème si spirituellement brodé par notre auteur.

(1) J. Victor Le Clerc & Ernest Renan, *Histoire littéraire de France au* XIV^e^ *siècle*, I, 473.

VII

PEAU-D'ANE

Noël du Fail, au XVI^e^ siècle, dans ses *Contes d'Eutrapel,* mentionne *Cuir d'asnette* parmi les contes qu'on disait jadis au coin du feu pour s'égayer; Oudin, dans ses *Curiosités françaises,* nomme les contes du *Cuir d'asnon,* à côté de ceux de la *Cigogne,* du *Loup* & de *Ma Mère l'Oie;* Scarron, au VIII^e^ chapitre du *Roman comique,* indique que rien n'était plus fréquent que l'imitation de *Peau-d'âne.* On sait aussi que La Fontaine écrivait :

Si *Peau-d'âne* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,

bien des années avant que Perrault eût présenté ce même sujet en vers. — Quant au conte de *Peau-d'âne,* qui se trouve parmi les Nouvelles mises sous le nom de Bonaventure Despériers, il présente des rapports, non pas avec celui-ci, mais avec les aventures de Cendrillon.

— Le fondement de ce beau conte pourrait bien être mythique. De même que la Belle au Bois dormant, Peau-d'âne représente, si l'on veut, la nature dépouillée par l'hiver de sa splendeur & finissant par la recouvrer. Les trois robes que se fait la princesse & qui reparaissent lors de sa délivrance finale, les trois robes *couleur du soleil, couleur de la lune & couleur du temps* semblent une trace encore sensible d'un mythe

primitif. Le roi qui veut épouser la jeune fille serait alors le soleil, le vieux soleil d'automne, tandis que le prince qui l'arrache à son humiliation & lui rend sa royauté, figurerait le jeune soleil du printemps. — L'essence des récits populaires est d'être susceptibles d'infinies variations, & de se grossir de traits qui leur sont primitivement étrangers. Le déguisement de Peau-d'âne en fille de cuisine a son analogue dans une foule d'autres contes de tous les pays; seulement, c'est d'ordinaire en glissant dans les aliments qu'elle prépare l'anneau que lui a donné son fiancé, que la princesse déguisée arrive à se faire reconnaître.

— La douleur du futur époux de Peau-d'âne rappelle la passion du jeune Antiochus, dans Valère Maxime (VIII) :

« ... Il était étendu sur son lit, semblable à un moribond; sa famille était dans les larmes; son père, accablé de douleur, se représentait la perte d'un fils unique, qui laissait sans appui sa vieillesse malheureuse. Le palais ressemblait plutôt à une maison funèbre qu'à la demeure d'un roi. Mais ce nuage de tristesse fut heureusement dissipé par la sagacité de l'astrologue Leptine, ou, selon d'autres, du médecin Érasistrate. Assis près d'Antiochus, il remarqua que, quand Stratonice entrait, le visage du malade se couvrait d'une subite rougeur & que sa respiration devenait pressée; que, lorsqu'elle sortait, il redevenait pâle & respirait plus librement. L'observation attentive de ces symptômes lui fit pénétrer la vérité. Voyait-il Stratonice entrer ou sortir, il prenait sans affectation le bras du jeune prince, &, au battement du pouls, tantôt plus fort, tantôt plus faible, il s'assura de la cause de la maladie. Il ne tarda pas à en rendre compte à Séleucus... »

VIII

LES FÉES

Ce conte se retrouve chez presque tous les peuples, mais avec un très-grand nombre de variantes. Le fond seul est le même : Deux sœurs se conduisent envers un être doué de pouvoirs surnaturels, l'une avec bienveillance, respect & douceur, l'autre avec insolence & mauvaise volonté ; la première est récompensée, la seconde punie. Parmi les nombreux contes allemands qui se rapportent à cette donnée fondamentale, nous citerons *Dame Holle* (Grimm, n° 24); on reconnaît encore cette histoire en Suède (Asbjörnsen, *Les Deux Sœurs*, 3e éd., n° 15); à Naples (*Les Trois Fées*, Basile, *Pentameron*, Journée III, nouvelle 10); en Valachie (Wolf, *Journal de mythologie*, I, 42); en Catalogne (*Les Deux Jeunes Filles;* Mila y Fontanals, *Observations sur la poésie populaire*); en Piémont (*Marion de bois*, Wesselofsky, *Nouvelle de la fille du roi de Dacie*, p. XXIX, n. 1); en Slovène (Bojeva Nemçova, *Contes slovènes;* traduit dans Chodzko, *Contes des paysans & des pâtres slaves*, p. 15; Laboulaye en a fait une imitation heureuse : *Contes bleus, les Douze Mois*). Dans un conte serbe (*Vouk Stepanovitch*, n° 35), le sujet du présent conte est soudé avec celui qui correspond au *Petit Poucet*.

— Les fées de Perrault, si douces aux honnêtes cœurs, si sévères aux méchantes âmes, rappellent, — mais en restant supérieures par la poésie

& la finesse, — Jupiter & Mercure, agissant de même, dans la fable ésopique, comme justiciers & rémunérateurs. Cette fable, Rabelais, avant La Fontaine, l'avait redite selon sa manière plaisante & cynique. Son historiette est trop peu décente pour trouver place dans ces pages; mais il est possible, du moins, d'en détacher le tableau de la félicité du bûcheron gratifié par les dieux, non-seulement de sa cognée de fer, mais aussi d'une cognée en argent & d'une autre en or.

« ... Il remercie courtoisement Mercure, révère le grand Jupiter, sa cognée antique attachée à sa ceinture de cuir. Les deux autres plus poisantes il charge à son col. Ainsi s'en va *(se)* prelassant par le pays, faisant bonne trogne parmi ses voisins, & leur disant le petit mot de Patelin : « En ai-je? » Au lendemain, vêtu d'une souquenille blanche, charge sur son dos les deux précieuses cognées, se transporte à Chinon, ville insigne, ville noble, ville antique, voire première du monde. En Chinon, il change sa cognée d'argent en beaux testons & autre monnaie blanche; sa cognée d'or en beaux saluts, beaux moutons à la grand'laine, belles riddes, beaux royaux, beaux écus au soleil. Il en achète force métairies, force granges, force censes, force mas, force cassines; prés, vignes, bois, terres labourables, pâtis, étangs, moulins, jardins, saulsaies; bœufs, vaches, brebis, moutons, chèvres, truies, pourceaux, ânes, chevaux, oies, jars, canes, canards & du menu. Et en peu de temps fut le plus riche homme du pays; voire plus que Maulevrier le boiteux. » (Livre IV, *Nouveau prologue.*)

IX

LA BARBE-BLEUE

Le nom de *Barbe-Bleue* fut, au XV^e^ siècle, le sobriquet d'un homme qui a laissé dans l'histoire de notre ancienne province de Bretagne un abominable souvenir : Gilles de Laval, sire de Rays & maréchal de France. C'était une sorte de frénétique, perverti par l'exemple, qu'il avait trouvé dans l'historien Suétone, des méfaits hideux de quelques empereurs, & qui mêlait à la folie sanguinaire des pratiques de superstition ridicule. Il fut pendu & brûlé à Nantes, le 26 octobre 1440.

— Les maris farouches ne manquaient pas dans les donjons de la vieille France & même dans les châteaux moins revêches du XVI^e^ & du XVII^e^ siècle. La liste en serait longue depuis le sire du Fayel, qui fit mettre à la broche le cœur de Coucy, jusqu'à l'époux de Françoise de Foix, qui, disait-on, tint sa femme enfermée vivante pendant plusieurs années dans une chambre sépulcrale, toute tendue de noir. Mais il semble que Barbe-Bleue ait quelques traits du roi d'Angleterre, Henri VIII, dont la sixième femme, Catherine Parr, n'échappa point sans peine au sort des autres épouses de son redoutable seigneur & maître, mais enfin lui survécut & se remaria l'année suivante. L'histoire de Henri VIII était connue vulgairement en France & racontée dans des livres écrits pour les bonnes gens ; si elle ne figure pas dans la *Bibliothèque bleue,* elle est dans le *Pédagogue chrétien,* œuvre très-naïve du père d'Oultreman (1665).

D'ailleurs, chaque province de notre pays possédait, dans le même genre, son personnage-type soit historique, soit légendaire. L'imagination commune avait peu de chose à mettre de son fonds, pour se représenter des caractères horriblement durs, lorsque la réalité lui présentait déjà des hommes aussi atroces que ces gentillâtres d'Auvergne, un L'Espinchal, un baron de Sénégas, dont Fléchier nous donne le portrait dans ses *Mémoires*.

— Le calender dont les aventures se trouvent racontées dans les chapitres LIII-LXII des *Mille & une Nuits*, est exposé par les quarante dames, ses belles amies, à la même tentation que la femme de Barbe-Bleue. Il succombe également, &, pour sa punition, devient borgne. Pareille histoire est plus anciennement rapportée dans le recueil sanscrit intitulé *Vrihaï-Katha* & dans l'*Hitopadésa*.

— Le conte de Barbe-Bleue est celui dont la forme française a le plus de détails originaux. On peut cependant comparer : *L'Oiseau extraordinaire* (en allemand, GRIMM, n° 46); — *Les Trois Sœurs qui furent enfermées dans la montagne* (en danois, *Asbjörnsen*, 3e éd., n° 35); — *Les Trois Sœurs qui épousent le diable* (en vénitien, dans l'*Annuaire* allemand *de la littérature romane*[1], t. VII, p. 148); — *Le Cheval enchanté* (en gaélique, CAMPBELL, n° 41); — *Les Trois Femmes de Wetchinen* (en finnois, SALMELAINEN, t. II, p. 187); — *Les Trois Sœurs* (en valaque, dans le journal allemand *Ausland*, 1856, p. 173); — *La Tête de chien* (en grec, HAHN, n° 19); — *Les Trois Femmes du géant* (en catalan, MILA Y FONTANALS, *Observations*, &c.). Dans tous ces contes, le féroce époux (qui ne s'appelle Barbe-Bleue qu'en français) épouse successivement les trois sœurs : toutes les trois enfreignent la défense qui leur est faite d'ouvrir une certaine porte. Les deux premières sont victimes de leur curiosité; mais la troisième, par son adresse, arrive à les ressusciter & à les délivrer : le mari est naturellement puni de sa cruauté.

(1) REINHOLD KÖHLER, *Jahrbuch für romanische Literatur*.

On rencontre d'ailleurs dans beaucoup d'autres histoires populaires la fiction d'une femme qui, pour n'avoir pu mettre un frein à sa curiosité & pour avoir ainsi violé un ordre formel, attire sur elle les plus grands malheurs. C'est, entre autres, la donnée d'un des contes les plus originaux de l'Allemagne (*L'Enfant de Marie*, GRIMM, n° 3).

— La femme du seigneur Barbe-Bleue n'a pas de nom personnel dans le conte ; mais la sœur de la châtelaine a son petit nom écrit en toutes lettres, c'est « ma sœur *Anne*, » juste comme dans le roman carthaginois du VI^e^ livre de l'*Énéide* & dans la traduction burlesque qu'en a faite Scarron :

« Sitôt qu'elle vit la lumière,
Elle appela sa chambrière,
Et lui dit : « Faites-moi venir
Ma sœur, je veux l'entretenir. »
Cette sœur avait nom dame Anne,
Teint olivâtre & nez de cane,
Et bien moins belle que sa sœur,
Mais aimable par sa douceur,
Capable d'une bonne affaire,
Qui savait parler & se taire...
. . . . . .
Sitôt que la reine la vit,
Rouge au visage, elle lui dit :
« O ma sœur Anne, ô ma fidèle... »

— Ce personnage de la confidente, sœur cadette ou cousine, en tout cas dévouée, se trouvait, avant Scarron & Perrault, dans plusieurs romans de chevalerie, — par exemple, Dariolette, l'amie d'Élisenne, dans *Amadis*, — sur le modèle donné par Virgile, & plus encore d'après la vie réelle. La dame d'un château du moyen âge avait ordinairement près d'elle quelque parente pauvre ou non encore pourvue, compagne des longues heures de réclusion & de délaissement.

— La tour du guet, du haut de laquelle des soldats veillent sur la

campagne environnante, est souvent mentionnée dans les anciennes poésies, — sans parler de la tour de madame Malbrough.

Une des plus anciennes apparitions de ces sentinelles dans la poésie, est au commencement de la tragédie d'Eschyle intitulée *Agamemnon*. La coupable Clytemnestre, qui ne veut pas être surprise par l'arrivée du Roi des rois, a donné des ordres pour que des feux nocturnes allumés sur les hauteurs lui signalent le retour des navires au port, quand ils reviendront vainqueurs de Troie. Un garde veille chaque nuit, à Argos, sur la terrasse du palais. C'est à ce pauvre serviteur que le poëte a confié le soin de faire l'exposition de son noble drame.

Sous un climat plus brumeux, par une nuit plus sombre, veillent aussi les guetteurs du palais des rois de Danemark, visités, dans leur froide station, par le fantôme du père d'Hamlet.

— Cambry, dans son *Voyage du Finistère*, raconte que, sur la rive droite du Laïta, cours d'eau formé par la jonction de l'Isole & de l'Ellé, il arriva au pied de ruines massives où avaient crû les ronces, les épines, les plantes de toute nature & même de grands arbres; les tours subsistaient encore, mais solitaires & redoutées. C'était le château de Carnoët, autrefois la demeure d'un baron Barbe-Bleue, qui égorgeait ses femmes dès qu'elles étaient *menacées* de devenir mères. La sœur d'un saint devint son épouse; convaincue, quand elle s'aperçut de son état, qu'il fallait cesser d'être, elle s'enfuit; son barbare époux la poursuit, l'atteint, lui tranche la tête & retourne dans son château. Le saint, son beau-frère, instruit de cette cruauté, la ressuscite & s'approche de Carnoët : on lui refuse d'en baisser le pont-levis. A la troisième demande infructueuse, il prend une poignée de poussière, la lance en l'air; une partie du château s'abîme avec le seigneur, le trou par lequel il disparut subsiste encore. Jamais, disent les bonnes gens, on n'essaya d'y pénétrer sans devenir la proie d'un énorme dragon.

LES SOUHAITS RIDICULES

Perrault a rédigé, en vers, un autre conte, dont la forme n'est nullement réussie : ce serait déparer cette édition que d'y joindre le médiocre texte des *Souhaits ridicules*. Nous leur devons cependant ici au moins un souvenir, puisque la plaisante aventure qui en fait le fond achève le cycle de nos récits populaires & se retrouve, plus ou moins modifiée, chez presque tous les peuples du monde. On pourrait s'en convaincre en lisant les rapprochements donnés par Grimm (t. III, p. 146 & suiv.), & von der Hagen (*Gesammtabenteuer*, t. II, p. XXII & suiv.). — En ancien français, ce sujet a souvent été traité, entre autres d'une façon très-grossière dans un fabliau appelé *les Quatre Souhaits Saint-Martin*, & au XV^e^ siècle par messire Philippe de Vigneulles, dans un conte qu'a publié M. Michelant (*Athenæum français*, 1853, p. 1137 & suiv.). — Au contraire, l'antiquité nous l'a transmis sous une forme charmante; c'est dans les *Métamorphoses* d'Ovide, la légende du roi Midas obtenant, par la bonne grâce malicieuse de Bacchus, le pouvoir de changer en or tout ce qu'il touchera, & mis ainsi en péril de mourir de faim & de soif. « Il coupe une branche d'arbre que parent seulement quelques feuilles, & c'est un rameau d'or; il ramasse un caillou, & ce caillou jaunit entre ses mains; il touche une motte de terre, & cette terre devient un lingot; il prend des épis

desséchés, & trouve dans ses mains des moissons de ce métal précieux; s'il cueille une pomme, vous la croiriez donnée par les Hespérides; il applique légèrement ses doigts sur les portes de son palais, & ces portes étincellent bientôt sous ses doigts; s'il lave ses mains, l'eau qui en découle eût trompé Danaé.

« Bientôt son cœur n'est plus assez vaste pour contenir l'immensité de ses espérances : sa pensée change tout en or. Pendant qu'il se livre à la joie, ses esclaves dressent sa table & la couvrent de viandes & de fruits. Mais s'il prend du pain, il le sent se durcir; s'il saisit d'autres mets, ces mets brillent sous sa dent fatiguée; s'il mêle de l'eau avec du vin & s'il boit, un or fluide coule dans sa bouche. Surpris de ce funeste prodige, riche & pauvre en même temps, il se plaint de tant de trésors, & déteste ce qu'il vient de souhaiter. L'abondance ne soulage point sa faim, une soif brûlante sèche son gosier, & l'or qu'il a désiré fait son tourment. « Pardonne, Bacchus, s'écrie-t-il en levant vers le ciel ses mains qui changent tout en or, je reconnais mon erreur; aie pitié d'un malheureux qui te prie; éloigne cet éclat qui fait ma perte! »

« Bacchus, le plus compatissant des dieux, pardonne à l'infortuné qui s'accuse; il révoque le don funeste, & de peur que cet or, demandé si mal à propos, ne lui reste incorporé : « Va, lui dit-il, au fleuve voisin de la ville de Sardes; remonte le courant de ses flots qui descendent à travers la montagne, jusqu'à ce que tu arrives à leur source; plonge-toi dans ces eaux, caches-y ta tête, & lave à la fois & ta faute & ton corps.» Midas arrive à cette source & s'y baigne; son corps y dépose la faculté de produire de l'or; elle se communique aux ondes du fleuve, & maintenant encore, tant furent fécondes ces premières semences! les terres environnantes restent couvertes d'or, quand les eaux du fleuve se retirent. »

L'espèce de commentaire historique renfermé dans les pages qui précèdent forme la nouveauté principale, le complément nécessaire & curieux de cette édition des *Contes* de Perrault.

On y aura surtout remarqué quelques morceaux traduits de langues étrangères par un savant philologue que sa compétence nous désignait d'elle-même comme un maître exceptionnellement habile en ces sortes de travaux. Il nous a ouvert, en outre, le riche trésor de ses notes & de ses souvenirs : versé comme il l'est dans l'histoire littéraire de l'Europe du moyen âge, il nous a souvent aidé de conseils précieux, sans exiger même que nous le nommions. Bien plus, il a désiré que son concours fût anonyme; mais l'excellence des matériaux qu'il nous a fournis suffit à le désigner clairement. Sa modestie ne le couvre pas : les lecteurs familiarisés avec la science contemporaine reconnaîtront la main de l'auteur qui nous a soutenu de son érudition à la fois si spéciale & si étendue.

Grâce à lui, grâce à d'autres encore, ce livre s'est accru de confrontations variées qui, même après la lecture des *Contes* de Perrault, doivent plaire à l'esprit. C'est un rapide voyage d'instruction & d'agrément entrepris à la découverte de la littérature populaire en tout pays, & qui nous ramène à aimer plus encore la nôtre dans des récits admirables où elle a versé tant de charme, de bon sens & de malice.

TABLE

DES CONTES DE PERRAULT

ET

DES COMPOSITIONS DE GUSTAVE DORÉ

CONTENUS DANS CETTE ÉDITION

N. B. Cette table indique pour les dessins la page & le passage des textes qui les ont inspirés. Une seule page ayant quelquefois fourni jusqu'à cinq ou six sujets au dessinateur, le classement des gravures dans le volume n'a pu se faire toujours en regard du texte. Nous nous sommes donc borné à maintenir ces dessins dans leur ordre naturel, selon le développement de chacun des contes. Il n'y avait pas à hésiter entre le devoir de laisser toute liberté à l'inspiration de l'artiste & le petit inconvénient de ne pas toujours montrer le passage imprimé en face du tableau qui devait le reproduire. Avec des contes toujours si courts & des sujets d'ailleurs si universellement connus, toute légende, toute lettre au-dessous de chaque gravure, eût été superflue & eût gâté la disposition générale de l'édition.

Page.

FRONTISPICE. — La Lecture des contes en famille. 1

Pages.

SUR LES CONTES DES FÉES

Introduction par P.-J. STAHL.

Le Chaperon rouge fut bien étonné de voir comment sa grand'mère était faite en son déshabillé (HISTOIRE DE LA GALETTE DU PETIT CHAPERON ROUGE). XIII

Cela n'empêche pas qu'avec ses grandes dents il avait mangé une bonne grand'mère (HISTOIRE DE LA GALETTE DU PETIT CHAPERON ROUGE). XV

Les fées ont endormi dans leurs sourires plus d'enfants que les grotesques gros yeux des ogres n'en ont tenu éveillés XIX

LE PETIT CHAPERON ROUGE

En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup. 1

LE PETIT POUCET

Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants. 3

Pages.

Le Petit Poucet se leva de bon matin & alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs. 4

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier & à pleurer de toutes leurs forces. . . 4

En marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. 4

Ils mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père & à la mère. 5

Le Petit Poucet grimpa au haut d'un arbre, pour voir s'il ne découvrirait rien. 6

Une bonne femme vint leur ouvrir. 7

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. . . 8

En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. 9

Le Petit Poucet, s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes. 10

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Cette bonne femme n'avait point ouï parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau. 15

Pages.

Le fils du roi qui régnait alors demanda ce que c'était que ces tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. 16
Il marcha vers le château qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra. 17
Ce n'étaient que des corps étendus d'hommes & d'animaux qui paraissaient morts 17
Il entra dans la salle des gardes. 17
Il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés. 17

CENDRILLON

Ne pouvant deviner comment cette citrouille pourrait la faire aller au bal. 25
On n'entendait qu'un bruit confus : « Ah ! qu'elle est belle ! » 26
Approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entrait sans peine & qu'elle lui était juste comme de cire. 28

LE MAITRE CHAT OU LE CHAT BOTTÉ

Au secours ! au secours ! voilà M. le marquis de Carabas qui se noie. 30
Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. 31
Le Chat eut soin de s'informer qui était cet ogre. 32
L'Ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre. 32

RIQUET A LA HOUPPE

Elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons, & de toutes sortes d'officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. 39

PEAU-D'ANE

Les grands de l'État s'assemblèrent, & vinrent en corps prier le roi de se remarier. Cette proposition lui parut dure. 44

Pages.

Le roi, qui s'était mis en tête ce bizarre projet, avait consulté un vieux druide. 45
La jeune princesse, outrée d'une vive douleur, n'imagina rien autre chose que d'aller trouver la fée des Lilas, sa marraine 46
Elle partit la même nuit dans un joli cabriolet attelé d'un gros mouton qui savait tous les chemins. 46
La joie de se trouver si belle lui donna envie de s'y baigner, ce qu'elle exécuta. 49
Il vint des rois de tous les pays. 54

LES FÉES

Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire 57

LA BARBE-BLEUE

S'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. 62
Les voisines & les amies... tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison. 62
Dieu soit loué ! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères 65
Ils lui passèrent leur épée au travers du corps . 65

APPENDICE

LA VIE ET L'ŒUVRE DE PERRAULT 69

Commentaire :

I. Le Petir Chaperon rouge 81
II. Le Petit Poucet. 84
III. La Belle au bois dormant. 88
IV. Cendrillon. 100
V. Le Chat botté. 109
VI. Riquet à la houppe. 117
VII. Peau-d'Ane 119
VIII. Les Fées. 121
IX. Barbe-Bleue. 123

* *Les Souhaits ridicules* 127

FIN DE LA TABLE

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue Saint-Benoît.

Don 1985
de Mme Grangé

B.N.U.S.
3 6701 00909 7230